

Revue d'histoire de la philosophie

Université de Lille. Faculté des lettres et sciences humaines.
Revue d'histoire de la philosophie. 1943/01-1943/03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Revue d'Histoire de la Philosophie

et

d'Histoire Générale de la Civilisation

(faisant suite à la Revue d'Histoire de la Philosophie)

Publiée par la Faculté des Lettres de l'Université de Lille

SOMMAIRE

Pierre Clarac	La Fontaine et Port-Royal	1
Maurice de Gandillac	Sur la sphère infinie de Pascal	32
Gilbert Gadoffre	Sur la chronologie du Discours de la Méthode	45
Mélanges	Serge Aksakof et sa « Chronique familiale » (MAXIME HERMAN)	71
Nécrologie	Emile Haumant, 1859-1942 (MAXIME HERMAN)	85
Comptes rendus	HENRI GOUHIER, La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme. Tome III, Au- guste Comte et Saint-Simon (MAURICE DE GANDILLAC)	86
	GUY SOURY, La démonologie de Plutarque. Essai sur les idées religieuses et les mythes d'un platonicien éclectique. — Aperçu de philo- sophie religieuse chez Maxime de Tyr, platô- nicien éclectique (MAURICE DE GANDILLAC)	90

Revue des sciences humaines
Fascicule 33 1943



* 19351 *

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
9, RUE AUGUSTE-ANGELLIER — LILLE

COMITÉ DE RÉDACTION

Président :

M. AUDRA, Doyen de la Faculté, Professeur de Langue et de Littérature anglaises.

Membres :

MM.

CORDIER, Professeur de Grammaire et de Philologie latines.

GASTINEL, Professeur de Langue et de Littérature françaises modernes.

PATRONNIER DE GANDILLAC, Chargé de cours de Philosophie, de Morale et de Science de l'Éducation.

TAPIÉ, Professeur d'Histoire des civilisations de l'Europe septentrionale et centrale.

Secrétaire :

M. LALANDE, Assistant de Lettres.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

	FRANCE	ETRANGER
Pour la Revue (Bulletin compris)... Par an.	80. »	110. »
Par fascicule.	25. »	35. »

Adresser toute correspondance concernant la rédaction à M. le Doyen de la Faculté des Lettres, 9, rue Auguste-Angellier, à Lille.

Adresser toute correspondance concernant l'administration à M^{me} RICHARD, 9, rue Auguste-Angellier, à Lille. Compte de chèques postaux : Madame Richard, Lille 430-76.

LA FONTAINE ET PORT-ROYAL

Ce titre pose un problème difficile que je ne prétends pas résoudre, mais dont je voudrais essayer de préciser les données. Personne, sans doute, de plus éloigné des Solitaires que le poète de la solitude riante et fleurie ; personne de plus étranger à la ferveur et à la dureté port-royalistes que cet épicurien « volage en vers comme en amours ». Pourtant il y a peu de moments de sa vie — de cette vie dont tant de détails nous sont rapportés, et dont l'essentiel nous échappe — où ne s'exerce sur lui quelque influence janséniste (1).

« Influence ? Encore est-ce trop dire. La Fontaine nous parle sans cesse de cette « inconstance », de cette « inquiétude » qui lui « sont si naturelles » (2). « Chose légère » : le plus docile des hommes en apparence, et le plus aisé à séduire. Mais ceux-là se sont bien trompés qui ont jamais pensé le conquérir. Il est aussi jaloux que Montaigne de « ménager sa volonté », de préserver sa liberté intérieure. Comme son Meunier, il n'en fait qu'à sa tête et se prête à tous sans se donner à personne. Il se méfie des doctrines, et de celle de Port-Royal plus que d'aucune autre. Tout au plus, sans doute, aurons-nous à noter quelques reflets jansénistes à la surface de sa vie et de son œuvre.

De son enfance, de son adolescence nous ignorons presque tout. On suppose qu'il fit « ses études jusqu'en 3^{me} au collège de Château-Thierry » (3). Le principal et les régents de ce collège alors réputé

(1) La remarque en a été souvent faite : elle a inspiré au colonel Godchot, « officier de la Légion d'honneur, licencié en droit », un *La Fontaine et Saint-Augustin* (1919) où quelques remarques utiles se mêlent à d'incroyables naïvetés.

(2) Avertissement de *Galatée*.

(3) L'expression est de l'abbé Hébert (1749-1818) qui a laissé des *Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire de Château-Thierry* : il a pu recueillir sur ce point quelque tradition locale. C'est bien aussi, je crois, au collège de Château-

appartenaient pour la plupart, semble-t-il, au clergé local (1). Molinistes ou non ? je ne sais. Et d'ailleurs, peut-on parler de jansénisme avant la publication de l'*Augustinus* (1640), ou même de port-royalisme militant avant l'emprisonnement de Saint-Cyran et la dispersion des premiers Solitaires (1638) ? Mais la querelle est déjà ouverte dans l'Eglise entre Jésuites et Oratoriens, et c'est vers ces derniers que quelque influence qui nous échappe, celle peut-être d'un de ses anciens maîtres (2), pousse La Fontaine, l'année de ses vingt ans : en 1641, il entre à l'Oratoire ; son frère Claude ne tarde pas à l'y rejoindre. Sans doute, Condren, qui a succédé à Bérulle comme général de la Congrégation, a rompu avec Saint-Cyran dès 1638 ; les Augustiniens n'en sont pas moins nombreux parmi les Confrères (3). La Fontaine n'est certainement pas de ceux qui s'enchantent du latin de Jansénius : bien plus tard, il avouera narquoisement avoir surtout lu « son *Astrée* » à Juilly ou à Saint-Magloire ; on le laisse à l'écart dans ces pieuses maisons où sa vocation n'a pas tardé à paraître suspecte. Mais un autre confrère ami de la solitude s'intéresse à lui, prétend lui enseigner la théologie, — et ce confrère, Desmares, son aîné de vingt ans, est précisément un janséniste agressif (4). Il ne communique sans doute au lecteur de romans ni sa ferveur ni ses indignations, mais peut-être l'amuse-t-il en raillant les bons Pères (5).

Thierry que pense d'Olivet quand il nous montre La Fontaine « étudiant sous des maîtres de campagne qui ne lui enseignèrent que du latin » (*Hrs de l'Acad.*, 1729) : il pouvait ignorer que le collège de Château-Thierry était un établissement ancien et de grand renom. D'Olivet est bon à entendre quand La Fontaine est en jeu : il semble bien être le « P** de la C. de J. » à qui sont adressées les trois lettres datées de 1704, 1705 et 1706 qui ont été recueillies dans les *Œuvres Posthumes* de Maucroix (1710). Sur d'Olivet éditeur de Maucroix, cf. l'édition L. Paris (Reims, 1854), tome I, p. XIII.

(1) Depuis 1621 ils étaient choisis par la ville et nommés par l'abbé du Val Secret (*Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, 1894).

(2) Rappelons aussi que Furetière et La Fontaine (à quelle époque ?) ont « étudié ensemble » (pièce du 19 mars 1652 citée par Tuetey dans la *Revue bleue* du 20 février 1897) ; or, deux frères de Furetière, Antoine et Noël, entreront à l'Oratoire (cf. Jal, *Dict. crit. de biog. et d'hist.*, article *Furetière*).

(3) Cf. Lallemand, *Hist. de l'éd. dans l'anc. Oratoire de France* (1889), p. 142.

(4) Sur tous ces points Le Verrier a recueilli des confidences directes de La Fontaine : voir son Commentaire des *Satires* de Boileau, éd. Lachèvre, p. 110.

(5) En 1648, sur le point d'être arrêté et relégué à Quimper, Desmares parvient à s'échapper. Cinq ans plus tard, exclu de l'Oratoire, il se retire chez les Liancourt ; nous le trouvons aussi chez les Brienne, précepteur du jeune Louis-Henri

Dès octobre 1642, La Fontaine a quitté l'Oratoire, de plein gré ou exclu. A Château-Thierry, à Paris où il fréquente l'Académie palatine des *Chevaliers de la Table Ronde* (1), il ne s'inquiète guère, je pense, des orages que soulèvent la *Fréquente Communion* d'Arnauld et son *Apologie pour Jansénius*. Mais en 1647, il se laisse marier à Marie Héricart.

Elle vient de la Ferté-Milon, où elle a pu respirer un air janséniste (2) : à six ans, par les soirs d'été, elle voyait parents et voisins se lever au passage des quatre Solitaires qui défilaient, le chapelet à la main, dans les rues de la petite ville. Nous ne saurons jamais quelle fut sur son époux volage l'influence de cette jeune femme, d'ailleurs cultivée. Son oncle, en tout cas, Jacques Jannart tient dans la vie de notre poète une place considérable. Une vieille amitié unit la famille de ce puissant magistrat, fils d'un élu de Château-Thierry où il possède lui-même des terres, à la famille des

(né en 1636). Roche (*Vie de La F.*, p. 199 et sq.) veut qu'il ait donné accès à La Fontaine dans ces puissantes familles jansénistes ; mais le vers de *Psyché* sur le château des Liancourt prouve-t-il que le fabuliste ait jamais fréquenté chez eux ? Ils l'auraient, selon Roche, présenté à La Rochefoucauld. Hypothèse pour hypothèse, je situerais plutôt cette rencontre à l'hôtel de Nevers. Quant à Brienne, La Fontaine a pu le rencontrer à Vaux (cf. ses Mémoires, éd. Bonnefon, II, p. 371). Tout compte fait, je ne vois aucun indice que notre poète, rentré dans le monde, ait conservé des relations avec Desmares.

(1) Parmi les amis ou protecteurs de La Fontaine à cette date, on voit, avec des libertins comme Patru ou Cassandre, plusieurs protestants : Pellisson qui fréquentera le janséniste hôtel de Nevers, des Réaux, Antoine de la Sablière. Quant à Maucroix, qui nous intéresse ici plus qu'aucun autre, nul indice qu'il ait jamais pris parti dans les querelles sur la grâce : il deviendra plus tard l'homme de confiance de son archevêque Le Tellier et aura pour ami l'abbé Jacques Boileau, tous deux hostiles aux Jésuites ; mais il se liera aussi avec le P. Petau dont il traduira le *Rationarium temporum* (1683) ; il aura à se plaindre du janséniste Goibeau du Bois ; il lèguera une partie de ses manuscrits aux Jésuites de Reims, et sera défendu contre d'Olivet, après sa mort, par les journalistes de Trévoux (mai 1726).

(2) Sur les tendances religieuses des Héricart eux-mêmes, je ne trouve rien de précis. Leur famille compte parmi les plus anciennes et les plus notables de la Ferté. Marie, qui a perdu son père à huit ans, dut être en partie élevée par son grand-père paternel, Guillaume, homme d'une grande piété (cf. La Fontaine, éd. Gr. écr. I, p. ccvi). Une lointaine parenté unit les Héricart aux Sconin, parents maternels de Jean Racine ; mais ceux-ci, contrairement aux des Moulins et aux Vitart, ne paraissent pas avoir été sérieusement touchés de l'esprit janséniste. Rien à conclure enfin de ce qu'un Antoine Sconin (cf. Saint-Simon, éd. Boislisle XXIII, p. 195) a été par la suite intendant du duc de Chevreuse : ce duc, gendre de Colbert, ami de Fénelon, ne se souviendra guère d'avoir eu Lancelot pour précepteur et n'aura pas d'attaches avec Port-Royal.

La Fontaine ; en 1636, il a épousé la tante paternelle de Marie Héricart. La haute magistrature est, dans son ensemble, favorable aux Arnauld ; mais Jannart est le substitut du procureur général au Parlement de Paris, et, par un étrange cumul, ce procureur général est alors le surintendant Fouquet. Or, Fouquet, ancien élève, et brillant élève, du collège de Clermont, a partie liée avec les Jésuites qui l'encensent en vers français et latins. Malgré l'amitié qui l'unit à la famille Arnauld (c'est lui qui a négocié le mariage de Simon Arnauld, marquis de Pomponne, avec M^{lle} Ladvocat, fille d'un maître des Comptes), il conclut invariablement en faveur des Jésuites dans les débats de 1656 et 1657. Gui Patin, en 1658, raille son âme « loyolique » (1). Corneille lui dédie en 1659 son *OEdipe* moliniste.

C'est donc dans un milieu officiellement hostile à Port-Royal que La Fontaine se trouve transporté en 1658, lorsque, par l'entremise de Jannart et de Pellisson, il devient un des poètes du surintendant : pendant trois ans, il lui fait sa cour en vers galants et narquois. Mais c'est à Vaux, sans doute, qu'il devient « l'ami particulier » de Brienne (2) et qu'il se lie avec Charles Perrault dont les frères, Nicolas le docteur et Pierre le receveur, s'étaient signalés parmi les défenseurs d'Arnauld au temps des *Provinciales* (3). En 1661, il voit « tous les jours » (4) au quartier de Sainte-Geneviève (5) le jeune

(1) Chatelain, *N. Fouquet*, p. 57, note 4. Le 21 sept. 1661, après l'arrestation de Fouquet à Nantes, Gui Patin écrira à Falconet : « Les Jésuites sont bien fâchés de sa perte, il était leur grand patron ».

(2) Batterel, *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, éd. Ingold, t. III, p. 274 ; cf. ci-dessus, p. 2, n. 5.

(3) Cf. *Mémoires* de Charles Perrault, éd. Bonnefon, pp. 24-29. — Sur Perrault à Vaux, consulter Chatelain, *N. Fouquet*, p. 195 et sqq.

(4) Cf. la première lettre que Racine écrit d'Uzès à La Fontaine, le 11 novembre 1661.

(5) Un passage d'une de ses lettres à Le Vasseur (13 sept. [1660 ?] : allusion à la vieille servante « janséniste comme son maître ») a fait penser qu'à sa sortie du collège d'Harcourt, Racine avait logé quelque temps chez le duc de Luynes dont Nicolas Vitart était le secrétaire : l'hôtel de Luynes était situé quai des Augustins (devenu vers 1670 quai des Grands-Augustins), au coin de la rue Gît-le-Cœur ; un peu plus tard, semble-t-il, dans une lettre non datée à sa sœur, il donne comme adresse : « à l'image Saint-Louis, près de Sainte-Geneviève ». Le Vasseur réside dans le quartier, « chez M^{lle} de la Croix, rue Galande » (suscription de la lettre de Racine datée du 30 avril 1662). Jannart, chez qui loge La Fontaine durant cette période, habite en 1658 « sur le quai des Augustins » (suscription de la lettre de La Fontaine datée du 16 mars 1658) ; peu après, il passe la Seine et s'établit quai des Orfèvres, « dans l'enclos du Palais » (contrat du 15 août 1661, cité par Walckenaer ; cf. la première lettre du *Voyage en Limousin*).

Racine et son camarade, le gaillard abbé Le Vasseur. L'ancien élève des Granges affecte des allures dégagées devant ses aînés, gens de lettres et de plaisir, et fait le loup avec les loups (1). Il parle peut-être légèrement de ses maîtres d'hier, mais plus librement encore, je pense, des Jésuites et des moines (2). Enfin, si aucun témoignage, à ma connaissance, ne nous montre La Fontaine parmi les habitués du janséniste hôtel de Nevers (3), il est vraisemblable qu'il se mêle parfois, vers le même temps, aux réunions de beaux esprits qu'y préside la jolie comtesse de Guénégaud. Fouquet, sans doute, se tient à l'écart de ce salon où l'on cabale (4) ; mais plusieurs des familiers de Vaux y sont assidus, et, parmi eux, bien des amis de notre poète : Madeleine de Scudéry (5), M^{me} de Sévigné à qui, dès 1658, semble-t-il, il adressait un dizain, Pellisson surtout et Paul Barrillon ; celui-ci, marquis de Branges, est un champenois de sympathies jansénistes déclarées. En tout cas, il est bien difficile d'admettre qu'après 1661 l'auteur de l'élegie « aux Nymphes de Vaux » soit tenu à l'écart d'un salon où la poésie est en si grand honneur et où la chute de Fouquet vient d'être ressentie si douloureusement. Plusieurs familiers de l'hôtel sont frappés avec le surintendant : au commencement de 1662, Pomponne est relégué à Verdun (6) ; Pellisson, arrêté dès le

(1) Lettre de Racine à La Fontaine du 11 novembre 1661.

(2) Dans ses lettres de cette période on relève, en dehors de quelques lignes impatientes sur les « excommunications » jansénistes que lui valent ses vers (éd. Mesnard, VI, p. 392), une allusion désinvolte (*ibid.*, p. 418 et sq.) à la grande persécution de 1661 (remplacement d'Antoine Singlin, supérieur de Port-Royal, par le moliniste Bail). Mais plus acérées sont les pointes contre les jésuites et les catholiques provençaux « dominés par eux » (*ibid.*, p. 434 et surtout 483 et sq.).

(3) En 1642, Elisabeth de Choiseul Praslin, fille du maréchal, a épousé Henri de Guénégaud, seigneur du Plessis-Belleville. Mal vue d'Anne d'Autriche, elle vit à l'écart de la Cour, bien que son mari devienne secrétaire d'Etat (en 1643) et garde des Sceaux (en 1656). Jeune, bien faite, spirituelle, elle tient à l'hôtel de Nevers (notre hôtel de la Monnaie, près du Pont-Neuf) l'un des salons les plus célèbres de Paris ; elle réunit aussi ses intimes dans son château de Fresnes, aux environs de Meaux. Elle se fait janséniste « par aversion du cardinal », assure Rapin (*Mémoires*, éd. Aubineau, I, p. 218). L'hôtel de Nevers devient alors « le grand théâtre où se débite avec plus de bruit et même plus d'applaudissement le nouvel évangile de Port-Royal » (*ibid.* I, p. 403). C'est là que plusieurs *Provinciales* furent lues pour la première fois (*ibid.* II, p. 368 et sq., 375, 380, 395).

(4) Chatelain, *op. cit.*, p. 65 et sqq.

(5) Dans *Clélie* le comte et la comtesse de Guénégaud figurent sous les noms d'Anaxandre et d'Amalthée.

(6) Dans *Clélie* (VI, p. 1138) Timante (entendez d'Andilly, le père de Pomponne) est signalé comme l'« ami particulier » de la vertueuse Amalthée. Pomponne est cité par Rapin (I, 403) parmi les familiers de l'hôtel et de Fresnes.

5 septembre 1661, est, trois mois après, à la Bastille ; le 9 avril 1663, le beau-frère de la comtesse, Claude, trésorier de l'Épargne, accusé de complicité dans les malversations du ministre déchu, y est enfermé à son tour : il y restera plus de deux ans (1). Pendant que le procès de Fouquet se déroule, les lettres de M^{me} de Sévigné à Pomponne nous la montrent revenant sans cesse dans cette maison où l'on partage si bien ses angoisses et ses espoirs :

...Je viens de souper à l'hôtel de Nevers ; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre (1^{er} déc. 1664).

...Je causais hier de toute cette affaire avec M^{me} du Plessis ; je ne puis voir ni souffrir que les gens avec qui j'en puis parler et qui sont dans les mêmes sentimens que moi. Elle espère comme je fais, sans en savoir la raison. *Mais pourquoi espérez-vous ? — Parce que j'espère.* Voilà nos réponses : ne sont-elles pas bien raisonnables ? (9 décembre) (2).

Le 3 février 1665, (voir sa lettre du 4 à son père dans les Mémoires de Coulanges, éd. Monmerqué, p. 470 et sqq.), rentrant d'exil « après trois ans de malheurs », son premier soin est d'aller à l'hôtel de Nevers : « le grand monde que j'appris qui était en haut ne m'empêcha point de paraître en habit gris. J'y trouvai seulement Madame et Mademoiselle de Sévigné, Madame de Feuquières et Madame de La Fayette. M. de La Rochefoucauld, MM. de Sens, de Xaintes..., M. de Barillon... et quelques autres ; et sur le tout, Boileau, que vous connaissez, qui y était venu réciter de ses satires qui me parurent admirables, et Racine qui y récita aussi trois actes et demi d'une comédie de Porus, si célèbre contre Alexandre, qui est assurément d'une fort grande beauté ». Que Pomponne fût revenu à Paris un jour plus tard, nous aurions moins de raisons de soupçonner à l'hôtel de Nevers la présence du satirique et de l'auteur d'*Alexandre* que celle du poète de Vaux.

(1) Henri de Guénégaud qui s'était soigneusement tenu à l'écart des intrigues de sa femme (Rapin, *ibid.*, I, p. 218), n'eut pas, pour sa part, à souffrir de la chute de Fouquet : il en profite même sur le moment, puisqu'à la fin de 1661 il ajoute à ses charges celle de chancelier que doit abandonner l'un des frères du surintendant. Il semble pourtant qu'une sourde lutte s'engage dès lors entre Colbert et lui : c'est à Colbert qu'il devra céder sa secrétairerie d'Etat en février 1669.

(2) S'il était prouvé que La Fontaine a fréquenté l'hôtel de Nevers, un problème assez délicat serait par là-même résolu. Il est évident qu'il demeure, après Vaux, en relation avec M^{me} de Sévigné ; d'autre part, à une date indéterminée (avant 1660, assurait Roche, p. 198, mais sans raisons sérieuses), il envoie à M^{me} de La Fayette un petit billard avec une pièce de vers dont on possède une copie de sa main établie « pour M^{me} de Coulanges » (cf. *Gaulois du Dimanche*, 19 juillet 1921) ; enfin il dédie à La Rochefoucauld deux fables (I, XI et X, XIV) qu'il publie l'une en 1668, l'autre en 1679. Or, M^{me} de Sévigné ne dit nulle part qu'elle reçoit La Fontaine chez elle, ni rue du Temple, ni rue de Thorigny, ni à Carnavalet ; nous ne le voyons pas non plus dans l'hôtel de la rue de Vaugirard (au coin de la rue Férou) où habite M^{me} de La Fayette et où l'auteur des *Maximes* se rend chaque jour à partir de 1665. De là l'hypothèse qu'il rencontre duc, marquise et comtesse, non dans un salon purement mondain d'où l'excluent peut-être des préjugés de naissance, mais dans les réunions de beaux esprits que préside « l'incomparable Amalthée » ; celle-ci ne mourra qu'en 1677...

La Fontaine lui-même subit le contre-coup de la chute de Fouquet. En août 1663, Jannart doit partir pour Limoges ; il l'accompagne, et dans les lettres qu'il adresse à sa femme, s'amuse à glisser, sur la longueur de la messe à Bourg-la-Reine ou sur les tétons de la Madeleine, attribuée au Titien, de la chapelle de Richelieu, des plaisanteries fort peu jansénistes. « Aussi n'est-ce pas mon fait, convient-il, que de raisonner sur des matières spirituelles ; j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie ». Il a meilleure grâce à badiner dans le style de Boccace ou de l'Arioste : à peine rentré à Paris, le 14 janvier 1664, il prend un privilège pour ses *Nouvelles en vers*. Le 8 juillet, il reçoit de Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans, un brevet de gentilhomme et entre à son service. La « vieille Madame » se souvient-elle que trente ans auparavant, lorsque l'Assemblée du Clergé, sous la pression de Richelieu, a prononcé la nullité de son mariage avec Gaston d'Orléans, Saint-Cyran, seul, a protesté contre cette décision, ce que Richelieu ne lui a jamais pardonné (1) ? Janséniste ou non, la maison est austère et le chien Mignon envie le poète qui peut « courir partout » (2). Il fréquente surtout chez la jeune et folâtre duchesse de Bouillon et fait paraître, au début de 1665, tout un recueil de contes fort gail-lards (3). Treize autres de la même veine suivront au début de 1666. Nous voici loin de Port-Royal..

Or, au milieu même de 1665, l'éditeur Pierre Le Petit a publié le premier volume d'une traduction de *La Cité de Dieu* de saint Augustin (4). Cette traduction est de Louis Giry, ami notoire des Jansénistes (5). Mais les citations poétiques qui abondent dans le

(1) Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. Doyon, I, p. 252 et II, p. 115. D'ailleurs Gaston d'Orléans, mort en 1660, avait donné des marques de sympathie à Port-Royal ; il avait eu d'Andilly pour intendant (Sainte-Beuve, *ibid.* II, 376). — La grande Mademoiselle raconte dans ses *Mémoires* (juin 1657) une visite qu'elle fit à Port-Royal. — Belle-mère et belle-fille sont brouillées : en 1664, elles habitent toutes deux au Luxembourg, mais dans deux ailes séparées.

(2) Il continue à habiter dans la maison de Jannart, quai des Orfèvres (cf. quittances de 1668, 69 et 71 signalées par Grouchy dans le *Bulletin du bibliophile*, 1893, p. 369).

(3) Achevé d'imprimer : 10 janvier 1665 ; un mois auparavant, deux de ces contes, *Joconde* et *Le Cocu battu et content* ont paru à part dans la plaquette pour laquelle La Fontaine avait obtenu un privilège, le 14 janvier 1664.

(4) L'achevé d'imprimer de ce volume est du 30 juin 1665.

(5) Louis Giry, académicien depuis 1636, mourra précisément en 1665. Fort lié avec Godeau dont on sait les attaches port-royalistes, il avait déjà de 1653 à 1658 traduit cinq volumes d'épîtres choisies de saint Augustin. Dans le manuscrit

texte sont rendues en vers français, et Giry déclare à ce sujet dans sa préface :

Comme il y a beaucoup de vers des poètes latins que j'ai été bien aise de faire voir en notre langue, Monsieur de La Fontaine qui a joint à beaucoup de vertu et à un grand mérite, un fort beau génie pour la poésie française, a bien voulu les traduire pour honorer mon travail (1).

Ce La Fontaine est le nôtre : saint Augustin cite au 5^e livre de *La Cité de Dieu* une traduction latine de l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe empruntée aux *Epîtres à Lucilius* de Sénèque. Or, en 1681, paraîtra, par les soins de La Fontaine, une traduction de ces *Epîtres* établie par son ami Pintrel, mort quatre ans auparavant ; dans cet ouvrage, la traduction en vers français de l'*Hymne à Zeus* est la même, à une variante près, que dans celui de Giry. La Fontaine, seul, a pu reprendre en 1681 son texte de 1665.

Comment le grave Giry, septuagénaire, peut-il louer avec tant de chaleur un poète qui ne vient d'acquérir « un peu de renommée » (2) qu'à la faveur d'une douzaine de contes polissons ? Ces contes, on pense bien qu'il ne les a pas lus. Aussi bien n'étaient-ils pas publiés ni peut-être même composés quand il s'est adressé à La Fontaine : il a dû le choisir sans le connaître, et parce que des amis qui s'intéressaient à sa traduction de saint Augustin le lui avaient recommandé. On peut penser à Brienne, aux Perrault, à Desmares et aux Liancourt, à l'hôtel de Nevers. Il n'eût sans doute pas associé à sa pieuse tâche un poète qui n'aurait eu que des répondants littéraires comme Conrart ou Chapelain (3). M^{me} de Guénégaud

4333 nouv. acq. fr. de la Bibliothèque Nationale, dont nous reparlerons longuement plus loin, on lit cette note : « Monsieur Giry s'est formé sur ces Messieurs [de Port-Royal] et en a pris toutes les méchantes façons de parler... Comme il s'en faut bien qu'il n'ait tant d'esprit que ces Messieurs, il en a pris les défauts sans en prendre les vertus ». (f^o 244 v^o). — Le choix de Pierre Le Petit comme éditeur est aussi un indice du caractère janséniste de cette publication : c'est chez lui que paraîtra, en 1671, le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* (voir ci-dessous).

(1) M. de Lapparent (*R. H. L.* 1917, p. 560) a, le premier, rendu à La Fontaine les 139 vers du volume de 1665. Le colonel Godchot dans son *La Fontaine et saint Augustin* a montré que le deuxième tome du même ouvrage, publié en 1667, en renferme 23 autres qui sont aussi de notre poète. Ces deux volumes contiennent la première partie (10 livres) de *La Cité de Dieu* ; Giry, mort en 1665, n'avait sans doute pas traduit la seconde (12 livres).

(2) *Elégie troisième* publiée dans les *Fables Nouvelles* de 1671, v. 36.

(3) Le premier a loué quelques-uns des vers écrits pour Fouquet (lettre du 1^{er} mai 1660) ; le second louera les *Contes* (lettre du 12 février 1666).

a beaucoup de crédit auprès de ces Messieurs, de d'Andilly et d'Antoine Arnauld en particulier. Que celui-ci dont on sait l'innocence et qui, dit-on, louera les fables (1), prononce le nom de notre homme, voilà qui met hors de doute aux yeux de Giry, non seulement le « génie » du collaborateur qu'on lui propose, mais aussi son « mérite » et sa « vertu ». Pure hypothèse, j'en conviens ; mais ayant besoin d'un rimeur pour traduire saint Augustin, un ami des Solitaires devait bien aller le chercher dans les parages de Port-Royal : qu'il y ait trouvé l'auteur des *Contes*, c'est un tour du sort plaisant à coup sûr, mais non pas, on le voit, tout à fait inexplicable (2).

! *
* * *

Nous arrivons à la période la plus féconde de la vie de notre poète. On chercherait en vain, je crois, dans les premières fables quelque influence janséniste ; mais il est curieux de constater que de 1665 à 1674, « parallèlement » à la série des recueils de *Contes*, se poursuit celle d'œuvres manifestement inspirées par Port-Royal. Les *Contes* paraissent en 1665, 1666, 1671 et 1674. Or, en 1665 est publiée la traduction de *La Cité de Dieu* ; vers 1666, nous le verrons, circulent la *Ballade* et les *Stances sur Escobar* ; en 1671 paraît le *Recueil de poésies chrétiennes* et en 1673 le *Saint Malc*. Parallèlement...

La *Ballade sur Escobar* par M. de La Fontaine a été imprimée en entier pour la première fois dans la plupart des éditions séparées de la *Satire* de Boileau sur *L'Equivoque* qui ont paru en 1711 (3). Les deux œuvres sont dirigées contre les casuistes et procèdent des *Provinciales* dont elles reprennent, l'une les railleries, l'autre les invectives. Mais

(1) On lira plus loin la note de Saint-Marc (éd. de Boileau, 1747, t. III, p. 183) où sont mentionnés pour la première fois, à ma connaissance, les éloges qu'Arnauld aurait donnés aux fables.

(2) Il semble bien, comme l'a fait remarquer Godchot (*op. cit.*, p. 155 et sqq.) que le développement de la fable XIII du livre II contre l'astrologie ait été inspiré à La Fontaine par les premiers chapitres du livre V de *La Cité de Dieu*. Ajoutons que le vers 32 de la fable XVIII de ce même livre II :

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

est un souvenir d'un vers d'Horace (*Ep.* I, II, 69) que La Fontaine avait ainsi traduit en 1665 (*Cité de Dieu*, I, III) :

Le vase étant imbu d'une bonne liqueur

En conserve longtemps et le goût et l'odeur.

(3) M. Magne (*Bibl. des œuvres de Boileau*) distingue pour la seule année de 1711 cinq types d'éditions séparées de cette satire.

dès 1680, dans son *Dictionnaire français*, au mot *velours*, Richelet citait les trois vers :

Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux est grande rêverie :
Escobar fait (*sic*) un chemin de velours.

en les faisant suivre de l'indication : *La Fontaine, ballade*. Pareil témoignage, à cette date, constitue une preuve formelle d'authenticité. Dans l'édition des Grands écrivains (IX, p. 49) Régnier a collationné son texte sur une copie tirée des Mss. de des Réaux (a). J'en ai moi-même rencontré trois autres : une à l'Arsenal, dans le Ms. Trallage (6.545, p. 28) sous le titre *Ballade sur la morale des jésuites* ; deux à la Bibliothèque Nationale, dans le Chansonnier Maurepas (Ms. fr. 12.618, p. 5) sous le titre *Ballade, 1666, sur la morale du P. Escobar, jésuite espagnol, qui est celle que suivent les Pères de cette Société*, et dans le Ms. fr. 22.566 f° 136 r° sous le titre *Ballade sur Escobar par M. de La Fontaine*. Toutes ces copies contiennent des fautes évidentes. Je reproduis ci-dessous en principe le texte du Ms. Trallage qui me semble le moins incorrect, mais en le corrigeant. Là où il est inadmissible, à l'aide de nos autres versions ; on trouvera d'ailleurs en note le relevé de toutes les variantes que fournissent les éditions et copies ci-dessus signalées (b).

BALLADE SUR ESCOBAR (1)

C'est à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre, auteur de vains (2) débats ;
Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas.
En paradis allant au petit pas.
On y parvient, quoi qu'Arnauld nous en die (3) ;
La volupté (4) sans cause il a bannié.

(a) Il cite aussi les variantes d'une autre copie du XVII^e siècle provenant des papiers du P. Adry et publiée par Barbier dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes* (éd. de 1827, tome IV, p. 48).

(b) Sigles : T. (Ms. Trallage) ; M. (Chansonnier Maurepas) ; N. (Ms. 22566) ; Ta. (copie des Mss. des Réaux) ; B. (copie publiée par Barbier) ; 1680 (Richelet) ; 1711 (texte publié avec la *Satire* de Boileau sur *l'Equivoque*).

(1) Ce titre est celui de N. et de 1711 ; pour les titres donnés par les autres éditions et copies, voir ci-dessus.

(2) B. : *maints*.

(3) T. : *On parvient, quoiqu'Arnauld vous en die* (vers faux). — Cf. *Provinciales* (9^e lettre) : « Qu'importe, dit le Père, par où nous entrions dans le paradis, moyennant que nous y entrions ?... — J'avoue, lui dis-je, que cela n'importe ; mais la question est de savoir si on y entrera. »

(4) M. : *volonté* (faute évidente).

Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux est grande rêverie (5) :
Escobar sait (6) un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui sans raison nous tient en altercas (7),
Pour un fétu, mais bien pour une pomme (8),
Ou tout au moins pour quatre ou cinq ducats (9).
Même il soutient qu'on peut, en certains (10) cas,
Faire un serment plein de supercherie (11),
S'abandonner aux douceurs de la vie,
S'il est besoin, conserver ses amours (12).
Ne faut-il pas après que l'on s'écrie (13) :
« Escobar sait un chemin de velours. » ?

Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme (14)
De ces auteurs (15) dont chez lui l'on (16) fait cas ;
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?
Il en est tant qu'on ne les connaît pas (17).
De leurs avis servez-vous pour compas ;

(5) Cf. *Provinciales* (4^e lettre) : « Les Jansénistes disent, au contraire, que les péchés commis sans grâce actuelle ne laissent pas d'être imputés. Mais ce sont des rêveurs. »

(6) 1680 et B. : *fait*.

(7) Cf. *Fables*, XII, VIII, 24.

(8) N., Ta., 1711, B.

Pour un fétu ou bien pour une pomme,

Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.

Texte moins satisfaisant que celui de T. et de M. ici adopté, à cause de l'hiatus et de l'allusion aux *Provinciales* (14^e lettre) : « Vous diriez que je tire de votre doctrine des conséquences malicieuses, si je n'étais appuyé sur l'autorité du grave Lessius, qui parle ainsi, n. 68 : *Il n'est pas permis de tuer pour conserver une chose de petite valeur, comme pour un écu, ou pour une pomme, « aut pro pomo », si ce n'est qu'il nous fût honteux de la perdre. Car alors on peut la reprendre, et même tuer, s'il est nécessaire, pour la ravoir.* » Cf. Boileau, *Sat.* XII, 301.

(9) Cf. *Provinciales* (7^e lettre) : « Et qui donc a osé déterminer cette somme ? répondis-je. — C'est, me dit-il, notre grand et incomparable Molina, la gloire de notre Société, qui, par sa prudence inimitable, l'a estimée à 6 ou 7 ducats, pour lesquels il assure qu'il est permis de tuer, encore que celui qui les emporte s'enfuit. »

(10) M. et B. : *certain*. On trouve aussi *certain* au singulier dans quelques éditions de 1711, en particulier dans celle dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire (Rés. y^e 3599).

(11) C'est la doctrine des « restrictions mentales » (cf. *Provinciales*, 9^e lettre).

(12) Cf. dans les Stances citées ci-dessous, l'histoire de Perrette.

(13) 1711, B. : *Ne faut-il pas, après cela, qu'on crie ?*

(14) Par exemple, celle d'Escobar lui-même « qui a compilé cette Théologie morale de 24 de nos Pères » (*Provinciales*, 5^e lettre). Cf. l'*Epilogus summarum*, cité dans la 8^e lettre.

(15) Ta., 1711, B. : *ces écrits* ; N. : *ses écrits*.

(16) T., M. et N. : *on* (hiatus).

(17) N. : *tant que l'on ne connaît pas* (faute évidente).

N'admettez qu'eux en (18) votre librairie.
Brûlez Arnould, quittez sa confrérie (19) ;
Près d'Escobar (20) ce ne sont qu'esprits lourds.
Je vous le dis (21), ce n'est point raillerie :
Escobar sait un chemin de velours.

ENVOI

Toi que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie (22),
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Escobar sait un chemin de velours.

Walckenaer a publié, le premier, un *Madrigal par le même, en dialogue* qui dans les papiers de des Réaux fait suite à cette ballade. Lachèvre a montré que les huit vers du prétendu « madrigal » sont, en réalité, les deux dernières stances d'une pièce de 44 vers : il en a trouvé le texte intégral dans un manuscrit dont l'écriture, dit-il, est « du commencement du xviii^e siècle » ; il le cite dans sa *Bibliographie des recueils de poésie* (III, p. 371). Il est étrange que cette pièce soit restée si longtemps inédite et qu'un chercheur avisé comme Lachèvre n'en ait pas découvert une meilleure copie. Les onze stances figurent, en effet, avant ou après la *Ballade sur Escobar*, dans le Recueil Trallage, le Chansonnier Maurepas et le Ms. 22.566 de la Nationale. D'après ces copies on peut en établir un texte à peu près satisfaisant. Ici encore, je suivrai en principe le Ms. Trallage où les stances sont accompagnées de cette indication : *par M. de La Fontaine, de l'Académie française* (a).

STANCES SUR LE MEME (1)

Qu'Escobar plaît, qu'il a de doux propos !
Par ses écrits si dignes de louanges (2),
Tous les démons s'en vont être des sots,
Tous les pécheurs s'en vont être des anges.

(18) M. : dans.

(19) N., 1711, B. : Arnould avec sa coterie.

(20) Ta. : Près de ceux-ci.

(21) Ta. : Si m'en croyez.

(22) B. : notre. — « Conciergerie » est pris ici au sens général de : prison.

(a) Sigles : T. (Ms. Trallage) ; M. (Chansonnier Maurepas) ; N. (Ms. 22566) ; L. (texte publié par Lachèvre) ; Ta. (copie des Mss. des Réaux).

(1) Ce titre est celui de N. ; dans T. les stances figurent sans titre, immédiatement à la suite de la *Ballade sur la morale des Jésuites*. — M. : *Stances, 1666, sur les livres de morale du P. Escobar, jésuite espagnol, qui est aussi celle des Pères de cette Société*. — L. : *Stances sur la doctrine des Jésuites par M. de La Fontaine*.

(2) L. : *Que ses écrits sont dignes de louanges !*

Il faut orner son livre (3) de festons ;
La vérité chez lui s'est rencontrée.
Pauvres humains, vous n'alliez qu'à tâtons,
Quand cette étoile à vos (4) yeux s'est montrée.

Goûtez, goûtez les mets les plus exquis ;
De tous vos biens faites-vous des délices.
Ils sont à vous : vous les avez acquis
Par bons moyens, ou bien par injustices.

— Quoi ! je pourrais m'en servir en ce cas ?
Restituer n'est donc pas nécessaire (5) ?
— Le mal est fait : vous ne le feriez (6) pas,
(C'est bien assez), s'il était (7) à refaire.

— Un adultère en peut-il dire autant (8) ?
— N'en doutez pas (9). — Un devin ? (10) — Tout de même.
— Conseillez-moi sur un cas (11) important
Et qui me tient dans (12) une peine extrême :

Perrette et moi, nous sommes d'un marché (13).
— Je vous entends. Cette (14) Perrette est belle ?
— A vous vrai dire, elle vaut un péché (15).
Plus je la vois, plus je brûle pour elle.

— Si vous quittiez l'occasion du mal (16),
En quel état vous faudrait-il (17) réduire ?
— Je n'irais pas, je pense, à l'hôpital,
Mais ma maison se pourrait bien détruire (18).

(3) T. : *ses livres.*

(4) T. : *nos.*

(5) L. : *n'est donc pas une affaire ?* — Sur les maximes des casuistes qui dispensent « les juges corrompus, les usuriers, les banqueroutiers, les larrons, les femmes perdues et les sorciers... de restituer ce qu'ils gagnent chacun dans leur métier », voir les *Provinciales* (8^e lettre).

(6) L. : *feriez.*

(7) T. : *si c'était.*

(8) « C'est bien ce que dit Lessius... *Les biens acquis par l'adultère sont véritablement gagnés par une voie illégitime, mais néanmoins la possession en est légitime.* » (*Provinciales*, 8^e lettre).

(9) M. : *point.*

(10) L. : *Un avis, tout de même* (faute certaine). — Sur la question de savoir si un « devin » est obligé de rendre l'argent qu'il a gagné en se servant de l'astrologie ou de l'art diabolique, voir la consultation de Sanchez rapportée dans les *Provinciales* (8^e lettre).

(11) T. : *dans un cas* ; L., N. : *sur un point.*

(12) M. : *met en* ; L., N. : *tient en.*

(13) T. : *du marché.* — Perrette est la servante maîtresse de celui qui consulte le casuiste ; on voit quel double « marché » il a conclu avec elle.

(14) T. : *Votre.*

(15) M. : *A vous dire vrai* (vers faux) ; N. : *Elle vaut bien, à vrai dire, un péché.*

(16) L. : *quittez.* — Entendez : si vous renvoyez Perrette.

(17) L. : *faudra-t-il.*

(18) Ma maison, que Perrette tient si bien, périliterait sans elle.

— Votre maison détruite (19) ! C'est beaucoup.
Encor faut-il posséder quelque chose.
Votre intérêt, vous réglant pour ce coup (20),
A votre amour peut donner gain de cause.

— De grâce encore, un avis seulement :
Le moindre jeûne est contraire à ma bile.
— Qui vous confesse ? Est-ce quelque Allemand ? (21)
Eh quoi ! le jeûne est chose (22) si facile !

Soupez le soir et jeûnez au dîner (23).
— Cela me cause un léger mal de tête.
— Ne jeûnez (24) point. — Arnauld me fait jeûner.
— Escobar dit qu'Arnauld n'est qu'une bête (25).

Fi des auteurs qu'on crut au temps jadis !
Qu'ont-ils d'égal aux maximes du nôtre ? (26).
Ils promettaient au plus un (27) paradis.
En voici deux, pour ce monde et pour l'autre.

Quand furent composées ces deux pièces qui n'ont jamais été imprimées du vivant de La Fontaine ? On peut supposer qu'elles sont à peu près contemporaines. La ballade remonterait à 1664, selon Mathieu Marais (1) ; elle est, comme les stances, datée de 1666 dans le Chansonnier Maurepas. Ces deux indications nous fournissent au moins une approximation suffisante. A deux reprises (2) Sainte-Beuve

(19) L., N. : *détruire*.

(20) L. : *sur ce coup*. — Ce serait un péché de garder Perrette par amour ; ce n'en est pas un de la garder par intérêt. On reconnaît la *direction d'intention* « qui consiste à se proposer pour fin de ses actions un objet permis ». (*Provinciales*, 7^e lettre). — Cf. *Ballade sur Escobar*, note 12.

(21) Un luthérien. Protestant ou janséniste, pour un jésuite c'est tout un. Les noms de casuistes étrangers, pour la plupart espagnols, portugais ou italiens, accumulés par Pascal dans la 5^e *Provinciale*, avaient irrité les Jésuites qui répliquèrent (voir leurs *Réponses*) par une liste de noms de protestants allemands ou flamands.

(22) T. : *Eh quoi ! le jeûne est si facile !* (vers incomplet) ; L. : *est pourtant si facile !* — Cf. le passage sur le jeûne dans la 5^e *Provinciale*.

(23) Ta. : *Souper le soir et jeûner à dîner* ; L., N. : *Soupez le soir et jeûnez à dîner*. — Le dîner est le repas de midi.

(24) Ta. : *Ne jeûner point*.

(25) L., N. : *est une bête*.

(26) Cf. dans la 5^e *Provinciale*, cette réflexion du Jésuite : « Les Pères [de l'Eglise] étaient bons pour la morale de leur temps ; mais ils sont trop éloignés pour celle du nôtre. »

(27) Ta. : *le*.

(1) *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de La Fontaine*, éd. de 1811, p. 34. M. Marais était bien placé pour recueillir sur notre poète de précieux renseignements, mais son discernement est médiocre ; il semble d'ailleurs avoir été souvent trahi par ses éditeurs. Son manuscrit est-il perdu ?

(2) *Port-Royal*, éd. Doyon, II, p. 400 et VII, p. 155.

laisse entendre que La Fontaine n'a pu se rapprocher de Port-Royal qu'à la faveur de la paix de l'Eglise. Mais la publication de Giry nous a prouvé le contraire. Et d'ailleurs, quelle raison de reprendre, en pleine paix, la polémique des *Provinciales* ? La persécution s'est réveillée en 1664 (1) : le 26 août, devant le refus des religieuses de Port-Royal de signer le formulaire, Péréfixe est venu au faubourg Saint-Jacques procéder à l'enlèvement de douze d'entre elles, dont la mère abbesse et la mère Agnès ; le 13 mai 1666, M. de Saci est jeté à la Bastille : il y restera plus de deux ans. On voit dans quel état des esprits La Fontaine put être amené à reprendre contre les casuistes quelques-uns des traits de Pascal.

*
**

La paix de l'Eglise est conclue en Octobre 1668 : Saci sort de la Bastille ; le Roi se fait présenter Arnauld ; on imprime le premier volume de *La Perpétuité de la Foi* (2) ; les *Pensées* de Pascal vont paraître ; Nicole prépare ses *Essais de morale*. Nous voici au « doux automne » de Port-Royal, à ce « riche et tiède couchant » dont parle Sainte-Beuve. Réconciliés avec la cour, avec le siècle, les Solitaires oublient pour un temps leur défiance à l'égard de la poésie et donnent leur patronage à la publication d'un recueil de vers français. Dédié au prince de Conti qui n'a pas dix ans (3), il pourra prendre place dans la série des livres scolaires de Port-Royal : on s'y est proposé, lit-on dans la Préface, de « mettre entre les mains des jeunes gens des vers qu'ils puissent lire sans blesser leur conscience ni corrompre leur esprit ». Mais l'ouvrage est évidemment destiné aussi aux honnêtes gens.

Dès le 20 Janvier 1669, Pierre Le Petit, l'un des libraires habituels des jansénistes, prend un privilège pour le publier (4) : dans ce

(1) « De 1664 à 1668 il y a véritablement *captivité* » (Sainte-Beuve, *ibid.* II, p. 449).

(2) Cet ouvrage d'Arnauld et de Nicole, encore manuscrit, aurait — du moins le bruit en court — déterminé la conversion de Turenne. C'est le moment où La Fontaine rime pour les Bouillon d'alertes épîtres : cf. celle qu'il adresse en 1669 à S. A. S. M^{me} la princesse de Bavière : toute la famille y est encensée.

(3) L'aîné des deux fils d'Armand, prince de Conti, et d'Anne-Marie Martinozzi était né le 4 Avril 1661.

(4) Ce privilège « donné à Paris le vingtième jour de Janvier l'an de grâce 1669 » a été enregistré « ce troisième Avril 1669 ». Dans mon exemplaire il est placé, au tome I, entre l'Avertissement et la « Table des pièces » et à la fin du tome II ; il ne figure pas au tome III.

privilège l'auteur du recueil est désigné sous le nom de Lucile Hélie de Brèves, pseudonyme de Louis-Henri de Brienne.

Or le recueil, en 3 volumes, ne paraîtra que deux ans plus tard sous le titre *Recueil de poésies chrétiennes et diverses. Dédié à Monseigneur le Prince de Conti. Par M. de La Fontaine. A Paris, chez Pierre Le Petit... M.DC.LXXI* (1). Comment notre poète a-t-il été amené à inscrire son nom sur cet ouvrage que Brienne, par contre, n'a pas signé, même d'un pseudonyme ? Les rares documents qui nous apportent ici quelques lueurs ont été déjà souvent signalés et étudiés, et naguère encore par M. Gohin dans son *La Fontaine. Etudes et recherches* (1937). Je me contente de rappeler ce qu'ils nous apprennent et ce qu'ils nous laissent à deviner.

Le plus important de ces documents est une note rédigée par Brienne lui-même, mais à Saint-Lazare où il était interné pour désordre mental, et en 1689, c'est-à-dire vingt ans après les faits que nous tentons d'éclaircir : cette note figure dans un manuscrit conservé à l' Arsenal (2) :

Monsieur d'Andilly ne voulut jamais permettre que cette ode galante (3) fût placée dans le recueil que M. de La Fontaine a publié à sa prière et à la mienne ; et, sur ce que je lui mandais que cette pièce ne contenait rien qui pût choquer les oreilles les plus scrupuleuses et que M. de Vence ne la désavouerait pas s'il l'avait faite, il me répondit : « Osez-vous bien dire cela, non seulement d'un évêque, mais d'un chrétien, lorsqu'il s'agit d'un recueil où il ne doit rien avoir » (*sic*) qui ne porte à la vertu ? Confessez-vous : j'en suis scandalisé. » Voilà comme, tous les jours, il fallait être aux prises avec ce bon mais chagrin vieillard qui trouvait du péché à mettre dans des vers : *la Mère des Charmes*. Aussi, a-t-il tellement défiguré mon recueil par ses dégoûts et scrupules jansénistes qu'il n'a pas eu l'approbation qu'il aurait reçue s'il n'y avait eu que M. de La Fontaine, M. Racine et moi qui nous en fussions mêlés. Mais, quand je le pourrai, j'espère bien de le refaire tout entier à ma manière ou d'y ajouter au moins une quatrième partie et un jugement sur les pièces contenues dans les trois premières, que j'intitulerai *le Recueil du Recueil...*

Donc, ayant préparé l'ouvrage avec la collaboration de La Fontaine et de Racine et sous le contrôle sévère de d'Andilly, Brienne, pour une raison qu'il n'indique pas clairement, aurait renoncé à le

(1) De ce titre, qui figure en tête du tome I, celui des tomes II et III ne diffère que par la suppression des mots « chrétiennes et ». — L'achevé d'imprimer est du 20 Décembre 1670.

(2) Ms. 5171, p. 139. Ce manuscrit n'est plus accessible depuis la guerre. La note de Brienne a été publiée en 1863 par Paul Lacroix dans ses *Œuvres inédites de La Fontaine* (p. 185) ; mais Lacroix avait, on le sait, le génie de l'inexactitude. Je suis ici le texte donné par Bonnefon (*Mémoires de Brienne*, t. III, p. XXIX) et par M. Gohin (*Etudes et recherches*, p. 174 et sq.).

(3) L'ode *Au Roi de Segrais*.

faire paraître ; c'est alors qu'à la prière de d'Andilly et de Brienne lui-même, La Fontaine l'aurait publié, mais tout « défiguré » par les scrupules jansénistes.

Dans ses *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire*, rédigés avant 1729, Batterel (1680-1752) consacre une notice à chacun des deux « confrères » Jean de La Fontaine et Loménie de Brienne. Dans la première de ces notices il écrit :

A la prière du comte de Brienne..., il [La Fontaine] se chargea de l'édition du *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses*, Paris, Le Petit, 1671, 3 vol. in-12°, dédié à M. le prince de Conti, et il est l'auteur de la préface qui est à la tête, et peut-être encore de l'épître dédicatoire (1) ; car, pour le recueil des pièces dont ces volumes sont remplis, le confrère de Loménie le revendique et prétend qu'il est de son choix (2).

Dans la notice consacrée à Brienne (3), Batterel précise :

Ce fut encore lui [Brienne] qui eut soin de rassembler les pièces de vers qui sont dans le recueil que M. de La Fontaine, son ami particulier, se chargea, à sa prière, de dédier à M. le prince de Conti, à la considération duquel, et par l'ordre de sa vertueuse mère (4), il [Brienne] entreprit cet ingrat et fatigant travail qu'il intitula *Recueil de poésies chrétiennes et diverses...* Le privilège lui fut accordé sous le nom supposé de Lucile Hélie de Brèves, parce qu'il se nomme Louis Henri de Brienne.

Batterel, qui semble bien d'ailleurs puiser ses renseignements dans quelque pièce manuscrite laissée par Brienne lui-même, précise sur un point, on le voit, la note de l'Arsenal et, sur un autre, la contredit : l'oratorien aurait entrepris son recueil sur l'ordre de la princesse de Conti et aurait demandé à La Fontaine de le dédier en vers au fils aîné de cette princesse. Mais notre poète n'aurait eu aucune part à la composition du recueil lui-même, que Brienne revendiquerait pour lui seul. Plus aucune allusion sous la plume de Batterel aux difficultés qu'auraient causées au confrère les scrupules de d'Andilly. Par contre, un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (nouv. acq.

(1) L'épître dédicatoire est indiscutablement de La Fontaine. Selon Gohin (*op. cit.*, p. 172) « Batterel a voulu dire que La Fontaine est l'auteur de l'épître et peut-être encore de la préface ». Nous aborderons plus loin le problème d'attribution très délicat que pose cette préface.

(2) Edition Ingold, t. II, p. 601.

(3) *Ib.*, t. III, p. 274.

(4) Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin, avait épousé en 1654 Conti, frère du grand Condé et de la duchesse de Longueville : il l'avait laissée veuve en 1666 avec deux fils ; elle devait mourir en 1672 à 35 ans. Elle passa les quinze dernières années de sa vie dans une austère piété de couleur janséniste. Pavillon, de loin, la dirigeait. Elle avait donné Lancelot pour précepteur à ses fils.

fr. 4333) (1) nous donne sur les changements que les Messieurs ont apportés au recueil des indications intéressantes :

Recueil des poésies. — Monsieur d'Andilly et M. de Gomberville (2) reforment le recueil des poésies que M. de Brienne veut donner au public. Ces Messieurs estiment trop les vers enflés (3) ; on n'a trouvé qu'une bonne stance dans la *Vie de Jésus-Christ* de Monsieur d'Andilly, rien de l'*Imitation de J.-C.* de Corneille (4), assez dans Maynard que M. de Gomberville estime, peu dans [nom omis].

Il y a plusieurs sonnets négligés et languissants. On a beaucoup délibéré savoir si on mettrait l'Ode de Monsieur Sarasin à Monsieur le Prince sur la prise de Dunkerque ; on s'y est enfin résolu pour y mettre quelque chose de lui. Il y a de grandes beautés et de grands défauts (5).

Ces témoignages nous permettent au moins d'entrevoir comment les choses se sont passées. Fils d'un secrétaire d'Etat de Louis XIII, secrétaire d'Etat lui-même à 23 ans, filleul de la janséniste duchesse de Longueville, Louis Henri de Loménie, comte de Brienne (6), ayant été disgrâcié en 1662 pour tricherie au jeu, est entré à l'Oratoire en 1664. Il témoigne alors, par complaisance pour sa marraine, dira-t-il plus tard (7), d'un grand zèle port-royaliste. Le personnage est bien

(1) Un anonyme a noté dans ce Ms., avec une fidélité parfois suspecte, les propos tenus entre 1670 et 1675 dans un cercle où fréquentaient surtout des amis de Port-Royal. Eugène Griselle a publié de nombreux extraits de ce Ms. en diverses revues et en particulier dans la *R.H.L.F.* (1910, 11, 16 et 19).

(2) « Gomberville qui, le premier, m'a appris à faire des vers français et à écrire en prose avec quelque justesse. » (Brienne, *Mémoires*, t. I, p. 37).

(3) Texte peu intelligible. Faut-il comprendre : ces Messieurs estiment que les vers choisis par Brienne sont en général trop enflés ? — En fait, on trouve au tome I du recueil (pp. 156-171) 31 stances de d'Andilly tirées du poème de la *vie de Jésus-Christ*. Aucun vers de l'*Imitation* de Corneille n'est cité au tome I, mais 37 pages sont réservées, au tome III, à des extraits de ses œuvres profanes. Un sonnet de Gomberville ouvre le recueil ; d'autres vers de lui sont cités aux pages 200-215 du premier tome : le curieux avis dont ils sont précédés pourrait avoir été rédigé par Brienne pour se concilier les bonnes grâces de ce censeur ombrageux ; Gomberville reparait d'ailleurs au tome III. Maynard n'a que deux pages au premier tome, mais 21 dans le second. L'Ode de Sarasin est au tome II : elle est dédiée à M. le marquis de Montausier et non à M. le Prince. Quelques pièces de Brienne figurent dans le recueil (en particulier le sonnet sur la retraite de M. D. B**), mais son nom n'y est cité nulle part.

(4) Cf. *ibid.*, f° 294 : « M. de Gomberville dit qu'on ne peut trouver douze vers dans Corneille où il n'y ait des fautes ou de sens ou de français. C'est pour cela qu'on ne l'a pas pu mettre dans le recueil. »

(5) F° 140 v° et 141.

(6) Selon Bonnefon (*Mémoires*, I, p. II), Brienne était né le 13 Janvier 1636 ; d'autres donnent d'autres dates : 1635 (Boudhors, éd. de Boileau, *Odes*, p. 128), 1634 (Roche, p. 227). Il devait mourir en 1698.

(7) Dans ses *Mémoires* (éd. Bonnefon, t. III, p. 155). Brienne commence à rédiger ses *Mémoires* à Saint-Lazare vers 1683 : il est devenu à cette date très hostile aux jansénistes ; il les brocardait dans une *Histoire secrète du jansénisme*

un peu inquiétant et son timbre est déjà brouillé ; en ces heures de persécution, il n'en est pas moins, de par sa naissance, ses relations, sa culture, une recrue de qualité pour les Solitaires. En 1667, il fait le pèlerinage d'Aleth auprès de Pavillon, le saint janséniste ; il s'arrête à Clermont chez les Périer et collabore à la publication des *Pensées*. Fou de vers français et latins (1), il n'est pas surprenant que, tandis que se prépare cette Paix à laquelle sa marraine travaille avec tant d'ardeur, il médite, de son côté, d'ajouter aux livres classiques de Port-Royal un recueil de poésie où n'aient accès que le « pieux » et le « profane innocent » (2). Ce projet put d'ailleurs, comme il l'affirme, lui être suggéré par la pieuse Anne-Marie Martinozzi, au fils aîné de qui l'ouvrage sera dédié. La duchesse de Longueville et la princesse de Conti, sa belle-sœur, sont alors les deux *Mères de l'Eglise* (3) janséniste. Et c'est aussi sans doute dès 1668 que Brienne demande à La Fontaine de rédiger en vers cette dédicace. Quoi ! dira-t-on, à l'auteur des *Contes* ! Mais l'auteur des *Contes* vient de publier avec éclat son premier recueil de fables ; il l'a offert au Dauphin qui a à peu près l'âge de Conti : l'offre a été acceptée et récompensée royalement. Son nom sera pour le recueil une piquante réclame. Brienne, nous l'avons vu, connaît La Fontaine de longue date et l'appelle « son ami particulier ». La duchesse de Bouillon a pu d'ailleurs le recommander à la princesse de Conti, sa cousine germaine.

dont les dernières lignes étaient datées du « mercredi saint 29 Mars 1684 ». Cette *Histoire* est perdue, sauf quelques rares fragments recueillis par Bonnefon à la suite des *Mémoires*.

(1) Cf. la lettre de Boileau à Brossette datée du 9 Avril 1702. — On attribue à Brienne une traduction des quatre premiers livres de l'*Enéide* déjà publiée par Port-Royal en 1666 (cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. V, p. 35).

(2) L'idée première de ce recueil n'est certainement pas postérieure au milieu de 1668. Lachèvre décrit dans ses *Glanes bibliographiques* (t. II, p. 75 et sqq.) une curieuse contrefaçon de la Satire VIII de Boileau publiée sans nom d'auteur par Pierre Le Petit en 1668 : elle porte un privilège daté du 18 Avril 1667, aux termes duquel « il est permis au sieur L.H.D.L.C. de faire imprimer tous ouvrages français et traductions qu'il pourra faire ci-après tant en français qu'en latin » ; une note précise que, le 12 Juillet 1668, « le dit sieur a cédé le privilège ci-dessus à Pierre Le Petit, imprimeur et libraire ordinaire du roi, pour un livre intitulé *Recueil de vers*, à la charge qu'il imprimera séparément deux pièces en vers » (dont la satire de Boileau). Les initiales L.H.D.L.C. ne peuvent guère désigner que Louis Henri de Loménie, comte [de Brienne]. Si cette contrefaçon pose bien des problèmes non encore résolus, la cession du privilège nous apporte, en tout cas, la preuve que, dès Juillet 1668, Brienne a décidé de faire paraître notre recueil.

(3) *Mères de l'Eglise* : le mot, discrètement ironique, est, on le sait, de M^{me} de Sévigné (lettre à sa fille du 13 Mars 1671).

Que Port-Royal accepte sans protester une collaboration si profane, on n'en sera pas surpris si l'on veut bien se souvenir des amitiés que notre poète a su se concilier du côté janséniste (1).

La Fontaine fut-il aussi, dès la première heure, associé par Brienne à la composition même du recueil ? L'ancien secrétaire d'Etat s'est contredit sur ce point qui demeure obscur. Quant à Racine, il serait intéressant de le voir, trois ans après les cruelles lettres à Nicole (1666), collaborant à une publication janséniste. Malheureusement nous n'avons là-dessus qu'un témoignage, et d'un demi-fol. Notons pourtant que le recueil contiendra, avec l'ode *La Nymphé de la Seine*, plusieurs fragments d'*Alexandre* et d'*Andromaque* (2).

Or, dès le début de 1670 sans doute, Brienne cesse de travailler au recueil. Sur les raisons qui le contraignent de renoncer à son entreprise il s'efforce de donner le change ; mais elles sont trop faciles à découvrir. Le 16 Février 1670, le P. Sénault, supérieur de l'Oratoire, l'invite à se retirer de la congrégation « à cause de sa mauvaise conduite ». Il quitte Saint-Magloire le 12 Juin ; à la fin de l'année, comme sa famille cherche à le faire enfermer, il se réfugie dans les Etats du duc de Mecklembourg ; revenu en France en Février 1673, il est arrêté en vertu d'une lettre de cachet (27 Janvier 1674) et interné à Saint-Lazare sous la surveillance des prêtres

(1) Roche rappelle que Desmares est revenu chez les Liancourt à la faveur de la Paix de l'Eglise. Mais ici encore ne faut-il pas songer d'abord à l'hôtel de Nevers ? Chatelain (*N. Fouquet*, p. 288) note que beaucoup des pièces contenues dans le recueil de 1671 étaient nées dans le salon d'Amalthée. La janséniste M^{me} du Plessis ne peut manquer de s'intéresser à la publication qui se prépare. En ce qui concerne La Fontaine, un détail assez curieux ne me paraît pas avoir été signalé. Parmi ceux de ses poèmes qu'il a choisis pour leur faire une place à la fin du recueil, les deux premiers qu'il cite sont l'*Elégie pour M. Fouquet* (aux « Nymphes de Vaux ») et l'ode *Au roi sur le même sujet*. L'*Elégie* avait déjà paru à part, sans date, lieu, ni nom d'auteur, puis avait été insérée dans deux recueils ; mais le poète était resté, semble-t-il, étranger à ces publications assez incorrectes. Quant à l'ode, elle n'avait pas encore été imprimée. C'est seulement après les avoir fait paraître sous son nom dans le recueil de Brienne que notre poète les reprendra dans ses *Fables nouvelles* de 1671. Encore Fouquet n'y sera-t-il désigné que par l'initiale de son nom qui figure, au contraire, en toutes lettres dans l'anthologie janséniste. Parmi les amis de Port-Royal, seuls, nous l'avons vu, ceux de l'hôtel de Nevers étaient des fidèles du ministre déchu. Ne serait-ce pas pour répondre à leur attente que La Fontaine donne cette place de choix à son élégie et à son ode, vieilles déjà d'une dizaine d'années ? J'ajoute cet indice à ceux qui m'ont fait supposer que notre poète avait dû fréquenter le salon d'Amalthée.

(2) Il contiendra aussi, il est vrai, aux tomes I et III, des vers de Desmarests, l'adversaire de Nicole, le farouche ennemi de Port-Royal.

de la Mission ; il y restera jusque vers 1692. Les Messieurs apparemment n'avaient pas attendu l'exclusion de l'oratorien pour se séparer d'un collaborateur si compromettant (1).

Qui fut désigné pour mener à fin l'ouvrage que le fantasque personnage laissait inachevé ? Brienne, on l'a vu, déclare qu'à sa prière et aussi (ce qui est moins vraisemblable) à celle de d'Andilly, La Fontaine l'a « publié » ; il « se chargea de l'édition », assure aussi Batterel. Mais ce sont là des expressions un peu vagues (2). A examiner le recueil lui-même on croit deviner qu'après s'être séparés de Brienne, les Messieurs s'inquiétèrent surtout d'achever rapidement le travail qui avait déjà subi tant de retards. La tâche fut répartie entre plusieurs collaborateurs. D'où quelque confusion et un peu de désordre ; le même poète reparait en plusieurs endroits. A la page 250 du tome I un « avis » nous éclaire sur les conditions dans lesquelles fut mené ce travail collectif :

La personne qui s'était chargée de lire les Psaumes de M. de Racan ne les ayant rendus que lorsqu'on en était à cet endroit de l'impression, on ne l'a pas pu mettre dans le rang qu'il devait avoir dans cette première partie. Mais on a mieux aimé manquer à cette petite formalité que de différer davantage l'impression de ce recueil qu'on n'a déjà que trop attendu, ou de ne pas prendre tout le temps nécessaire pour bien faire un tel choix.

Ce n'est donc pas à l'étourdie que La Fontaine use du pluriel lorsqu'il parle, dans sa dédicace, de « ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état ».

Il est impossible de dire avec précision quelle fut dans la tâche commune la part de notre poète. C'est sûrement lui qui a fait insérer au tome II (pp. 374-408) la *Peinture poétique des tableaux de miniature de M. Quinot faits par Joseph de Werner*, œuvre de J. Bahier,

(1) Dans ses écrits de Saint-Lazare il parlera toujours avec beaucoup d'aigreur de ses anciens amis jansénistes (cf. ci-dessus, p. 18, n. 7).

(2) La Fontaine a *publié, édité* le recueil : cela peut signifier simplement qu'il l'a présenté à Conti et que son nom est le seul qui figure sur la page de titre. Brienne et Batterel n'en veulent sans doute pas dire plus que le poète lui-même dans sa dédicace :

Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état
Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le *produire au jour*,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.

Dans son manuscrit de l'Arsenal Brienne parle du « Recueil de La Fontaine » (cf. *Œuvres* de Racine, éd. Gr. écr. t. IV, p. 49).

Père de l'Oratoire de Jésus. La Fontaine, qui se rendait souvent à Troyes, chez les Simon et les Raymond, avait eu par eux accès auprès de Quinot qui faisait partie de leur « coterie » (1). D'autres choix lui sont dus, à coup sûr, mais ne peuvent être exactement déterminés (2). La part faite à ses propres œuvres dans le recueil est relativement importante : en dehors de la dédicace à Conti (3), il a fait placer, en la signant, à la fin du premier tome, une *Paraphrase* inédite du *Psaume XVII* (4), et il a laissé paraître à la fin du tome III (le choix de cette place est d'une modestie significative) l'*Élégie pour M. Fouquet*, l'ode *Au roi, sur le même sujet* (5), quatre fragments en vers de *Psyché*, parue deux ans auparavant, et seize fables du premier recueil.

Mathieu Marais attribue sans vraisemblance à La Fontaine les « changements de quelques endroits de Malherbe » dont la liste se trouve dressée à la fin du tome II (6). En tête du tome I, après la dédicace, on lit une *Préface* et un *Avertissement*. L'auteur de l'*Avertissement* revendique pour lui les changements apportés à Malherbe ;

(1) Cf. la « Lettre sur M. Simon de Troyes » de Grosley, publiée dans le *Journal encyclopédique et universel* de 1677 (*Œuvres* de La Fontaine, éd. Gr. écr. t. VIII, p. 406 et sq).

(2) Plusieurs de ses amis ont la part belle dans le recueil : Racine, Boileau, Pellisson, Furetière, Benserade, Charles Perrault. Maucroix y figure avec deux pièces placées à la fin du tome III, juste avant celles de La Fontaine lui-même.

(3) Elle n'est pas signée dans l'édition de 1671, mais l'indication donnée par le titre du recueil est assez claire. Et ces deux vers le sont aussi :

Esope me soutient par ses inventions ;
J'orne de traits légers ses riches fictions.

(4) La Fontaine ne l'a réimprimée dans aucun de ses recueils ultérieurs. On ne sait si cette paraphrase a été composée pour prendre place dans le recueil de 1671 ou si le poète s'est contenté de la tirer de ses papiers, en la retouchant peut-être à cette occasion.

(5) Sur ces deux pièces voir ci-dessus, p. 20, n. 1.

(6) Ce n'est pas lui faire un grand honneur que de les lui attribuer : telle admirable strophe de l'*Ode pour le roi Louis XIII allant réduire les Rochelais* sort défigurée des mains du correcteur :

Certes, ou je me trompe ou déjà la Victoire
Dont le plus grand honneur est que tu sois content,
Aux bords de la Charente, en son habit de gloire,
Sous des palmes t'attend.

Parmi les changements qui ne figurent pas dans la liste, très incomplète, du tome II, la plupart font disparaître de vigoureux archaïsmes. Est-ce La Fontaine qui a pu préférer *lança le tonnerre* à *rua le tonnerre* et *Je veux attirer sur sa vie* à *Je veux bander contre sa vie* *L'ire de la terre et des cieux* ? D'autres corrections procèdent de scrupules jansénistes : *adorables mérites* devient *admirables mérites* et *Bénis les plaisirs de leur couche* fait place à *Bénis leur innocente couche* !

M. Gohin en conclut (1) que cet auteur est certainement La Fontaine. Mais les erreurs et même les sottises ne sont pas rares sous la plume de Mathieu Marais. Je conviens d'ailleurs qu'on peut reconnaître dans cet *Avertissement* le tour habituel à la prose de La Fontaine (2).

Je regrette, par contre, de ne pas le retrouver dans le style, d'ailleurs fort beau, de la *Préface* ; car elle est d'une autre importance. Voici longtemps qu'on dispute sur l'auteur de cette *Préface*. Bien des noms ont été proposés. Nous examinerons les arguments qu'on a pu invoquer en faveur de chacun d'eux. Mais ce qu'on n'a pas encore assez marqué à mon sens, c'est l'importance de ce texte à sa date, sa hardiesse et son éclat. Sainte-Beuve (3) y note seulement une certaine « vivacité relative », et il souligne *relative* ; selon M. Gohin (4) « les idées qui s'y trouvent développées sont très générales et courantes à l'époque ». Elles me semblent, au contraire, très précises, très neuves et traduites avec une force bien rare même au plus beau siècle de notre langue. Pour qu'on en juge, j'en reproduis ici le passage essentiel :

... Il ne faut donc pas se contenter d'inspirer du dégoût pour les mauvais vers, sous lesquels je comprends les médiocres ; il faudrait encore apprendre à ceux qui s'en mêlent, à se faire justice à eux-mêmes, à porter un jugement équitable de leurs ouvrages, et à prévenir la sévérité de ceux qui les lisent. C'est à quoi plusieurs personnes ont espéré de réussir en établissant des règles et des principes fixes pour juger des bons et des mauvais vers ; et nous avions même eu la pensée de faire quelque chose de semblable, en mettant à la tête de ce recueil un traité pour faire connaître en quoi consiste l'excellence de notre poésie, et quels sont les principaux défauts que l'on y doit éviter. Mais on a jugé depuis qu'outre qu'on pouvait trouver facilement ailleurs ces règles et ces observations qu'on avait ramassées en un corps (5), elles n'étaient pas de si grand usage qu'on aurait pu croire ; et qu'elles pouvaient aussi-tôt (6) tromper les esprits faux que les redresser et les conduire.

(1) *Etudes et recherches*, p. 187. M. Gohin ne fait d'ailleurs ici que reprendre une hypothèse de Paul Lacroix (*Œuvres inédites de La Fontaine*, p. 251).

(2) L'auteur de cet *Avertissement* peut parler au nom de tous les collaborateurs du recueil, sans avoir été lui-même de ceux qui ont « corrigé » Malherbe : « Nous en avons changé quelques-unes comme il nous a été possible ; et peut-être avons-nous failli en cela nous-mêmes. » On notera ce pluriel.

(3) *Port-Royal*, t. VII, p. 156.

(4) *Etudes et recherches*, p. 180.

(5) Il y a peut-être ici une allusion à la *Brève instruction sur les règles de la poésie française* qui figure dans les *Quatre traités de poésies (sic) latine, française, italienne et espagnole* de Lancelot, publiée sans nom d'auteur chez Pierre Le Petit en 1663.

(6) *Aussi-tôt* au sens d'« aussi bien » se rencontre au xvi^e siècle : cf. Fauchet *Antiquités*, V. 10 : « Le village ou rue que la Vie dudit s. Denys appelle Catuliacus peust estre Chatouil aussi tost que le lieu où maintenant l'abbaye est bastie ». M. Bruneau, qui me signale cet exemple, estime que, dans notre texte, l'emploi d'*aussi-tôt* est « un archaïsme, sans doute unique à cette date ».

Qu'y a-t-il de plus judicieux et de plus utile en apparence que les préceptes de rhétorique que l'on trouve dans les anciens ? Néanmoins, c'est d'un amas de ces préceptes mal digérés que se forme l'esprit de pédanterie, qui est un caractère si insupportable qu'il vaudrait mieux ne rien savoir du tout que d'être savant en cette manière, *his ut fuerit nihil didicisse melius* (1). Enfin il est infiniment plus aisé de trouver des gens à qui la rhétorique nuise, que d'en trouver à qui elle serve (2).

Il est difficile d'établir des règles qui soient universellement vraies ; elles ont toutes leurs exceptions, et l'on peut dire qu'elles sont toutes fausses par quelque endroit, quoiqu'il ne soit pas toujours facile de le remarquer. Or c'est proprement par ce défaut que ceux qui n'ont pas un certain discernement qui les élève au-dessus des règles, ne manquent jamais de les pratiquer et de les suivre.

Il y en a qui blâment généralement les équivoques (3) ; et ils ont ordinairement raison ; mais parmi ces sortes de figures il s'en trouve néanmoins qui plaisent, qui surprennent, et qui éveillent l'esprit : et je ne vois pas pourquoi l'on serait obligé d'être de mauvaise humeur pour s'accorder avec la règle qui les condamne.

On prescrit certaines règles pour les tragédies, pour les comédies, pour les satires ; on veut qu'elles aient chacune leur caractère particulier, dont il ne soit pas permis de s'éloigner ; mais malgré toutes ces règles, les hommes croiront toujours avoir droit d'être indulgents à ceux qui ne les violeront que pour leur plaisir. C'est par là qu'un excellent poète défendait avec raison une de ses pièces, contre la critique maligne de quelques censeurs (4).

On recommande à ceux qui veulent faire des vers, de préparer leur sujet, de s'en former une idée nette et précise, d'écrire même en prose ce qu'ils voudront mettre en vers, de la manière la plus noble et la plus poétique qu'ils pourront ; et enfin de ne travailler pas sur un sujet vague, en se laissant conduire par les pensées que la rime leur fournira. On ne peut nier que cet avis ne soit raisonnable, et même quelques personnes de mes amis qui font des vers, et peut-être des meilleurs qui se fassent aujourd'hui, en usent de cette manière et s'en trou-

(1) Le texte exact de Cicéron (*Tusc.*, II, IV, 12) est : « ut iis fuerit non didicisse melius ». Même citation, légèrement altérée aussi, dans l'essai de Montaigne *Du pédantisme*.

(2) Port-Royal avait publié une *Logique*, une *Grammaire générale*, des *Traité de poésie*, mais, semble-t-il, aucune « rhétorique ».

(3) Passant en revue, pour en dénoncer l'insuffisance, les principales règles de la Poétique, l'auteur de la *Préface* s'en prend d'abord à l'une des moindres, celle qui proscriit les équivoques. On peut se demander — je reviendrai sur ce point — s'il ne vise pas ici la *Dissertatio de vera pulchritudine et adumbrata* que Nicole avait insérée dans l'*Epigrammatum delectus*, publié par Port-Royal en 1659. Cette dissertation procède du rationalisme esthétique le plus intransigeant : Nicole y condamne avec une vigueur particulière les équivoques « quorum acumen fere ex quadam oritur falsitate... Inde est quod epigrammata quorum elegantia ex aequivoco petitur, nullo fere in pretio sunt ».

(4) L'allusion à la *Critique de l'Ecole des Femmes* (sc. VI) semble incontestable. — Cf. Méré, *De la conversation*, 1677 (éd. Boudhors, p. 109) : « ... ce qui réussit vaut mieux que les règles ».

vent bien (1). Cependant ceux qui n'ayant pas autant d'esprit qu'eux, s'efforceront de la pratiquer, en préparant leur sujet, ne prépareront que des sottises ; et ceux d'ailleurs qui ont de l'esprit et du discernement et qui ne se sont pas habitués à cette façon de composer, ne laisseront pas de réussir fort bien en ne la pratiquant pas ; parce que la rime leur fournissant des pensées (2), leur discernement leur fera rejeter les mauvaises et ne choisir que les bonnes. Ainsi cet avis est souvent une gêne inutile pour les uns, comme c'est une pratique très utile pour les autres.

Il y a des règles excellentes en elles-mêmes, qui sont néanmoins de peu d'usage, parce qu'elles ne forment qu'une idée fort vague, et qu'ainsi tout dépend de l'application que chacun en fait, selon la mesure de sa lumière et de son esprit.

On dit que la beauté solide consiste dans la vérité (3) ; que rien de faux n'est capable de plaire longtemps (4) ; que les vers doivent avoir un rapport avec la nature, c'est-à-dire avec les inclinations les plus naturelles et les plus universelles (5) ; qu'il ne faut point mêler ensemble les dispositions et les mouvements que la nature n'allie jamais, comme l'humeur qui produit les pointes et les figures, avec la douleur et la colère ; qu'il faut observer partout la bienséance et la vraisemblance ; qu'il est bon que les vers aient de certaines expressions qui, sans peiner l'esprit des personnes intelligentes, leur donnent néanmoins la satisfaction d'entendre ce qui n'est pas entendu de tout le monde. Tout cela est véritable, et les personnes judicieuses observent en effet toutes ces choses, soit qu'il y fassent, soit qu'ils n'y fassent pas de réflexion ; mais ceux qui ne le sont pas n'en seront guère plus habiles pour les savoir (6).

(1) Ainsi en usait Racine (cf. L. Racine, *Mémoires*, éd. Gr. écr. t. I, p. 268). La Bibl. Nat. possède, de sa main, le plan en prose du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*.

(2) Une telle remarque révèle un poète ou du moins un homme qui a une expérience personnelle de la composition poétique.

(3) Il serait facile de retrouver ce précepte et ceux qui suivent dans la plupart des poétiques du temps ; mais il est plus intéressant de montrer qu'ici encore l'auteur de la *Préface* semble se souvenir de la *Dissertation* de Nicole. On y lit, par exemple : « Pulchritudinis fontem in veritate esse, deformitatis contra in falsitate ».

(4) « ... cum falsa illa pulchritudo, licet tantisper habeat amatores suos, tamen illos non diu retineat, ipsa natura, quae deleri non potest, quoddam ejus sensim fastidium ingenerante. » (Nicole, *ib.*).

(5) Cf. Méré, *Les Conversations*, 1669 (éd. Boudhors, p. 46) : « -- Je crois « Nec tamen rem, ut pulchra dicatur, suae quamque naturae congruere satis est, nisi etiam nostrae conveniat... Nec tamen quaelibet hic natura intelligenda est, cum quaedam distortae, depravatae, vitiosae sint ; sed emendata et bene composita, ex cujus tantum propensionibus de pulchritudine et venustate judicandum. Hujus autem verae pulchritudinis ea vis est, ut non fluxa, mutabilis, temporaria sit, sed constans, certa, perpetua, omnibusque saeculis peraeque placeat... Nec enim fieri potest ut placeat quod naturam offendit, nec ut displiceat quod ejus propensioni obsequitur. »

(6) C'est là le principe même d'où découle toute la *Dissertation* de Nicole : néanmoins [, dit le Maréchal,] qu'il serait très difficile sans art ni sans règles, de bien parler sur toutes sortes de sujets. — Cet art, dit le Chevalier, s'apprend aisément, et c'est peu de chose, au moins de la sorte qu'on l'enseigne. *La plupart de ceux qui le savent n'en sont guère plus habiles...* Quant aux règles qu'on donne, il faut suivre exactement celles de l'usage... Il y a d'autres règles qui s'étendent

Il faut donc s'élever au-dessus des règles qui ont toujours quelque chose de sombre et de mort. Il faut ne concevoir pas seulement par des raisonnements abstraits et métaphysiques en quoi consiste la beauté des vers ; il la faut sentir et la comprendre tout d'un coup, et en avoir une idée si vive et si forte qu'elle nous fasse rejeter sans hésiter tout ce qui n'y répond pas.

Cette idée et cette impression vive, qui s'appelle *sentiment* ou *goût* (1), est tout autrement subtile que toutes les règles du monde ; elle fait apercevoir des défauts et des beautés qui ne sont point marquées dans les livres. C'est ce qui nous élève au-dessus des règles, qui fait qu'on n'y est point asservi, qu'on en juge, qu'on n'en abuse point, et qu'on ne les suit pas en ce qu'elles ont de défectueux et de faux. Enfin, c'est cette idée vive qui s'exprime et se représente dans ce qu'on écrit ; au lieu que les préceptes demeurent toujours stériles, tant que l'on ne les connaît que par spéculation et par raisonnement, et que l'esprit n'en est pas pénétré par cette autre sorte de connaissance (2).

Il est donc visible que, pour former les personnes à la poésie, il faut leur former le *sentiment* et le *goût*. Or pour cela il n'y a qu'une méthode, qui est de lire quantité de bons vers, et n'en lire point de mauvais... (3).

M. Mornet rappelait récemment (4) que, si la doctrine classique s'est constituée en France avant 1660, « le souci dominant de la seconde moitié du XVII^e siècle a été non pas le goût de l'ordre, mais

plus loin et qui sont prises du bon sens et d'une longue expérience... Mais elles sont bien souvent si incertaines qu'on ne les doit observer que selon qu'on s'en trouve et qu'on le juge à propos, et, lorsqu'on s'y attache, il faut avoir égard au temps et aux circonstances. » — On n'aura pas de peine à trouver aussi chez Pascal (*Pensées, De l'esprit géométrique...*) des textes où sont mises en doute la valeur et l'existence même des règles et où le sentiment est opposé à la raison. Il paraît plus utile de citer ici Méré, quand ce ne serait que pour mettre en lumière l'air d'honnêteté qui est si remarquable dans notre *Préface*.

(1) Cf. Méré, *Œuvres posthumes, De la délicatesse...*, 1700 (éd. Boudhors, p. 121) : « Pour se rendre capable de dire d'excellentes choses, d'un tour agréable et galant, ce n'est pas assez que d'étudier de certains livres, quoique fort bons dans leur genre, ni d'acquérir de la science et de l'érudition. La source en est dans le cœur et dans l'esprit, et toutes les choses délicates partent du goût et du sentiment. »

(2) Cf. Méré, *De l'esprit*, 1677 (éd. Boudhors, p. 78) : « Ce ne sont pas les règles ni les maximes, ni même les sciences qui font principalement réussir, les bons ouvriers et les grands hommes. Ces choses-là peuvent beaucoup servir pour exceller, et même il semble qu'elles soient nécessaires ; mais on peut les avoir et ne rien faire que de fort commun, si le reste manque. Qu'y faudrait-il donc ajouter ? Ce serait de l'esprit, du sentiment et de l'invention... ». Faut-il souligner de combien l'emporte ici sur le Chevalier, par la force de la pensée et du style, l'auteur de notre *Préface* ?

(3) Cf. Méré, *De l'Esprit* (éd. Boudhors, p. 91 et sq.) : « Je ne vois rien de si rare, ni qu'on doive tant rechercher, que d'avoir du goût, et de l'avoir fin, surtout dans les choses qui concernent l'esprit et les agréments. Quelques personnes l'ont naturellement bon, et beaucoup d'autres l'ont mauvais ; mais quoi qu'on l'ait mauvais, on se le peut rendre bon, à force de regarder les choses qui sont bien et d'examiner comme il faut qu'elles soient pour être achevées. »

(4) *Diderot*, p. 127.

la crainte du pédantisme, de tout ce qui sent la méthode et l'Ecole ». La Fontaine, Molière, Racine, Boileau même, répètent à l'envi que « la grande règle de toutes les règles » pour le poète est « de plaire » (1) et que « le secret de plaire ne consiste pas toujours... en la régularité » (2). Mais l'auteur de notre préface ne s'en tient pas là. Trois ans avant que Rapin et Boileau ne publient leurs Poétiques, c'est la vanité de toutes les poétiques qu'il proclame sans ambages. Si nos poètes classiques demandent au public ne se pas s'inquiéter d'Aristote et de se fier à son plaisir, ils se flattent eux-mêmes de connaître les règles et de les observer à la rigueur (3) ; aucun d'eux n'a jamais dit « qu'un recueil d'excellents vers est le meilleur art poétique qu'on se puisse imaginer ».

Les seuls textes contemporains dont notre préface puisse être utilement rapprochée, ce sont, on l'a vu, quelques remarques de Pascal, et quelques « conversations » de Méré. Dans sa précieuse étude intitulée *Beauté poétique* M. Z. Tourneur s'est proposé d'établir qu'après avoir, aux environs de 1659 et en accord avec Nicole, proclamé l'existence de règles poétiques rationnelles et universelles, Pascal en était venu (4) à opposer, au contraire, comme le prouvent bien des pages de son œuvre, le cœur à l'esprit et le sentiment à la raison. Sous son influence et en étudiant ses « papiers » dont ils préparaient la publication, les Messieurs de Port-Royal purent être amenés à perdre confiance eux aussi dans la valeur des règles, surtout en matière de poésie.

Il n'est donc pas impossible que la préface du *Recueil* soit de Nicole lui-même, bien qu'elle s'oppose sur tous les points à sa *Dissertation* de 1659. En faveur de cette attribution on a fait remarquer depuis longtemps que Nicole était le grand préfacier de Port-Royal. On aurait pu invoquer aussi certaine lettre, non datée, à

(1) *Critique de l'Ecole des Femmes*, sc. vi.

(2) La Fontaine, *Préface de la Deuxième partie des Contes* (1666).

(3) « Je dis bien que le grand art est de plaire et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pêche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre ; et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là. » (*Critique de l'Ecole des femmes*, sc. vi).

(4) Soit par un mouvement naturel de son esprit, soit en approfondissant la doctrine janséniste, soit au contact de Méré (voir les notes qui accompagnent ci-dessus le passage cité de la *Préface*).

Santeuil (1) où le *sentiment intérieur*, en matière de goût, est opposé à la raison, ou encore ce curieux passage d'un manuscrit dont Sainte-Beuve donne des extraits dans son *Port-Royal* (2) : « Dans les autres » livres [de l'*Enéide*] il en choisissait les plus beaux endroits : il » disait que c'étaient de beaux *moules* qu'il fallait avoir dans l'es- » prit... » Le mot *moule* au sens de *modèle* revient quatre ou cinq fois dans ce texte. Relisons maintenant notre préface : « ... ces idées » de manières et de tours demeurant dans la mémoire sont comme des » *moules* ou des cachets que l'esprit imprime sur les nouvelles pen- » sées qu'il produit ensuite... Ces idées communes étant les plus » faciles et les plus présentes à l'esprit, il forme ses pensées sur ce » *moule* qu'il trouve toujours en lui-même... » Mais il n'y a peut-être là qu'une rencontre verbale.

Notre préface a été souvent aussi attribuée à Lancelot : il avait accompagné Brienne à Aleth en 1667 et il était le précepteur de Conti à qui le recueil est dédié. Tandis qu'il formulait, d'ailleurs sèchement, les règles de la poésie française, il parlait sans respect de ces mêmes règles dans ses *Mémoires touchant la vie de Monsieur de Saint-Cyran* (3) : « La solidité d'un bon esprit contribue infiniment plus à » bien parler que toutes les règles » (4).

Ces indications sont à retenir, car il est très possible que Nicole, Lancelot, d'autres encore, aient été appelés à donner leur avis sur la préface, à la retoucher, à y glisser quelques traits. Il n'en reste pas moins qu'on ne saurait sans invraisemblance attribuer à l'un de ces Messieurs, qui faisaient hautement profession de mépriser la poésie, des pages où il est parlé d'elle avec tant de ferveur, tant de délicatesse et qui attestent une expérience toute personnelle de l'émotion qu'elle crée non seulement dans l'âme du lecteur, mais dans celle du poète lui-même. Et voit-on Lancelot ou Nicole parler, sur ce ton dégagé, de l'auteur de *L'Ecole des Femmes* comme d'un « excellent poète » et de Racine, à cette date, comme d'un de leurs « amis » ? On peut

(1) M. Tourneur, qui l'a découverte, en cite un passage dans *Beauté poétique*, p. 109.

(2) Ce manuscrit est intitulé *Récit de diverses choses que j'ai entendu dire au célèbre M. Nicole*. Voir *Port-Royal*, t. VII, p. 138 et sqq.

(3) Ces *Mémoires*, publiés seulement en 1738, ont été rédigés en 1663 (cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 75), l'année même où paraissait la *Brève instruction sur les règles de la poésie française*.

(4) Texte cité par H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. IV, p. 162.

rattacher la défiance des règles à la doctrine janséniste ; mais on aurait plus de mal à reconnaître l'accent de Port-Royal dans la prose ardente et subtile de notre préfacier (1). On notera enfin l'esprit et le tour étrangement profanes de ces pages placées en tête d'un recueil de poésies chrétiennes.

Il faut d'ailleurs tenir grand compte, il me semble, d'une remarque que faisait Berriat-Saint-Prix dès 1830 (2) : l'auteur de l'*Avertissement* parle de « celui qui a honoré ce recueil d'une préface ». Ces mots semblent désigner quelque personnage d'importance, ami des Solitaires, mais assez étranger à leur cercle pour qu'ils pussent lui savoir gré d'avoir bien voulu collaborer avec eux. Berriat-Saint-Prix était ainsi amené à proposer le nom de Brienne lui-même, que sa naissance et les hautes charges dont il avait été revêtu lui semblaient désigner ici. Pourtant, comme le remarque Boudhors (3), « l'ex-oratoire en passe d'être reconnu fou, ne semble pas, à cette époque du moins, capable d'une Préface aussi agile et avisée ». Roche (4) reprend l'hypothèse de Berriat-Saint-Prix ; mais je ne sais sur quel texte il s'appuie pour affirmer que Brienne « s'attribue le travail » (5).

On a pensé encore à La Fontaine lui-même : « il est l'auteur de la préface qui est à la tête », déclarait Batterel, mais à la légère, semble-t-il, et dans une phrase assez confuse. P.-P. Plan (6) et Boudhors (7) qui se rallient à cette solution ne l'appuient d'aucun argument décisif. Le style vigoureux du préfacier ne rappelle guère la prose insinuante et modeste du bonhomme (8) et, quoi que La Fontaine pense en lui-même des règles, il n'est pas dans sa manière de les attaquer en face, sur ce ton péremptoire (9).

(1) En ce qui concerne Nicole, Roche (p. 229) fait remarquer, en outre, qu'il est, vers 1670, « errant et fort occupé ».

(2) Edition de Boileau, t. I, p. cXL.

(3) Edition des *Epîtres* de Boileau, p. 263.

(4) P. 229.

(5) Ajoutons qu'au moment où le recueil paraît, il y a près d'un an que Brienne a été exclu de l'Oratoire. Il est en fuite. Appliqué à lui, le mot « honoré » serait d'une féroce ironie.

(6) *Mercur de France*, Février 1903.

(7) Edition des *Epîtres* de Boileau, *loc. cit.*

(8) Ce n'est pas là son « rythme », notait Roche, très justement à mon sens (p. 229).

(9) Il ne l'a d'ailleurs jamais fait, même par allusion. C'est, au contraire, sur le principe de la diversité des genres qu'il fonde la théorie des négligences développée dans la préface des *Contes* de 1666. M. Gohin (*Etudes et recherches*, p. 182) remarque, en outre, que, s'il est l'auteur de l'*Avertissement*, La Fontaine ne peut l'être de la *Préface*. Mais est-il l'auteur de l'*Avertissement* ?

M. Gohin (1) a cru trouver la solution du problème dans le Ms. 4333 de la Bibliothèque Nationale auquel nous avons déjà fait des emprunts. Il y a relevé cette note qu'il croyait inédite (2) :

Poésie.

M. Nicole, Dodard médecin (3) a fait la préface du Recueil des poésies de M. de Brienne. Elle a été revue. M. Lambert (4) y trouve bien à redire.

M. Arnauld et Nicole n'approuvent pas qu'on s'occupe tant à faire des vers : *sunt verba et voces*. Il est impossible de raisonner en vers. On y est trop contraint ; cela gêne trop, aussi bien que les mathématiques ; on en peut faire en passant sur de certains sujets (f° 31 v°).

La première phrase n'est pas claire ; mais le deuxième paragraphe semble suffire à prouver que Nicole n'est pas désigné dans le premier comme l'auteur de la *Préface*. Selon Griselle, le nom de M. Nicole en tête de la note « ne figure là que comme indication de titre » (5). M. Gohin suppose une lacune et rétablit ainsi le texte : « M. Nicole [dit que] Dodart... », ou encore : « [Selon] M. Nicole, Dodart... ». Quoi qu'il en soit, au moment où nous pensions trouver le mot de l'énigme, nous voici devant un nouveau rébus. D'ailleurs, si nous admettons la solution qu'on nous en donne, et toutes réserves faites sur l'autorité d'un témoin qui a recueilli dans son manuscrit bien des ragots et des sornettes, il faut reconnaître que le nom, au moins imprévu, qu'il propose ici n'est pas absolument invraisemblable. Vingt ou trente ans plus tard, devenu le médecin de la veuve (6) de ce Conti à qui notre recueil est dédié, ami de Bossuet (7) et de

(1) *Etudes et recherches*, p. 178.

(2) En fait, elle avait été déjà publiée par Griselle dans la *R. H. L. F.* (1911, p. 426). — Par inadvertance, M. Gohin (p. 178) confond ce Ms. de la Nationale avec le Ms. de Brienne qui appartient à l'Arsenal.

(3) Selon Griselle (*loc. cit.*, note 3) le Ms. porterait : « M. Nicole, Dpdard, médecin... ». Vérification faite, le nom de Nicole y est bien suivi d'une virgule, mais non celui de Dodard.

(4) Sur les deux Lambert (ou Lambert, ou Lumbert) père et fils, voir *R. H. L. F.*, 1910, p. 141. — L'auteur du Ms. qui considère Lambert comme un oracle littéraire, nous donne de belles preuves de son goût : « M. Lambert ne goûte nullement l'oraison funèbre de M. Bossuet » (f° 205 r°), « M. Lambert estime plus Scarron pour la délicatesse que Molière » (f° 245 r°). « Il n'estime pas Despréaux ni [La] Fontaine. Il estime Voiture pour les vers » (f° 258 r°). Et ailleurs (mais on s'en doutait) : « M. Lambert n'estime pas les vers » (f° 257 v°).

(5) L'auteur du Ms. fait volontiers figurer dans le titre de ses remarques le nom d'un des personnages auxquels elles se rapportent.

(6) M^{lle} de Blois, fille du Roi et de La Vallière.

(7) Voir la lettre d'Arnauld à Dodart datée du 6 Mars 1683 et citée par Sainte-Beuve (*Port-Royal VIII*, p. 143 et sq.).

Racine qui en mourant lui confiera le manuscrit de son *Histoire de Port-Royal*, lié avec Boileau et Perrault (1), ayant accès auprès du Roi qui écoutera ses avis même sur des questions de politique (2), Denis Dodart (3), janséniste du dehors, fera à la cour comme à la ville figure de parfait « honnête homme ». Reste à prouver, il est vrai, que, dès 1670, il était de ceux dont la collaboration pût faire honneur aux Solitaires. D'autre part, ses épitaphes latines dont Sainte-Beuve (4) loue « l'exquise élégance » attestent sa culture littéraire et la délicatesse de son goût. La solution proposée par M. Gobin satisfait donc, tant bien que mal, à la plupart des exigences du problème ; mais elle ne repose que sur un seul témoignage, et de qualité douteuse. La voie reste encore ouverte aux chercheurs.

(à suivre) .

PIERRE CLARAC.

(1) Il les appelle « nos deux amis » dans une lettre à Arnauld datée du 6 Août 1694 (cf. Sainte-Beuve, *ib.*, p. 280).

(2) Voir une autre lettre d'Arnauld à Dodart, datée du 12 Oct. 1691 (Sainte-Beuve, *ib.*, p. 133).

(3) Sur Denis Dodart (1634-1707) voir une note dans les *Œuvres* de Racine, éd. des Gr. écr. (t. VI, p. 562).

(4) *Port-Royal*, t. VI, p. 83.

SUR LA SPHÈRE INFINIE DE PASCAL

Dans un récent numéro de cette Revue, M. Jazinski élucidait de façon fort heureuse le mystère pascalien de la *spongia solis*. Le problème que nous allons évoquer aujourd'hui ne concerne point l'interprétation d'un texte mais plutôt ses sources. Il s'agit de cette magnifique métaphore que savent par cœur ceux-là même qui n'ont eu avec les *Pensées* qu'un contact rapide et superficiel et dont beaucoup s'imaginent, tant elle s'insère heureusement dans le si pathétique morceau des « deux infinis », que Pascal en est l'inventeur : nous voulons parler de la *sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part* (1).

A propos de cette phrase, M. Brunschvicg renvoie à Ernest Havet et se contente de rappeler le texte de la Préface de Mademoiselle de Gournay aux *Essais* de Montaigne : *Trismégite appelle la Dété cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part*. Ce n'est là qu'une citation entre beaucoup. M. Jovy dans ses *Etudes pascaliennes* (2), Havet dans son Edition de 1866 (3), ont invoqué d'autres « sources » possibles, notamment le *Pantagruel* de Rabelais, les *Dernières poésies* de Marguerite de Navarre, les *Considérations des quatre mondes* de la Perrière et l'*Ordre de la chevalerie* de Champier.

Il semble donc au premier abord qu'il s'agisse d'une formule banale, dont ceux qui la répètent attribuent généralement l'origine à l'auteur mystérieux des *Ecrits hermétiques*. On a vu que Mademoiselle de Gournay s'abrite, en effet, sous l'autorité de Trismégite que d'autres appellent Hermès ou Mercure. On sait que les Grecs avaient appelé de ce nom le dieu égyptien Toth. Sous l'influence de l'évhémérisme, ramenant les dieux du ciel sur la terre et supposant des héros

(1) Brunschvicg, *Ed. min.* fr. 72 : *Disproportion de l'homme*, p. 348. *Ed. maj.* XII, 71.

(2) Paris, 1930, tome VII, pp. 7-50.

(3) Tome I, pp. 17-19.

à l'origine de toute mythologie, le Néo-platonisme en fit un très ancien roi, inventeur de toute sagesse. Jamblique lui attribuait un nombre considérable d'ouvrages. En fait les Livres hermétiques, tels que les a transmis l'Antiquité, se réduisent au *Poimandre*, où des influences bibliques se mêlent à la cosmologie du *Timée*, et à l'*Asclépios*, traduit par Apulée, qui est nettement antichrétien. Le Moyen âge y a joint le *Livre des XXIV philosophes*, série de définitions inspirées de Proclus, dont l'influence fut considérable sur toute la pensée médiévale.

Rabelais, comme Mademoiselle de Gournay, donne sa source. Mais, en même temps, il ajoute à la définition deux adjectifs qui la précisent :

Notre âme, lorsque le corps dort, [...] s'esbat et revoit sa patrie, qui est le ciel. De là reçoit participation insigne de sa prime et divine origine ; et, en contemplation de ceste infinie et intellectuelle sphère, le centre de laquelle est en chascun lieu de l'univers, la circonférence point (c'est Dieu, selon la doctrine de Hermes Trismegitus) à laquelle rien ne advient, rien ne passe, rien de déchet, tous temps sont présents, note non seulement les choses passées en mouvements inférieurs, mais aussi les futures ; et, les rapportant à son corps, et par les sens et organes d'iceluy les exposant aux amis, est dite vaticinatrice et prophète (1).

Il est clair que le problème posé ici par Pantagruel, à propos du mariage de Panurge, n'a rien de pascalien. Ce « point » nous le verrons, semble avoir échappé aux critiques trop attentifs à des similitudes de pure forme (2). L'auteur des *Pensées* ne songe qu'à la « disproportion de l'homme », jeté dans un infini qui le dépasse de toutes parts, à ce « caractère sensible de la toute puissance de Dieu » qui fait que « notre imagination se perd dans cette pensée » (3). Pantagruel justifie tout au contraire la prétention humaine à prévoir « par songes » les vicissitudes conjugales de son ami (4). Et pour ce faire il emprunte au platonisme l'idée fort peu chrétienne des âmes séparées, qui, brisant la prison du corps, remontent pour un moment vers leur patrie originelle. Là elles peuvent de nouveau participer à cette instantanéité divine que symbolise la sphère omniprésente.

(1) Rabelais, *Pantagruel*, III, 13 (cité d'après l'Édition Burgaud des Marets, Firmin Didot, collection des Classiques français, I, pp. 495-496).

(2) Lefranc, *Grands écrivains de la Renaissance française*, Paris, 1914, pp. 172-185. — *Revue des études rabelaisiennes*, III, p. 304 ; IV, p. 264. — Cf. Plattard, *L'invention et la composition dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, 1909, p. 282.

(3) *Loc. cit.*, p. 348.

(4) C'est le titre même du chapitre XIII.

Deux mots sont essentiels : *infinie* et *intellectuelle*. Le premier est sous-entendu chez Pascal ; le second est tout à fait incompatible avec le dessein du fragment pascalien qui vise à nous plonger dans un insondable mystère, non à nous faire rêver d'un monde intelligible, d'un « lieu des idées ». Mais ces deux épithètes ont l'avantage de nous révéler la véritable source de Rabelais, qui n'est pas le « cercle éternel » du *Poimandre* (1), comme l'ont cru la plupart des commentateurs et particulièrement Havet, mais bien la proposition II du *Liber XXIV philosophorum* : « *Deus est sphaera infinita cujus centrum est ubique, circumferentia nusquam* » (2), formule que beaucoup de ceux qui la citent au Moyen âge modifient d'après les propositions XVII et XIX en écrivant *sphaera intelligibilis* (3).

L'intérêt de cette remarque historique est de souligner surtout le caractère platonicien de la formule. Le *Poimandre* se référait à la sphère céleste roulant éternellement sur soi. Le *Livre des XXIV philosophes*, confondu au XII^e siècle seulement avec les Ecrits proprement hermétiques, nous introduit dans un autre univers mental. Il s'agit alors de l'immanence divine telle que Plotin, Proclus et le Pseudo Denys la symbolisent si souvent par l'image d'un cercle dont les rayons, si nombreux soient-ils et si loin s'étendent-ils, participent tous pourtant à la fécondité unique du point central qui les engendre (4).

Que le Trismégite soit ou non cité, telle est la source évidente des textes du XVI^e siècle rassemblés par Havet, par M. Lefranc, par M. Plattard. Citons à titre d'exemple ces vers de La Perrière :

Desrivant Dieu mathématiquement
Dieu est rondeur de telles préférences
Qu'elle ha partout son centre esgallement
Sans recevoir en soi circonférence (5).

(1) *Corpus hermeticum*, XIII, 17 (*Hermetica*, éd. Scott, Oxford, 1924, I, p. 250). On a lu longtemps : *cercle éternel de Dieu* (τοῦ Θεοῦ). La véritable leçon paraît : *de l'éther* (τοῦ αἰθέρος). Il s'agit simplement du mouvement indéfini des sphères célestes.

(2) Ed. Bäumker, *Beiträge zur Geschichte der Philosophie im Mittelalter*, t. XXV, p. 207 et sq.

(3) En particulier Alain de Lille, *Regulae theologicae* : « *Deus est sphaera intelligibilis* » (Règle 7, *Patrologie latine*, CCX, col. 627). — Saint Bonaventure, *Itinerarium mentis*, V, 8, éd. de Quaracchi, 1891, tome V, p. 310. — Saint Thomas, *De veritate*, qu. 2, art. 3, obj. 11, *Questiones disputatae*, Turin, 1924, III, p. 35, etc.

(4) Cf. notre *Philosophie de Nicolas de Cues*, Paris, 1941, p. 127.

(5) *Considération des quatre mondes*, Lyon, 1552, cité par Jovy, *Et. pasc.*, p. 34.

ou ceux de Marguerite de Navarre :

Du cercle rond sans la circonférence...
Le point où tout retourne et se maintient (1).

La même remarque vaut pour les textes antérieurs, parmi lesquels le plus ancien de langue vulgaire est dû sans doute à la plume de Jean de Meung :

Qu'il iert l'espere merveillable
Qui ne peut estre terminable,
Qui par touz leus son centre lance,
Ne leu n'a la circonference (2).

Une seule référence semble échapper à la règle et introduire une idée nouvelle, c'est celle de M. Lefranc à l'*Ordre de chevalerie* (3). Symphorien Champier en effet appelle Dieu « *une esphère ININTELLIGIBLE dont le centre est partout et la circonférence en nul lieu* ». La substitution d'*inintelligible* à *intelligible* nous introduit dans une troisième tradition, celle de la théologie négative. A quoi l'on pourrait répondre que chez les Néo-platoniciens la transcendance divine par rapport à l'intelligibilité est un lieu commun qui culmine dans la *Théologie mystique* du Pseudo-Denys l'Aéropagite (4), mais qui, loin de s'opposer à la conception d'un τόπος νοητός la complète toujours et la précise, en ce sens que le monde intelligible lui-même s'enracine dans l'imparticipabilité de l'Un plotinien, assimilé par Proclus à la sphère parménidienne (5). Le *Livre des XXIV philosophes* aurait pu fournir à Champier la suggestion d'une nouvelle formule de la proposition II, où, après *intelligible*, c'est *inintelligible* qui aurait pris la place d'*infinie*. Il suffisait d'utiliser par exemple les propositions XI, XXIII et XXIV (« *Deus est tenebra in anima post omnem lucem relicta* », « *Deus est qui verius cognoscitur quod non est quam quod est* », « *Deus est qui sola ignorantia mente cognoscitur* ») ou mieux encore la proposition XVI qui affirme : « *Deus est quem solum voces non significant propter excellentiam nec mentes intelligunt propter dissimilitudinem* » (6). En fait l'*inintelligible* du texte de Champier

(1) *Dernières poésies*, éd. Lefranc, Paris, 1896, p. 212.

(2) *Roman de la Rose*, éd. Méon, Paris, 1814, t. III, p. 220 (vers 19328-31).

(3) *Revue des études rabelaisiennes*, IV, p. 404. Le livre de Champier a paru à Lyon en 1510.

(4) « Οὔτε λόγος ἐστίν, οὔτε νόησις ». *Patrol. grecque*, III, col. 1045.

(5) Proclus, *Commentaire sur le Parménide de Platon*, éd. Cousin, Paris, 1884, *passim* (par ex. pp. 1172, 1211).

(6) « Dieu est le seul être que les mots ne signifient point, à cause de sa transcendance, et que les esprits ne comprennent point à cause de sa dissemblance ».

s'explique beaucoup plus simplement. M. Sneyders De Vogel a montré que l'auteur se contente ici de copier saint Bonaventure. Or dans l'édition qu'il utilisait une faute d'impression avait déformé accidentellement l'*intelligibilis* de la tradition d'Alain de Lille. Champier a reproduit sans intention métaphysique ni mystique un simple lapsus typographique (1).

Avant d'aller plus loin, résumons nos premières conclusions. L'image de la sphère infinie, dont le centre est partout et qui n'a pas de circonférence, banale au xvr^e siècle, ne l'est pas moins dans toute la mystique comme dans toute la scolastique médiévale. Elle ne vient pas des livres proprement hermétiques, mais de cette compilation néo-platonicienne connue sous le nom de *Liber XXIV philosophorum*. Sauf chez Rabelais qui l'applique au problème de la divination elle vise à marquer l'omniprésence et l'infinité divine. Il nous reste à voir si telle est bien la source de Pascal.

[* *]

A dire vrai la question ici se dédouble. Car il ne suffirait pas de montrer, comme nous l'avons indiqué déjà, que le dessein de Pascal est tout différent de ceux qui avant lui utilisent l'image de la sphère paradoxale, pour exclure *ipso facto* l'idée d'une filiation. Le cas n'est pas rare d'hommes de génie qui, empruntant de façon parfois littérale telle formule classique, lui donnent un sens nouveau et méritent d'en passer pour les vrais inventeurs, alors même que leurs « sources » sont parfaitement connues. C'est le cas du *Cogito* cartésien par rapport à saint Augustin. Ce pourrait être le cas également de la « sphère » pascalienne. Si l'on pouvait établir pourtant que d'autres auteurs avant Pascal avaient déjà détourné une formule classique de son sens primitif, pour peu qu'il parût vraisemblable que Pascal eût au moins connu tel d'entre eux, le problème posé par Havet s'éclairerait alors d'un jour nouveau. Or c'est bien là ce qui paraît ressortir avec vraisemblance des utiles travaux de M. Dietrich Mahnke (2).

Que tout d'abord le climat intellectuel des *Pensées* n'ait rien de néo-platonicien, c'est ce qui doit frapper tout lecteur de bonne foi.

(1) Sneyders de Vogel, *Neophilologus*, Groningue, 1931, XVI, p. 249.

(2) Mahnke, *Unendliche Sphäre und Allmittelpunkt, Beiträge zur Genealogie der mathematischen Mystik*, Halle Saale, 1937.

Une notion vraiment essentielle chez Pascal est celle de *rupture*, sur laquelle la Réforme avait insisté et dont le Jansénisme tirait à son tour les conséquences qu'on sait. Sur les problèmes de la justification et de la prédestination, l'*Apologie* sans doute fût demeurée plus orthodoxe que les textes de Calvin ou de Jansénius. Du moins la méthode pascalienne vise-t-elle ouvertement à rompre avec le Dieu des philosophes au profit de ce Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui ne se manifeste point à travers des « processions » hiérarchiques, mais qui tantôt communique ses ordres apparemment arbitraires à des serviteurs librement choisis, tantôt se révèle à nous dans le mystère insondable de « telle goutte de sang » versée pour notre salut. Nous sommes très loin d'un « soleil » qui répand de tous côtés de façon égale et infinie sa lumière bienfaisante et en quelque façon indifférente, très loin aussi du « centre » géométrique d'où rayonneraient à l'infini des droites identiquement enracinées. Dans l'univers créé, le scandale le dispute au paradoxe. La coutume passe pour nature, la perception sensible n'est qu'un songe « un peu moins inconstant », et si la mathématique apporte à l'esprit de substantielles certitudes, son plan du moins reste incommensurable non seulement avec l'ordre de la grâce, mais même avec l'esprit de finesse.

Tout cela est bien connu, on ne le rappelle schématiquement que pour montrer qu'il serait fort peu vraisemblable de supposer chez Pascal une figuration géométrique du mystère divin. Aussi bien, la réponse est facile et l'on peut s'étonner que les commentateurs des *Pensées* l'aient généralement négligée. Dans le fameux fragment sur l'infini, l'image de la sphère ne s'applique aucunement à Dieu, mais très explicitement à l'univers. Rappelons-nous le magnifique contexte, ces cadences uniques dans la langue française :

Que l'homme contemple donc la nature entière [...] Qu'il regarde cette éclatante lumière [...] Que la terre lui paraisse comme un point [...] Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses [...] Que l'homme, revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? [...] Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même.

Pour les Scolastiques comme pour les Grecs, la notion même d'un *univers* dont le centre serait partout et la circonférence nulle part est totalement impensable. Aucune physique pour eux qui ne

suppose un catalogue de lieux, un haut et un bas. Si tel d'entre eux a pu supposer, comme hypothèse commode, pour « sauver les apparences », que le soleil prît la place de la terre (1), du moins, comme Archimède, lui fallait-il encore « un point fixe », non pour soulever le monde au moyen d'un levier, mais pour servir de centre aux révolutions des astres. A l'époque où Pascal écrit, la nouvelle figure de l'univers est encore un paradoxe dont beaucoup d'esprits n'ont pas saisi toute la portée. Personne sans doute n'a plus magnifiquement exprimé le vertige qui saisit l'imagination lorsqu'elle se persuade enfin, malgré toutes les résistances du « sens commun », qu'il n'est aucune limite ni à la divisibilité de l'infiniment petit ni à l'extension indéfinie des mondes innombrables, que nulle part on ne peut découvrir de centre vrai, de « lieu des graves ».

Thème ambivalent. Ici Pascal en tire une conclusion pessimiste. L'absolue relativité le conduirait au pur scepticisme si la foi n'apparaissait alors pour rendre à l'homme le sens de sa vraie grandeur. Mais sur le plan naturel lui-même il est clair que le « vertige » a sa contre-partie. Rappelons-nous le *roseau pensant* :

Mais quand l'univers l'écraserait (2), l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée (3).

C'est exactement ce que disait un Giordano Bruno en face du renversement cosmologique de Copernic, avec cette différence pourtant que rien pour l'auteur des *Heroici furori* ne vient limiter « *l'eccellenza delle propria humanitate* » (4). Si l'homme a perdu cette dignité qui semblait liée à la considération de la terre comme centre physique du monde, et qui était en somme celle de l'« *asino che porta le sacramenti* » (5), du moins, maintenant qu'il a par ses propres forces ruiné la prison où l'enfermait l'ancienne cosmologie, il se sent fier de ses propres forces. Son esprit ne connaît plus de bornes, il est devenu proprement « *cosa sacra* » (5). Humanisme nouveau de la science conquérante, bien loin de l'augustinisme de Pétrarque qui

(1) Par exemple le Français Nicole Oresme (Voir Duhem, *Un précurseur français de Copernic*, Paris, 1909).

(2) D'après le contexte, il faut entendre « écraser » au sens matériel (« *une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer* ». Cf. le grain de sable de Cromwell). Mais rien ne nous interdit d'appliquer la formule à cet « écrasement » moral qui naît de la considération des deux infinis.

(3) *Ed. min.*, 347, p. 488.

(4) *Op. cit.*, éd. Lagarde, p. 641. Cf. Cassirer, *Individuum und Cosmos in der Philosophie der Renaissance*, Berlin, 1927, p. 103.

(5) *Ibid.*

rejetait l'image du monde infini comme la plus grande folie du naturalisme (1).

L'originalité de Pascal est d'avoir concilié cette sorte d'ivresse anthropocentrique qui naît à la Renaissance du double rejet de l'anthropomorphisme et du géocentrisme, avec le sens profondément chrétien de l'homme pécheur et « voyageur ». Mais en elle-même, l'image de la sphère infinie n'impose ni n'exclut aucune de ces interprétations. Elle signifie seulement le rejet radical de la cosmologie ancienne. Il suffit donc que d'autres l'aient employée avant Pascal dans le même sens que lui (sinon toujours avec les mêmes résonances) pour que nous soyons fondés à chercher dans leur direction ses véritables inspirateurs (2).

A notre connaissance, le premier philosophe qui ait employé l'image de la sphère infinie en l'appliquant à l'univers est un pré-copernicien. Il s'agit du cardinal Nicolas de Cues, dont on s'accorde de plus en plus à considérer que l'importance historique a été trop longtemps négligée. C'est dès 1439, plus de deux cents ans avant la composition des premières *Pensées* de Pascal, que, dans la *Docte ignorance*, le Cusain juxtapose, d'une façon qui nous éclaire bien sur son rôle de trait d'union entre deux univers de pensée, la formule théologique du « Trismégite » et sa transcription cosmologique. La première se trouve au chapitre XIII de la première partie de la *Docte ignorance* où l'auteur, désirant définir le Maximum, c'est-à-dire l'Infini divin, se demande « comment il convient d'user pour [son] propos de signes mathématiques ». Enumérant alors les images géométriques proposées par ses prédécesseurs, il les accepte toutes, se réservant de montrer que, précisément, ligne droite, triangle, cercle ou sphère sont parfaitement équivalents dès lors qu'on les considère comme infinis (3). Au chapitre XXIII (4) le cardinal s'attache particu-

(1) *De suiipsius et quorundam aliorum ignorantia*, cité par Cassirer, *op. cit.*, p. 199.

(2) Nous ne prétendons pas exclure pour autant l'hypothèse selon laquelle, en face d'une formule appliquée traditionnellement à Dieu, des esprits tournés vers les mêmes problèmes cosmologiques aient eu *de façon indépendante* la même idée de substituer le monde à Dieu comme sujet de la proposition II du *Livre des XXIV philosophes*. Pareille réserve vaut pour presque toutes les questions de sources.

(3) Nicolas de Cues, *Œuvres choisies*, traduction française, Paris, 1942, p. 84. Dans un triangle infini, l'un quelconque des angles considérés aurait atteint la valeur maxima de 180°. La figure serait donc aplatie en une droite unique. Dans un cercle infini, diamètre et semi-circonférence seraient infinis et par conséquent égaux, etc.

(4) *Ibid.*, pp. 93, 94.

lièrement à la sphère infinie, comme paradigme théologique. Pousant jusqu'à ses conséquences extrêmes la formule classique, il écrit :

Il faut encore ajouter quelques précisions en ce qui concerne la sphère infinie. Nous savons qu'au centre de la sphère infinie viennent converger trois lignes infinies selon les trois dimensions de l'espace. Or le centre se confond avec le diamètre et avec la circonférence et par conséquent avec les trois lignes qu'on vient de définir. Le centre par conséquent est tout à la fois longueur, largeur et profondeur. De même le Maximum est de façon absolue et infinie toute longueur, toute largeur, toute profondeur, les trois dimensions n'étant en lui qu'un seul Maximum absolument simple et indivisible. [...] Parménide avait donc raison dans sa subtile considération de définir Dieu comme celui pour qui toute réalité existante quelle qu'elle soit est la totalité de sa propre existence. Comme la sphère est la perfection suprême de toute figure, telle qu'elle ne saurait être dépassée, de même le Maximum est la perfection universelle et absolument parfaite, en ce sens qu'en lui-même l'imparfait, quel qu'il soit, est totalement parfait, comme la ligne infinie est une sphère, comme la courbe est rectitude, comme la composition est simplicité, la diversité identité, l'altérité unité, et ainsi de suite. [...] En lui le tout n'est pas plus grand que la partie.

Bien qu'on ne trouve pas ici de façon littérale l'expression du *Liber XXIV philosophorum*, il nous semble que ce texte exprime de façon claire l'essentiel de la pensée néo-platonicienne en dégageant le principe qu'elle contient implicitement : celui de la coïncidence des opposés. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est le chapitre consacré dans la deuxième partie de la *Docte ignorance* à la nouvelle figure de l'univers. Ce n'est pas le lieu de marquer ici les insuffisances de l'astronomie cusaine. Il nous suffit de noter que le cardinal a rompu sur deux points avec la tradition de Ptolémée, d'une part en affirmant que le monde est infini, d'autre part en ramenant la terre au sort comme de toutes les planètes. Cette seconde révolution implique elle-même deux conséquences ; les éléments cessant d'être subordonnés les uns aux autres, on ne peut plus dire qu'au-dessous de l'air, du feu et de l'eau la « terrestrité » caractérise un « astre vil » (1), pas plus d'ailleurs qu'on ne peut attribuer aux sphères célestes un caractère d'incorruptibilité qui en ferait le domaine du nécessaire par opposition aux contingences sublunaires ; mais en même temps la terre cesse d'être un point fixe puisqu'elle se meut. Moins hardi en un sens qu'Oresme, Nicolas de Cues ne lui substitue point le soleil comme centre des orbites planétaires (2). Mais, plus

(1) II, 12, p. 136.

(2) C'est pour des raisons théoriques qu'il affirme le mouvement terrestre. Conservant un certain géocentrisme approximatif, il est forcé de n'attribuer à notre planète que des mouvements faibles et en quelque sorte inapparents.

hardi que Copernic en un autre sens, il affirme que l'univers n'a plus de forme :

Le centre coïncide par conséquent avec la circonférence. Et le monde ainsi n'a plus de circonférence. Car si le monde avait un centre il aurait aussi une circonférence et il contiendrait aussi en lui début et fin, et ce monde serait limité par un autre monde. Il y aurait donc une autre réalité extérieure au monde et un autre espace, toutes conséquences qui sont fausses [...] Et bien qu'en un sens ce monde ne soit point infini (1), on ne peut pourtant le concevoir comme fini, puisqu'il n'est enclos entre aucunes limites [...] La terre par conséquent, qui ne saurait servir de centre, ne peut être totalement immobile. De même donc que la terre n'est pas le centre du monde, la sphère des fixes n'en est pas davantage la circonférence (2).

Il résulte de ces prémisses une parfaite et totale relativité de toutes les mesures astronomiques :

Supposons deux observateurs placés, l'un sur la terre au-dessous du pôle arctique, l'autre au pôle même. Il apparaîtrait au premier que le pôle est au zénith mais le second verrait le zénith comme centre. Les habitants des antipodes voient comme nous le ciel au-dessus de leur tête. De même des hommes situés aux pôles verraient la terre au zénith, et, au total, où que se situe l'observateur, il se croiera au centre de tout [...] Il est donc impossible de décrire le monde, de lui assigner mouvement ou figure, parce qu'il apparaîtra, comme on l'a vu, cercle dans le cercle ou sphère dans la sphère, n'ayant nulle part ni centre ni circonférence (3).

C'est alors qu'arrive tout naturellement la formule célèbre, adaptée à l'univers :

Qu'il soit sur terre ou à la surface du soleil, ou de quelque autre astre, il semblera toujours à l'observateur qu'il est immobile au centre des choses et que tout tourne autour de lui. Mais, selon qu'il serait solaire, terrestre, lunaire, martien, etc., il déterminerait naturellement des pôles différents, en sorte que *la machine du monde a pour ainsi dire son centre partout et sa circonférence nulle part* (4).

Nous sommes assurément bien loin de l'angoisse de l'homme perdu entre l'immensité des deux infinis. Mais la représentation du Cusain est exactement celle de Pascal : un univers sans bornes et pour ainsi dire sans structure où l'intelligence humaine détermine à son gré les points de repère qui lui conviennent. Pascal a-t-il connu ce texte ? Le problème est insoluble en l'absence de tout témoignage positif. Du moins l'influence cusaine a-t-elle pu lui parvenir par trois voies, celle de Marsile Ficin, celle de Giordano Bruno, celle de Charles de Bouëlles.

(1) Il est *indéfini* au sens que donnera Descartes au mot.

(2) *Docte ignorance*, II, 11, pp. 129, 130.

(3) *Ibid.*, p. 133.

(4) *Ibid.*, II, 12, p. 134.

De ces trois voies, la première est la moins vraisemblable. Ficin, en effet, comme son compatriote Venetus, paraît plus tributaire du Néo-platonisme que du Cusain. Il parle pour la première fois de la « sphère intelligible » dans sa traduction des Ecrits hermétiques (1). Il ne se contente pas d'appliquer l'expression à Dieu, mais il ne la transpose pas pour autant sur le plan de l'univers matériel. En bon platonicien, il oppose la *sphaera intelligibilis*, qui est celle de l'esprit, à la *sphaera corporeorum* qui n'est qu'une ombre (2). S'il a retenu l'idée cusaine de l'homme *vinculum* ou synthèse du fini et de l'infini qui prend tant d'éclat chez Pic de la Mirandole (3), par contre rien ne lui demeure plus étranger que la conception moderne d'un monde indéfini (4). Quant à l'idée que le point, en tant que fécondité sans bornes, est présent dans la totalité du cercle qu'il engendre, nous sommes un peu surpris que M. Mahnke y voie un signe évident de l'influence cusaine, car si le cardinal l'a précisée elle est déjà nettement indiquée par Plotin et par le Pseudo-Denys (5). Toutefois elle n'implique aucunement que si le centre « est partout », la circonférence, elle, « ne soit nulle part », ce que Plotin ne dit jamais. Ficin semble donc étranger au mouvement de pensée qui recueille la part la plus originale de l'héritage cusain.

Chez Bruno, au contraire, qui s'inspire du cardinal avec une telle littéralité qu'on est tenté de parler de plagiat (6), l'accent est mis fort souvent sur le plan cosmique et même proprement astronomique,

(1) *Mercurii Trismegisti Pimander*, Trévise, 1470, réédité in *Op.* 1641, II, 790.

(2) *Ibid.*, II, 791.

(3) *Ibid.*, II, 799. Cf. Festugière, *Studia mirandulana*, in *Archives d'hist. litt. et doctrin. du Moyen âge*, t. VII.

(4) *Theologia Platonis*, IV, 1, *Op.* I, 119.

(5) Mahnke, *op. cit.*, p. 65, note 2. Le même auteur se réfère plus loin aux *Noms divins*, II, 5 et V, 6, et à un grand nombre de passages des *Ennéades*.

(6) Hoffmann disait récemment à Heidelberg à l'occasion du cinq centième anniversaire de la *Docte ignorance* qu'on n'a longtemps connu Nicolas de Cues que sous le « pseudonyme » de Bruno (*Nikolaus von Cues und die deutsche philosophie*, Heidelberg, 1940, p. 55). C'est pourquoi nous ferons ici à M. Mahnke le reproche inverse de celui que nous formulons plus haut à propos de Ficin. Tout en notant lui-même l'influence du Cusain, l'auteur de *l'Unendliche Sphäre* paraît ensuite la minimiser un peu. Citant par exemple le passage du *De immenso* (*Op. lat.*, I, 1, 214) où Bruno se réfère à l'exemple du promeneur dont l'horizon se déplace sans cesse et qui demeure continûment au centre de son univers, il oublie de nous dire que c'est exactement le point de vue développé dans la *Docte ignorance* comme nos longues citations ont pu en convaincre le lecteur. Le seul progrès technique de Bruno est l'application aux hypothèses coperniciennes de l'intuition métaphysique du Cusain.

puisque l'auteur du *De immenso* fut, comme l'on sait, l'un des défenseurs acharnés de l'héliocentrisme. Pour lui, comme pour le Cusain, mais avec une coloration plus nettement panthéistique et qui lui a coûté la vie, la rupture avec le monde clos des Anciens ne se traduit pas seulement par un certain relativisme qui permet de rajeunir la formule protagorienne de *l'homme-mesure des choses*, mais par l'idée d'une présence immédiate du principe divin dans chaque parcelle de l'univers indéfini. Il est clair que ce n'est pas là ce qui prépare l'intuition pascalienne. Au Cosmos hiérarchisé des Anciens, l'auteur des *Pensées* n'est aucunement disposé à substituer une sorte de monde vivant où chaque atome serait le souffle divin, retour modernisé d'ailleurs à une conception presque aussi ancienne que celle d'Aristote ou de Platon, puisque les Stoïciens l'ont nettement indiquée. C'est cette saveur naturaliste de Bruno qui nous donne à croire que Pascal, prévenu contre lui par son procès même, n'a pas dû beaucoup s'intéresser à sa pensée.

Il reste la voie française de Charles de Bouëlles. Nous comptons revenir plus longuement dans une autre étude sur ce philosophe français vite oublié mais qui eut son heure de gloire dans le cercle de Lefèvre d'Étaples. Sur sa vie et le milieu où il s'est formé, la thèse de M. Renaudet (*Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres de religion*, Paris, 1916) contient tous les détails nécessaires. Sur sa philosophie les meilleures études sont celles de M. Cassirer dans *Individuum und Cosmos* et dans *Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neuen Zeit*, Berlin, 1906, auxquelles il faudrait joindre quelques pages de M. Groethuysen dans le *Handbuch der Philosophie*, Berlin, 1932. Si ce sont précisément des Allemands qui à peu près exclusivement se sont intéressés à la pensée de Bouëlles (ou Bovillus), c'est parce que son rôle essentiel est d'être le disciple français de Nicolas de Cues. Disciple souvent infidèle et plus imaginaire que profond. Du moins a-t-il participé avec Briçonnet et Beatus Rhenanus à l'élaboration de la grande édition cusaine de Lefèvre d'Étaples, parue presque en même temps que ses propres œuvres et qui est le prototype de l'Édition de Bâle, la plus complète et la plus répandue.

Pour ne pas étendre outre mesure un simple article de revue, disons seulement que si, chez lui, c'est bien, comme dans la tradition précusaine, Dieu et non l'univers qui apparaît comme *la sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part* (1),

(1) *De nihilo*, V, 67. Les œuvres de Bouëlles ont été éditées en un seul volume en 1510 à Paris.

s'il demeure étranger à la révolution copernicienne et à ses prodromes, du moins applique-t-il au temps ce que son maître disait de l'espace. Si l'on figure, dit-il, l'éternité par une ligne droite, n'importe quel instant vient couper cette ligne en parts égales et jouer ainsi le rôle de l'observateur qui détermine arbitrairement le centre du monde. Non seulement chaque créature, mais la totalité même de l'univers historique constitue ainsi au regard de Dieu un simple point (1). A côté de nombreuses survivances et de naïvetés qu'il serait injuste pour le Moyen âge de qualifier de médiévales, des formules de ce genre ont pu frapper Pascal s'il les a lues. M. Mahnke qui a lancé l'hypothèse l'appuie également sur ces vers où *Deus* est bien le sujet de la fameuse phrase mais où la suite s'applique clairement à l'univers :

Spera immensa Deus, circumqueferentia nusquam,
Quodlibet est medium, centra et ubique jacent.
Omne nihil pellit, vacuumque exterminat omne :
Mole sua complens, quod locus omnis habet.
Totque potest mundos, quotquot numerabis in illo
Centrorum notules, signa vel exigua (2).

L'auteur des *Pensées* n'était pas très curieux, semble-t-il, des philosophies récentes. Peut-être pourtant a-t-il rencontré sur sa route, à titre de mathématicien, l'auteur du *De nihilo*. S'il ne l'a point connu, et que le cardinal de Cues lui soit demeuré d'autre part étranger, il faudra dire alors que la phrase célèbre aura été deux fois réinventée.

MAURICE DE GANDILLAC.

(1) *Ibid.*, VII, 70.

(2) *Hecatodia de nihilo*, fol. 76. Ces vers dont la syntaxe n'est pas moins incertaine que la prosodie pourraient se traduire à peu près ainsi : « Dieu est une sphère impossible à mesurer. La circonférence n'en est nulle part et le milieu où l'on veut. Les centres en sont partout. Tout y exclut le néant et tout y rejette le vide, emplissant tout par sa masse qu'occupe tout espace. Et l'on y peut discerner autant de mondes qu'on y comptera d'indices pouvant servir de centres, si petits que soient ces signes ».

SUR LA CHRONOLOGIE
DU
DISCOURS DE LA MÉTHODE

L'imposante apparence de la bibliographie cartésienne, le nombre des ouvrages consacrés au *Discours* ou à la doctrine du *Discours* pourraient laisser croire à un lecteur non averti que le célèbre manifeste n'a plus de secrets aujourd'hui. On sait qu'il n'en est rien. Peu d'œuvres illustres sont aussi mal connues dans leur genèse. La plupart des données généralement admises sur sa composition, sa rédaction rapide, son unité d'inspiration, sont absolument arbitraires — les commentateurs de Descartes les acceptent provisoirement, faute de mieux — et elles n'ont pas même fait l'objet d'une tentative de justification. Léon Roth, à qui nous devons la magnifique édition critique de la correspondance avec Huygens, avait bien indiqué l'existence du problème de la critique interne du *Discours* (1) ; M. Gustave Cohen avait fait dans ses *Ecrivains Français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle* d'intéressantes remarques du même ordre, mais leurs suggestions ne semblent pas avoir été suivies. Lorsque s'ouvrit, en 1937, le Congrès international de philosophie qui devait apporter un magnifique bilan des études cartésiennes, on pouvait encore redire ce que M. Etienne Gilson avait écrit quelque dix ans plus tôt dans son admirable commentaire du *Discours* : « Quant à l'histoire de la publication du *Discours*, avec toutes les controverses qu'il souleva, elle reste encore à écrire » (2).

(1) « A higher criticism of the text may possibly show that the first three chapters embody a written text of early date ». L. Roth, *Descartes, Discourse on method*, p. 27.

(2) *Discours de la Méthode*, texte et commentaire d'Etienne Gilson. Nous désignerons désormais cet ouvrage par la lettre *G*. Pour les autres ouvrages auxquels nous ferons les plus fréquents renvois, nous nous servirons des abrégia-

Une des difficultés majeures qui ont rendu si déroutante la chronologie des années 1636-1637, c'est l'absence de points de repère par suite d'une lacune d'un an (mars 1636 à mars 1637) dans la série des lettres à Mersenne qui nous sont parvenues. On s'explique donc la réserve de M. Gilson, qui élude purement et simplement les problèmes soulevés par la genèse du *Discours*, et les approximations de M. Adam qui situe la rédaction du manifeste entre fin 1635 et fin 1636, tandis que M. Cohen propose fin 1635 et début 1636. Faute d'une chronologie plus précise, les historiens de Descartes ont dû se retrancher sur les données traditionnelles. Tous admettent sans discussion l'existence d'un *Discours* homogène, rédigé en une fois et en hâte. Malgré des divergences de détail, les commentateurs du *Discours*, depuis M. Roth et M. Cohen jusqu'à M. Gilson et M. Henri Gouhier, ont toujours expliqué ce texte comme s'il constituait un ensemble absolument cohérent dont toutes les parties sont solidaires et les contradictions apparentes. M. Gilson lui-même, bien qu'il se défende de prendre parti dans les questions chronologiques posées par l'histoire du *Discours*, n'en conduit pas moins son commentaire en présupposant constamment la cohérence parfaite et l'homogénéité du texte. Cette homogénéité, cette cohérence, s'imposent-elles donc comme des évidences *a priori* ?

I

Il suffit de parcourir le *Discours* sans idée préconçue pour être frappé de l'arbitraire et de la bizarrerie du plan. Une brève introduction explique insuffisamment la nécessité d'inaugurer cette préface à des traités scientifiques par un récit biographique ; après quoi une transition assez artificielle nous conduit à un chapitre de méthodologie scientifique. Le long développement sur la logique mathématique et ses diverses applications aux sciences que l'on

tions suivantes : A.T., pour les *Œuvres complètes de Descartes* (édition Adam et Tannery) ; Pl., pour les *Œuvres et lettres de Descartes* (édition A. Brémond, collection de la Pléiade) ; D.H., pour la *Correspondance of Descartes and Constantijn Huygens*, (édition Léon Roth) ; C.D., pour les *Travaux du congrès Descartes* (IX^e congrès international de philosophie, 1937) ; F. H., pour les *Ecrivains français en Hollande*, de G. Cohen ; P.R.D., pour *La Pensée religieuse de Descartes*, de H. Gouhier.

pouvait croire amorcé est alors inexplicablement interrompu par un chapitre de morale, suivi d'un chapitre de métaphysique. Après cette étrange faille, le développement méthodologique de la II^e partie se poursuit dans la V^e partie, consacrée à l'application de la logique nouvelle aux problèmes de physique et de médecine. La VI^e partie, après un premier paragraphe de transition, marque une sorte de retour à zéro, nous présente une nouvelle introduction — comme si rien n'avait été dit auparavant — reprend la justification des raisons d'écrire de Descartes, de la publication des *Météores* et de la *Dioptrique*, ainsi que l'explication des principes de physique déjà énoncés dans la III^e partie. Telle est l'étrange architecture d'une œuvre dont on persiste à vanter l'équilibre et la clarté.

Cette impression d'hétérogénéité se précise encore par le relevé des contradictions que l'on peut trouver d'un chapitre à l'autre et dont nous ne retiendrons ici qu'un petit nombre. La I^e partie contient un paragraphe extrêmement sévère sur les Stoïques, alors que la III^e partie est toute pénétrée de morale stoïcienne. La I^e partie contient une allusion désobligeante à l'égard de ceux qui voyagent trop longtemps et deviennent ainsi « étrangers à leur pays », alors que le Descartes de 1637 se trouvait précisément dans cette situation. La VI^e partie, empreinte d'un optimisme progressiste et d'une foi ingénue dans la médecine, contraste avec les règles de conduite du chapitre III (1) ; et l'existence même de ces règles morales rédigées en bonne et due forme est difficilement conciliable avec la déclaration de la VI^e partie : « bien que j'ai tâché de régler mes mœurs par les raisons qu'elle m'enseignait, je n'ai point cru être obligé d'en rien écrire ».

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de pousser très loin la critique des sources pour s'apercevoir que le *Discours* a juxtaposé plusieurs thèmes utilisés déjà bien avant 1637. La 1^{re} partie va sur les traces de l'*Histoire de mon esprit*, de 1628, qui avait été déjà précédée elle-même par les fragments autobiographiques du *Studium bonae mentis* de 1620. La IV^e partie reprend les arguments du traité de méta-

(1) Dans une intéressante étude sur *Descartes et la technique*, M. Ganguilhem avait déjà remarqué que « la résignation stoïcienne et la séparation entre ce qui dépend de l'homme et ce qui n'en dépend pas, la résolution de changer les désirs humains plutôt que l'ordre du monde, tous ces aveux d'humilité et d'impuissance sont point par point contredits par la profession de foi technique, par l'enthousiasme dominateur qui inaugure la VI^e partie » (*C.D.*, II, 78).

physique que Descartes avait entrepris au début de son séjour en Hollande (1). La V^e partie est un résumé du *Monde* et contient un développement sur la circulation du sang qui était, selon toute vraisemblance, apparenté au chapitre que Descartes avait écrit sur le même sujet en 1632 (2). Les III^e et VI^e parties, par contre, sont entièrement neuves. La morale provisoire est une nouvelle venue dans la spéculation cartésienne, et la VI^e partie est étroitement liée aux *Météores* et à la *Dioptrique* dont elle n'est que l'introduction. La II^e partie pourrait être située dans une catégorie intermédiaire : la logique mathématique est un des plus anciens thèmes de Descartes, qui avait déjà écrit au moins deux fois sur ce sujet (3). Mais il semble que sa doctrine ait quelque peu évolué depuis 1619 et M. Brunschvicg a montré d'une façon décisive que la méthodologie du chapitre II est liée aux principales thèses de la *Géométrie* (4). Si nous laissons de côté cette complexe II^e partie, constatons déjà que les subdivisions du *Discours* peuvent se classer en deux catégories : 1^o les parties qui n'ont pas d'antécédents dans l'œuvre cartésienne (chapitre III et VI) ; 2^o celles qui ont des antécédents, voire de véritables prototypes (chapitres I, IV, V). Ce ne sont là, il est vrai, que des indications *a priori*, mais qui pourront utilement orienter nos recherches chronologiques.

Nous avons déjà laissé entendre à quelles difficultés se heurtait l'établissement d'une chronologie cartésienne pour les années cruciales 1636-1637. Mais notons aussi que la plupart des livres sur Descartes ont été rédigés avant la publication des *Lettres à Huygens*, et que cette correspondance fournit des indications dont on n'a peut-être pas assez apprécié l'importance. Prenons l'exemple de la II^e partie du *Discours*. On a constaté ses liens étroits avec la *Géométrie*. Dater l'une, c'est donc avoir de précieux points de repère pour dater l'autre. Or, Descartes dira de sa *Géométrie* en octobre 1637 : « C'est un traité que jè n'ai quasi composé que pendant qu'on impri-

(1) Lettre du 15 Avril 1630 à Mersenne, *Pl.*, p. 720.

(2) Lettre de fin 1632, *A.T.*, 263.

(3) L'inventaire des écrits de Descartes trouvés après sa mort (cf. *A.T.*, t. X, p. 7) comprend plusieurs feuillets de « considérations sur les sciences » ; le *Studium bonae mentis* contient un essai de classification des sciences (cf. le résumé de Baillet, *A.T.*, t. X, p. 202) ; les *Regulae*, enfin, sont une esquisse très poussée de méthodologie scientifique.

(4) *R.M.M.*, juillet 1937, p. 284.

mait mes *Météores*, et même j'en ai inventé une partie pendant ce temps là » (1). Mais à quelle date placer cette correction d'épreuves ? C'est ici que la correspondance avec Huygens nous est d'un précieux secours en nous permettant d'établir avec certitude que les épreuves des *Météores* ont été corrigées en décembre 1636 (2). Puisque la II^e partie du *Discours* présuppose la *Géométrie*, on peut donc en situer la rédaction entre décembre 1636 et janvier 1637. Cette chronologie ne laisse plus de place à l'hypothèse de M. Cohen. La rédaction du *Discours* ne peut avoir été achevée au début de 1636, ni l'impression, comme le soutient M. Adam (3), en janvier 1637. Nous avons par ailleurs le témoignage formel de Descartes lui-même qui indique dans sa lettre du 3 mars à Huygens que son *Discours* n'était pas encore complètement rédigé à cette date, « que le libraire en a déjà les premières pages pour les imprimer, et que la fin n'est pas encore faite » (4).

II

Bien qu'elle soit en contradiction formelle avec les dates suggérées par la correspondance avec Huygens, l'hypothèse de M. Cohen a le grand mérite de retenir une date importante, trop souvent laissée de côté : celle de l'arrivée de Descartes à Leyde. Nous savons par une lettre du 1^{er} novembre 1636 à Huygens que Descartes, qui séjournait à Utrecht depuis le printemps, se promettait d'écrire dans les trois mois une petite préface destinée à présenter la *Dioptrique* et les *Météores* aux lecteurs (5). C'est bien dès le mois de février, en effet, que nous le voyons quitter Utrecht pour chercher à Leyde un imprimeur. Il n'est donc nullement déraisonnable *a priori* de supposer que Descartes n'a commencé ses démarches qu'une fois l'œuvre terminée.

(1) *A xxx*, (Oct. 1637), *A.T.*, t. I, p. 458.

(2) *D.H.*, p. 27.

(3) *Vie de Descartes*, *A.T.*, t. X, p. 183. A cette date, en effet, Descartes envoie un paquet d'épreuves à Paris pour obtenir un privilège du Roi. Mais il ne s'agit pas de la totalité des épreuves. La lettre du 1^{er} Janvier 1637 à Huygens (*D.H.*, 29) indique qu'il ne s'agissait que de « 15 ou 20 feuilles » sur les 66 que comportera l'ouvrage entier.

(4) *D.H.*, p. 37.

(5) *Pl.* 743 « j'ai dessein d'ajouter les *Météores* à la *Dioptrique*, et... une préface que j'y veux joindre ».

Mais la préface en question est-elle bien le *Discours de la Méthode* ? C'est là, remarquons-le, un chaînon du raisonnement que l'on a presque toujours sauté — d'où de nombreuses confusions — alors que rien, dans la lettre du 1^{er} novembre, n'indique un ouvrage ayant la taille ou la vaste portée du *Discours*. Au contraire, tout indique un projet limité, une courte préface destinée à justifier simplement la publication des *Météores* et de la *Dioptrique*. Si Descartes est vraiment arrivé à Leyde au début de 1636 avec une préface en poche, les quelques repères chronologiques que nous avons pu établir (1) interdisent d'identifier cette préface avec l'actuel *Discours*. Il ne pouvait s'agir que d'une ébauche, un noyau autour duquel les autres développements se seraient organisés par la suite.

Empruntant aux géomètres un de leurs artifices, supposons fictivement le problème résolu. Supposons un instant admise l'existence d'une petite préface aux *Météores* et à la *Dioptrique*, achevée au début de 1636 et que nous appellerons pour plus de commodité la *Préface y*. Est-il possible de trouver dans l'actuel *Discours* des traces de cette hypothétique cellule initiale ? Les I^e et II^e parties, en tout cas, avec leurs considérations biographiques et morales, ne correspondent absolument pas aux exigences d'une courte préface scientifique ; même remarque pour le développement métaphysique de la IV^e partie, et pour la V^e partie qui s'appuie sur la métaphysique de la IV^e. Seule la VI^e partie résiste à ces éliminations.

Un examen attentif de ce chapitre permet d'y retrouver toutes les caractéristiques de la *Préface y* (2). Elle se présente bien, en effet, comme une petite préface à objectif limité, ayant pour seule prétention de présenter au lecteur la *Dioptrique* et les *Météores*. Introduction, avertissements, justifications, rien n'y manque. Les deux premiers essais scientifiques y occupent une place d'honneur alors que la *Géométrie* n'est même pas nommée — lacune d'autant plus frappante que Descartes a toujours considéré cet essai comme le plus important des trois : « J'ai seulement tâché par la *Dioptrique* et par les *Météores* de persuader que ma méthode est meilleure que l'ordinaire, mais je prétends l'avoir démontré par ma *Géométrie* » (3).

(1) Rappelons la date de composition tardive de la *Géométrie*, et par conséquent de la plus grande partie du chapitre II (Décembre 36, début 37).

(2) A condition de commencer par le deuxième paragraphe : « Je n'ai jamais fait beaucoup état des choses qui venaient de mon esprit... », et de considérer le premier comme une simple soudure destinée à assurer la transition entre les deux chapitres.

(3) Lettre à Mersenne, Décembre 1637, *Pl.*, p. 739.

La méthodologie de la II^e partie est, elle aussi, reléguée à l'écart, et les maximes stoïquement opportunistes de la III^e partie sont, comme nous l'avons déjà vu, nettement battues en brèche. Ajoutons à cela qu'un certain nombre d'assertions, déjà exprimées dans la V^e partie sont répétées dans la VI^e comme si le lecteur n'était pas censé connaître le chapitre précédent, et nous aurons une idée plus nette des difficultés que soulève cette VI^e partie si on la considère comme le stade terminal de la rédaction du *Discours*, difficultés qui disparaissent dès que l'on identifie ce fragment avec la *Préface y* rédigée avant mars 1636, avant la plupart des autres fragments du *Discours*.

Or il existe une lettre de Descartes à Mersenne, datée d'avril 1637, qui semble présenter l'histoire de la rédaction du *Discours* sous un jour presque semblable.

Je pense par là [par les essais scientifiques] donner l'occasion de juger que j'use d'une méthode par laquelle je pourrais expliquer aussi bien toute autre matière en cas que j'eusse les expériences qui y seraient nécessaires, et le temps de les considérer.

N'est-ce pas la thèse de la VI^e partie très exactement résumée ? On n'imagine pas, à vrai dire, étant donné ce que nous savons des intentions de Descartes quand il les écrivit, les essais présentés au public d'une façon différente et avec d'autres arguments. Mais écoutons Descartes continuer :

Outre que pour montrer que cette méthode s'étend à tout, j'ai inséré brièvement quelque chose de métaphysique, de physique et de médecine dans le premier discours (1).

Dans cette définition en deux temps, nous retrouvons les deux temps de la composition du *Discours* tels que nous les avons supposés.

La lecture de ce texte confirme donc les indications que l'examen critique de la VI^e partie avait déjà données. Tout se passe comme si le chapitre final avait été rédigé avant la *Géométrie*, avant la métaphysique de la V^e partie et la méthodologie mathématique de la II^e, et comme si de toutes les localisations chronologiques possibles, l'hypothèse de la *Préface y* était celle qui résolvait le plus facilement les difficultés et qui tenait compte du plus grand nombre de faits.

(1) Lettre à Mersenne, avril 1637, *Pl.*, p. 753.

III

La première partie pose un problème chronologique encore plus délicat, car elle est visiblement liée à un prototype plus vieux de neuf ans que nous ne connaissons guère que par des allusions d'une lettre de Balzac (1) et dont il est assez difficile, à première vue, de préciser les rapports avec le récit biographique du *Discours*. M. Cohen avait hasardé à ce sujet une conjecture — insuffisamment poussée, malheureusement, et restée sans écho (2) — selon laquelle les allusions de Balzac étaient assez précises pour faire supposer « la communication à Balzac d'un projet, d'une ébauche du *Discours de la Méthode* qui aurait eu pour titre celui que Balzac imprime en petites capitales : HISTOIRE DE MON ESPRIT » (3). M. Gilson a peut-être trop vite écarté cette suggestion, à notre avis, en répondant que Descartes n'aimait pas montrer ses travaux avant leur publication. Il est vrai que M. Cohen prêtait le flanc aux objections en amplifiant l'importance de l'esquisse biographique de 1628. Pas plus que la *Préface y l'Histoire de mon esprit* ne peut être comparée avec l'ensemble de l'actuel *Discours* — tout au plus avec l'une de ses parties. On poserait, je crois, le problème de façon à peu près correcte en se demandant si le récit biographique du *Discours* qui commence au troisième alinéa de la I^e partie et s'achève aux environs du cinquième alinéa de la II^e partie est un développement de date récente ou bien une réplique plus ou moins retouchée de l'*Histoire de mon esprit* ?

Un examen attentif de la lettre de Balzac suffit pour donner à la deuxième solution le préjugé favorable. On a déjà remarqué les ressemblances entre les deux textes. Reste à voir si on peut les attribuer uniquement au hasard. A l'*Histoire de votre esprit* de Balzac correspond dans le *Discours* « ... ne proposant cet écrit que comme une histoire » ; au *chemin que vous avez tenu* correspond « les che-

(1) Balzac à Descartes, 30 Mars 1628 : « ... Souvenez-vous, s'il vous plaît, DE L'HISTOIRE DE VOTRE ESPRIT. Elle est attendue de tous nos amis... Il y aura plaisir à lire vos diverses aventures dans la moyenne et dans la plus haute région de l'air, à considérer vos prouesses contre les Géants de l'Ecole, le chemin que vous avez tenu, le progrès que vous avez fait dans la vérité des choses » (A.T., t. I, p. 570).

(2) On peut regretter que M. Cohen n'ait pas tiré les conséquences de son hypothèse et ait persisté à admettre implicitement l'explication traditionnelle d'une rédaction homogène et hâtive du *Discours*.

(3) F.H., p. 418.

mins que j'ai suivis » ; au *progrès que vous avez fait dans la vérité*, le « progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité ». Dans ce court texte de Balzac, il n'y a pas une ligne qui ne contienne au moins un mot, une expression qui semble avoir été textuellement emprunté au récit biographique du *Discours* tel que nous le connaissons. Tout se passe comme si Balzac, en écrivant sa lettre, avait eu sous les yeux ce début de *Discours* et s'y référait constamment.

L'examen de la correspondance entre les deux auteurs permet de trouver encore des réminiscences du même ordre. Le 15 avril 1631, Descartes écrit à Balzac pour justifier son séjour en Hollande :

L'occupation qui m'y retient [est] la plus *importante* en laquelle je puisse jamais être employé... Ne me demandez point, s'il vous plaît, quelle peut être cette *occupation* que j'estime si *importante*... Je suis devenu si *philosophe* que je *méprise* la plupart des choses qui sont ordinairement estimées et en estime quelques autres dont on n'a point accoutumé de faire cas (1).

On retrouvera dans le *Discours* la même argumentation et les mêmes expressions :

... regardant d'un *œil de philosophe* les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en [a] quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile... Si entre les *occupations* des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et *importante*, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

On pourrait croire qu'en écrivant sa lettre à Balzac, Descartes s'est constamment reporté au texte, récemment rédigé, de l'*Histoire de mon esprit*.

Un autre texte de 1631, le *Prince* de Balzac, présente de curieuses analogies avec le paragraphe sur les belles-lettres du *Discours*. Écoutez d'abord Descartes :

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance ; et pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est *utile à la vie*, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion... Car il me semblait que je pourrais rencontrer plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'évènement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet...

On trouve dans *Le Prince* une thèse analogue, malgré de très sensibles différences de dialectique et de ton :

(1) *Pl.*, p. 727.

Je n'ai garde de blâmer les bonnes lettres. Je soutiens seulement qu'il y en a de mauvaises, qui ne sont que de vains amusements de l'esprit... des travaux qui n'aboutissent à rien et n'apportent ni force, ni embellissement à la patrie. Je me moque des savants qui sont savants aux choses qui ne viennent point en usage et n'ignorent rien de ce qui est inutile... Je n'approuve point les docteurs... qui prennent les moyens pour des fins et les chemins pour les villes (1).

De la part d'un écrivain comme Balzac qui, en fait d'idées, n'a jamais eu que celles des autres, il est difficile d'écarter *a priori* l'hypothèse d'une réminiscence, sinon d'un emprunt. Tout se passe comme si, entre 1628 et 1631, Balzac et Descartes avaient multiplié les allusions, voilées ou explicites, à un texte mystérieux qu'ils sont censés tous deux connaître, et qui ressemble étrangement au fragment biographique du *Discours*.

*
**

Depuis longtemps on soupçonnait Montaigne d'avoir exercé une certaine influence sur le Descartes du *Discours de la Méthode*. Les travaux des érudits français, depuis vingt ans, ont rendu le fait incontestable. M. Gilson a, dans son commentaire, multiplié les rapprochements de textes, les indications de sources qui ne laissent pas le moindre doute sur l'importance et le nombre des références à Montaigne que l'on peut trouver dans certaines parties du *Discours*. Dans son beau livre sur la *Pensée religieuse de Descartes*, M. Gouhier a fait, de son côté, une mise au point pleine de tact et de nuances sur l'étendue et les limites de cette influence sur la pensée cartésienne en général.

Pour en revenir au seul *Discours*, un examen attentif de la « source Montaigne » et des rapprochements qu'elle suggère nous a conduit aux conclusions suivantes :

1° L'influence de Montaigne sur le *Discours* est très étroitement limitée au fragment biographique. Les analogies avec Balzac nous avaient permis de couvrir les trois premiers paragraphes du récit, et les rapprochements avec Montaigne tels que M. Gilson les a établis nous conduisent au delà de la première partie, jusqu'au premier tiers de la seconde.

2° Le fragment biographique vient s'inscrire dans le genre littéraire inauguré par Montaigne, et l'allure, le ton, le souci de faire état de ses expériences personnelles pour découvrir des vérités plus

(1) Guez de Balzac, *Le Prince*, ch. XIII.

générales, la crainte du pédantisme jointe à une certaine recherche de ce que Pascal appelait avec mépris « le bon air », tout cela dénonce une parenté, au moins littéraire, entre ce fragment et les *Essais*.

3° L'influence de Montaigne ne se marque pas seulement par des emprunts ou des citations implicites, mais aussi par des réminiscences plus ou moins conscientes d'idées, de formules, de termes, qui révèlent un remarquable degré de saturation, un long et récent commerce avec Montaigne. Or Descartes se trouvait-il dans cette situation en 1636 ? Rien ne permet de le penser. Il était à ce moment — et depuis plusieurs années déjà — tout à fait absorbé par ses préoccupations scientifiques et métaphysiques, très loin des auteurs qui avaient séduit sa jeunesse. On ne peut trouver dans sa correspondance ni dans ses écrits de 1630 à 1637 la moindre allusion directe ou indirecte aux *Essais*, alors que, pendant la décennie 1618-1628, l'influence littéraire et surtout spirituelle de Montaigne est souvent perceptible (1). Sans donner ce fait comme un argument décisif, il est permis d'en tirer un indice de vraisemblance en faveur d'une rédaction en 1628 d'un récit que les *Essais* ont si visiblement marqué — alors que ni les autres passages du *Discours* ni les textes qui lui sont contemporains ne révèlent semblable influence.

*
*
*

Les allusions à la théologie soulèvent un problème du même ordre. On connaît le fameux passage dans lequel Descartes précise :

Je révérais notre théologie, et prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel ; mais ayant appris, comme chose très assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements.

On sait combien cette phrase a pu égarer les critiques du siècle dernier, qui voulaient y voir une formule roublarde destinée à éliminer la théologie sans l'attaquer de front (2). Les travaux de M. Cohen, comme ceux de M. Gilson et de M. Gouhier, ont rendu

(1) Tout particulièrement dans les réflexions morales et les anecdotes autobiographiques du *Studium bonae mentis*, des *Cogitationes privatae*, des *Experimenta*, composés entre 1620 et 1628.

(2) M. Maritain n'a fait que reprendre l'explication traditionnelle, en la retournant contre Descartes.

insoutenable la thèse, d'un machiavélisme un peu naïf, qui faisait de Descartes un sceptique masqué, toujours prêt à mener double jeu.

Il n'en reste pas moins que le paragraphe théologique continue à poser des problèmes d'autant plus irritants que la IV^e partie du même *Discours* esquisse une « apologétique intellectualiste » qui rend un son très différent, et que les prétentions théologiques et scripturaires du Descartes des années 1637-1640 ne répondent guère au programme « séparatiste » du fragment biographique. L'année même de la publication du *Discours*, dans une lettre adressée à un professeur à l'Université de Louvain (1), Descartes prétend expliquer la formule du *Deutéronome* « Sanguis enim eorum pro anima est », et lance un défi aux scolastiques de trouver une explication aussi habile que la sienne (2). Un peu plus tard, dans les *Réponses aux deuxièmes objections*, il se risque dans l'exégèse d'un verset de Saint Paul (3) ; et il récidive pour l'*Ecclésiaste* (4). Mieux encore : en janvier 1641, il annonce qu'il va s'attaquer au plus réservé des domaines réservés de la théologie, celui de la transsubstantiation, et quelques semaines plus tard il annonce :

Vous verrez que j'y accorde tellement avec ma Philosophie ce qui est déterminé par les Conciles touchant le St. Sacrement, que je prétends qu'il est impossible de le bien expliquer par la philosophie vulgaire ; en sorte que je crois qu'on l'aurait rejeté, comme répugnante à la foi, si la mienne avait été connue la première (5).

On conviendra que les distinctions prudentes du fragment biographique ont été peu respectées et les promesses bien mal tenues.

C'est que le Descartes de l'époque du *Discours* est un autre homme que celui des écrits de jeunesse. Sûr de lui, fier des succès remportés, il est, dit excellemment M. Gouhier : « l'homme qui a trouvé la vérité ; celui qui a découvert le secret de la nature, devenue, grâce à lui, notre esclave ; celui qui a ramené devant les autels tous les hommes de bonne foi : en un mot il est l'héritier présomptif d'Aristote » (6). Ajoutons que, d'une période à l'autre, les idées religieuses avaient quelque peu évolué. Jusqu'en 1628, Descartes fréquente assidûment les Oratoriens de Paris et semble subir, dans une mesure

(1) A Plempius, 30 Octobre 1637, *A.T.*, t. I, p. 414.

(2) Pour le commentaire de cette série de textes, voir *P.R.D.*, p. 225 et sq.

(3) *A.T.*, t. IX, p. 231.

(4) *Ibid.*

(5) 31 Mars 1641, *A.T.*, t. III, p. 349.

(6) *P.R.D.*, p. 257.

qu'il est d'ailleurs assez difficile de préciser, l'influence de Bérulle. Or Bérulle meurt en 1629, l'année même où Descartes, installé définitivement en Hollande, perd contact avec l'Oratoire. En même temps la mode changeait. Chez les laïques et même chez certains hommes d'Eglise, la spiritualité oratorienne perdait de son prestige. Il y avait une réaction générale contre la spiritualité de Bérulle et des Oratoriens (1), à laquelle on trouvait « quelque chose de trop spécial qui choquait le goût et inquiétait la raison... Le bon air, pour un écrivain, était dans l'attitude indépendante de l'esprit et l'emploi exclusif des ressources de la raison pour l'établissement même des vérités religieuses. On voulait combattre pour la foi, mais les réguliers eux-mêmes, comme Mersenne, se piquaient de le faire par des moyens empruntés à la science. Le platonisme, confondu maintenant avec le néo-platonisme des premiers Pères, avait je ne sais quoi du langage de la dévotion outrée : on le laissait aux énergumènes » (2). C'est le rationalisme du Grand Siècle qui se substitue peu à peu à l'élan mystique de l'époque d'Henri IV et de Louis XIII, et on ne peut s'étonner de voir Descartes, comme un Silhon, comme un Mersenne, croire de plus en plus en l'efficacité d'une apologétique de la Raison.

Aux alentours de 1628, les circonstances sont en tous points différentes. Descartes est loin d'avoir la belle assurance de sa maturité. Il est, ne l'oublions pas, au lendemain de sa décision de quitter le monde pour se consacrer à la philosophie. Dans la carrière de *scholar*, il n'est encore qu'un débutant. En mai 1630, il déclare à Mersenne : « Je ne veux pas me mêler de la théologie, j'ai peur même que vous ne jugiez que ma philosophie s'émancipe trop d'oser dire son avis touchant des matières si relevées » (3). Peu après, il lui répète : « Les 4, 5, 6, 8, 9 et dernier points de votre lettre sont tous de théologie, c'est pourquoi je m'en tairai s'il vous plaît » (4). Nous voilà loin des manœuvres « interventionnistes » des années de maturité, mais singulièrement près des réticences du fragment biographique.

(1) En rapportant le fait, Brémond cite le mot du P. Bourgoing qui, moins de quinze ans après la mort de Bérulle, se lamentait sur : « l'oubli et le mépris auquel il a été tenu après sa mort. » (Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, III, *La conquête mystique — l'Ecole française*, p. 7).

(2) Espinas, *Descartes et la Morale*, t. I, p. 69-70.

(3) 6 mai 1630, *Pl.*, p. 724.

(4) 26 mai 1630, *Pl.*, p. 726.

Revenons donc à ce passage, et tâchons de serrer de près les problèmes qu'il pose.

1. *Première proposition* : La théologie est digne de respect. Mais que Descartes entend-il par le mot théologie qu'il a employé, au début et à la fin de sa carrière, dans des acceptions différentes ? Reportons-nous à la correspondance de Descartes pendant les années 1628-1630 et nous trouverons une définition qui correspond très exactement au passage étudié. Notre philosophe accepte, dans une lettre d'avril 1630, de répondre à une question de Mersenne

... parce qu'elle ne touche point à ce qui dépend de la révélation, *ce que je nomme proprement théologie* ; mais elle est plutôt métaphysique, et se doit examiner par la raison humaine. Or j'estime que tous ceux à qui Dieu a donné l'usage de cette raison sont obligés de l'employer principalement pour tâcher à la connaître, et à se connaître eux-mêmes (1).

La définition est assez limpide pour se passer de commentaire. Descartes ne s'interdit donc pas l'étude des problèmes religieux parce que religieux, ni la métaphysique, ni même la théologie rationnelle. Il ne laisse à l'écart que ce qui touche, de près ou de loin, aux choses de la révélation (2).

2. *Deuxième proposition* : « Les chemins du Ciel ne sont pas moins ouverts aux plus ignorants qu'aux plus doctes ». Ici encore on obscurcirait le problème en voulant le compliquer inutilement. Il s'agit d'un des lieux communs les plus rebattus de l'éloquence chrétienne, que M. Gilson fait remonter à la formule de St. Augustin : « *Surgunt indocti et coelum rapiunt, et nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine* » (3). J'ajouterai que l'*Imitation de Jésus-Christ* a largement contribué à la populariser sous la forme suivante, qui me semble plus proche encore de Descartes :

Omnis homo naturaliter scire desiderat ; sed scientia sine timore Dei quid importat ? Melior est profecto humilis rusticus qui Deo servit quam superbus philosophus... (4)

3. *Troisième proposition* : Les « vérités révélées » sont « au dessus de notre intelligence » et le philosophe n'ose les soumettre à la faiblesse de ses raisonnements.

(1) 15 avril 1630, *Pl.*, p. 719.

(2) *G.*, p. 134. Inutile de dire qu'une telle définition élimine *ipso facto* l'exégèse biblique et le mystère eucharistique qui, plus tard, ne lui feront plus peur.

(3) *G.*, p. 134.

(4) *De Imitatione Christi*, l. I, ch. II.

Inutile de chercher bien loin pour trouver une thèse voisine ! *L'Imitation* fait preuve d'une méfiance presque aussi accusée à l'égard des prétentions de l'intelligence humaine à interpréter, sans les secours divins, les choses de la Révélation :

Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si careas humillitate, unde displiceas Trinitati ?... Opto magis sentire compunctionem, quam scire ejus definitionem. Si scires totam Bibliam exterius et omnium philosophorum dicta, quid totum prodesset sine caritate Dei et gratia ? (1)

Le pieux auteur pousse encore plus loin l'audace en s'en prenant aux procédés de la philosophie scolastique :

Felix quem veritas per se docet, non per figuras et voces transeuntes, sed sicuti se habet. Nostra opinio et noster sensus saepe nos fallit et modicum videt. Quid prodest magna cavillatio de occultis et obscuris rebus, de quibus nec arguemur in judicio quia ignoravimus ?... Et quid curae nobis de *generibus* et *speciebus* ? (2)

Berulle nourrissait, lui aussi, à l'égard des discussions et de l'exégèse de la scolastique décadente, une solide méfiance. Un de ses premiers biographes, le P. Cloiseault, soulignait le mépris qu'il montrait pour

cette démangeaison de disputer de tout ce que les subtilités de l'Ecole inspirent aux nouveaux docteurs... cette passion démesurée de savoir qui est si naturelle aux personnes d'étude... si opposée à l'esprit de Jésus-Christ (3).

C'est ce contexte religieux qui permet seul de comprendre la position d'un Descartes qui, au cours des années 1627-1628 gravitait autour de l'Oratoire, correspondait avec le P. Gibieuf, entretenait des relations avec le P. de la Barde, Camerarius et Bérulle. Ses idées sur la théologie ne peuvent être séparées de ce mouvement de « théologie positive » dont M. Gouhier souligne justement l'importance :

La théologie positive prenait une place de premier plan dans la vie religieuse. Descartes a pu entendre bien souvent répéter que l'appareil péripatéticien avait tout embrouillé et ne servait à rien, qu'il fallait bien plutôt se pénétrer de l'esprit de l'Écriture et des Pères ; à l'Oratoire cela se disait couramment ; n'était-ce pas d'ailleurs le seul terrain sur lequel on pouvait attaquer l'hérésie protestante ? (4)

N'est-ce pas de cette théologie positive que Balzac écrivait :

J'approuve fort cette théologie populaire qui fait la moitié du chemin jusques

(1) *De Imitatione Christi*, l. I, ch. I, v. 3.

(2) *Id.*, l. I, ch. III, v. 1-2.

(3) *P.R.D.*, p. 60.

(4) *P.R.D.*, p. 246.

à nous, et s'abaisse un peu, afin que nous n'ayons pas trop à nous élever. Elle suit l'exemple de son auteur, qui se familiarisait avec le Peuple et ne rebutait personne (1).

Ici encore, nous allons constater un étrange parallélisme entre la position de Descartes et celle de Balzac. C'est dans un traité expressément dédié à l'auteur du *Discours* et daté de 1628 que le célèbre épistolier déclare :

En matière de Religion, je ne veux point être plus savant ni plus sage que ma mère. A mon avis, il n'est pas possible de suivre plus ponctuellement l'intention de Notre-Seigneur qui demande de nous aux choses de la religion plus de volonté que d'entendement, et plus de simplicité que de discours. « Si vous n'êtes » faits, dit-il, comme petits enfants, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux. » Et comme étant hommes, nous ne pouvons nous faire semblables aux petits enfants que par une docilité pareille à la leur, que par une entière dépendance de la conduite d'autrui, *qu'en nous rendant sans combattre et croyant sans disputer* (2).

Malgré tout ce qui distingue la royale concision du *Discours* de l'éloquence pimentée de paradoxe du *Sophiste chicaneur*, ce sont les mêmes arguments, la même thèse que nous retrouvons de nouveau chez les deux auteurs.

4. *Quatrième proposition* : L'interprétation des vérités révélées exige « quelque extraordinaire assistance du Ciel, et d'être plus qu'hommes ».

Ici encore, *l'Imitation* ouvre la voie :

Qui aeternum Verbum loquitur a multis opinionibus expeditur. Ex uno Verbo omnia, et unum loquuntur omnia, et hoc est Principium, quod et loquitur nobis. *Nemo sine illo intelligit aut recte judicat...* Taceant omnes doctores, sileant universae creaturae in conspectu tuo : tu mihi loquere solus (3).

Nos Oratoriens ne disaient pas autre chose. Bérulle a toujours insisté sur les lacunes de la nature sans la grâce, qui fait de l'être humain une créature infime, incapable de penser ou d'agir pour son salut (4). Et le Verbe, accomplissement et couronnement de notre nature infirme à laquelle il donne ce qui lui manquait, se sert de deux moyens pour faire connaître à l'homme les desseins qu'il a sur lui : l'Écriture, pleine de « conseils généraux », et les « conseils particuliers » que sa Grâce nous envoie. Quand les deux semblent

(1) Lettre à M^{me} de Campagnol, 15 avril 1635.

(2) Balzac, *Le Sophiste chicaneur*, Discours I, à M. Des Cartes, 30 mars 1628.

(3) *De Imitatione Christi*, l. I, ch. III, v. 2.

(4) Henri Brémond, *op. cit.*, p. 85.

se contredire, il ne faut pas qu'un respect aveugle pour les premiers nous fasse négliger les seconds :

L'Esprit de Dieu a consigné dans les Ecritures les conseils généraux, et... outre cela, il met et imprime dans les âmes les conseils particuliers ; tellement que, quand l'esprit de Dieu, par quelque conseil particulier manifesté à l'âme, la retire de quelque conseil général contenu dans les Ecritures, alors cette âme doit plutôt suivre l'*esprit des conseils* que les mêmes conseils dont elle est retirée par cet esprit de Dieu qui est imprimé en elle (1).

Ce texte, qu'un commentaire ne pourrait qu'affaiblir, permet de mesurer l'importance qu'un Bérulle attachait à ces secours divins qui pouvaient à tout moment intervenir dans la vie du religieux fervent, orienter son action, sa pensée, et le mettre même en opposition avec la lettre de l'Ecriture.

N'oublions pas non plus que les moyens de diffusion d'idées religieuses de cet ordre résidaient beaucoup moins dans les livres que dans la prédication, les entretiens, les lettres, les exercices spirituels, la direction des consciences, toutes choses qui échappent à l'illusoire précision des recherches de sources. Aussi ne prétendons-nous pas démontrer que Descartes a lu ces lignes de Bérulle, ou médité sur l'*Imitation*. Ces rapprochements ne sont destinés qu'à replacer Descartes dans le contexte des mouvements religieux du XVII^e siècle naissant, et à préciser le vocabulaire spirituel de ses contemporains. Or ces confrontations nous ont montré que les secours célestes dont parlent le *Discours* étaient un des thèmes favoris de l'école bérulienne, et qu'ils ne sont nullement inattendus sous la plume d'un jeune philosophe qui, en 1628, était un des familiers de l'Oratoire de Paris. Et remarquons une fois de plus que les obscurités et les ambiguïtés de ce paragraphe du fragment biographique tiennent à ce qu'on s'est laissé détourner du contexte réel par la date de 1637, et qu'on s'est obstiné à interpréter en termes de métaphysique ou de théologie dogmatique ce qui avait été écrit en termes de théologie positive.

*
**

L'influence du stoïcisme sur la morale cartésienne n'est plus à démontrer. Les lettres à Elisabeth, l'intérêt porté dès 1645 aux traités de Sénèque, les commentaires du *De vita beata*, autant de faits qui témoignent d'une influence du stoïcisme — la seule influence antique,

(1) Henri Brémond, *op. cit.*, p. 18.

peut-être, que le philosophe ait subie. De son côté, M. Gilson a multiplié dans son commentaire de la III^e partie du *Discours* les rapprochements de textes qui montraient que dès 1637 Epictète, Sénèque et les stoïques chrétiens du xvi^e siècle avaient joué leur rôle dans la formation de la morale provisoire.

Le contraste n'en est que plus frappant entre les fières maximes de la III^e partie et les violentes attaques de la I^e contre les Stoïques. On croit rêver, quand on passe sans transition de l'une à l'autre :

... Je comparais les écrits des anciens païens qui traitent des mœurs à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étaient bâtis que sur du sable et sur de la boue ; ils élèvent *fort haut* les vertus et les font paraître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde ; mais ils n'enseignent pas assez à les connaître, et souvent ce qu'ils appellent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide.

Devant une pareille sortie, il est permis de poser la question préalable : Descartes avait-il bien en 1628 l'admiration qu'il aura pour Epictète en 1637 ? Le stoïcisme ne serait-il pas un stade relativement tardif de l'évolution de la pensée cartésienne ? C'est Balzac qui va nous permettre, encore une fois, de répondre. En envoyant à Descartes le pamphlet des *Trois chicaneurs* qu'il lui a dédié, l'auteur du *Socrate chrétien* donne un avertissement :

En quelques endroits j'y traite assez mal les philosophes stoïques, c'est-à-dire les cyniques mitigés. Car, *comme vous dites*, ils parlent bien aussi *haut*, mais ils parlent à leur aise... J'ai cru en cela vous plaire et chatouiller votre belle humeur (1).

En nous reportant à ce pamphlet, nous nous apercevons qu'il contient effectivement de très vives attaques contre le sage stoïque, ce « fantôme de sage », les « opinions de ces ennemis du sens commun » étant parfois « plus étranges que les plus étranges fables de la poésie » (2). Toutes ces invectives dédiées à Descartes, que Balzac semble considérer comme étant en parfaite communion de pensée avec lui, ne peuvent que nous confirmer dans l'idée que le Descartes de 1628 avait bien, à la différence de celui de 1637, l'hostilité à l'égard

(1) *A.T.*, t. I, p. 570. C'est encore à 1628 que ce texte de Balzac nous reporte, l'année même de la lettre sur l'*Histoire de mon esprit*. Le « comme vous dites » semble supposer connu un texte dont la teneur ressemble étrangement à celle du paragraphe anti-stoïcien du *Discours*.

(2) Balzac, *Œuvres*, édit. 16, t. II, p. 317.

du stoïcisme que le fragment biographique nous révèle. Ici encore, c'est le contexte de 1628 qui permet de dissiper les obscurités et les contradictions.

*
**

Dans un autre cas encore une modification de la chronologie traditionnelle permet d'éclaircir une énigme. Car c'est bien une énigme que posent les allusions désobligeantes du fragment biographique à l'égard de ceux que de perpétuels voyages déracinent : « Lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays ». De qui se moque-t-on ? Le Descartes de 1637, perpétuellement en voyage depuis dix-neuf ans, fixé dans un exil volontaire, et qu'il jugeait déjà définitif depuis huit ans, se trouvait précisément dans ce cas.

Si, au contraire, nous situons la rédaction de ce passage en 1628, l'inconséquence disparaît. Car c'est à ce moment que notre philosophe, après sept ans de voyages formateurs, semble rêver de passer le reste de son âge, comme l'Ulysse du poème, dans une retraite campagnarde de France. C'est au cours de l'hiver 1627-1628 qu'il fit sa première tentative de vie solitaire quelque part dans l'Ouest. Pour des raisons qu'il expliqua plus tard (1), l'expérience ne réussit pas, et c'est à l'automne seulement qu'il prit la décision de repartir pour la Hollande. Incompréhensible et même comique si elle est de 1637, la phrase sur les voyages cesse de déconcerter si on la situe en 1628. Là encore les difficultés d'interprétation se résorbent dans la mesure où l'on ne refuse pas de tenir compte de ce facteur trop négligé par les exégètes du cartésianisme : le temps.

IV

Maintenant que nous avons établi quelques points de repère, essayons de nous en servir pour reconstituer, dans la mesure où la chose est possible, les différentes phases de la formation du *Discours*.

Première phase : au cours de l'hiver 1635-1636, Descartes, qui a déjà terminé la rédaction de la *Dioptrique* achève de mettre au point les *Météores* et rédige la *Préface y*.

(1) *Pl.*, p. 728.

Seconde phase : La *Préface y* une fois terminée, Descartes quitte Utrecht, en fin janvier ou début de février, pour chercher un imprimeur à Leyde. Les négociations avec les Elzevirs échouent, et il finit par se mettre en rapport avec Maire. Le contrat d'édition ne sera signé que le 2 décembre 1636, mais il semble que l'auteur et l'imprimeur se soient entendus avant l'été (1). Entre l'arrivée à Leyde et l'accord de principe avec Maire s'écoulaient de longues semaines d'attente au cours desquelles de nouveaux projets vinrent à l'esprit du philosophe, et en premier lieu un projet de *Géométrie*, qu'il ne réalisera pas avant décembre, mais dont il parle pour la première fois dans la lettre de mars 1636 à Mersenne. C'est l'insertion de ce troisième essai scientifique qui dut amener une révision de la *Préface y* qui ne cadrerait plus avec le nouvel ensemble. La lettre à Mersenne constitue le programme de ce plan d'agrandissement :

Il y aura quatre traités tous français, et le titre en général sera : *Le projet d'une Science universelle qui puisse élever notre nature à son plus haut degré de perfection. Plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie, où les plus curieuses Matières que l'auteur ait pu choisir pour rendre preuve de la Science universelle qu'il propose sont expliquées en telle sorte que ceux mêmes qui n'ont point étudié les peuvent entendre. En ce projet je découvre une partie de ma Méthode, je tâche à démontrer l'existence de Dieu et de l'âme séparée du corps, et j'y ajoute plusieurs autres choses qui ne seront pas, je crois, désagréables au lecteur* (2).

On notera que le commentaire qui suit le titre ne donne de précisions que sur les chapitres méthodologique et métaphysique. L'allusion qui suit (« j'y ajoute plusieurs autres choses... ») est tellement vague qu'elle peut aussi bien s'appliquer à la vulgarisation scientifique des V^e et VI^e parties qu'au récit biographique de la I^e, ce qui rend difficile de savoir si l'*Histoire de mon Esprit* faisait partie du remaniement de mars 1636. Notons toutefois que c'est certainement au moment de l'insertion de ce fragment que Descartes a dû rédiger les deux derniers paragraphes de l'actuelle III^e partie qui constituent une conclusion et une mise à jour du récit biographique de 1628. Or ces paragraphes contiennent une allusion qui permet de

(1) Voir le fac-similé photographique du contrat dans *F.H.*, pl. XLI-XLII. La lettre du 15 juin 1636 à Huygens (*D.H.*, p. 22) contient une allusion qui laisse croire qu'à cette date l'impression des essais était déjà commencée.

(2) *A Mersenne* (Mars 1636), Pl. 745. Le fait que les principaux points du *Discours* sont énumérés au présent n'implique pas qu'ils aient été déjà rédigés à cette date, puisqu'un peu plus loin Descartes parle au même temps de la *Géométrie* (« En la Géométrie, je tâche à donner », etc...) dont nous savons qu'elle a été rédigée plusieurs mois après.

situer leur rédaction à l'automne 1636 (1). Il est assez improbable que Descartes ait consacré six mois à la mise au point de la I^{re} partie et qu'il ait liquidé tout le reste en quelques semaines. Aussi inclinons-nous plutôt à croire que l'insertion du récit biographique représente un second remaniement datant de l'automne 1636, alors que le premier remaniement semblerait avoir été achevé en Juillet, comme le suggère une allusion du début de la VI^e partie (2). Nous aurions ainsi la chronologie suivante : Premier remaniement : Février-Juillet ; second remaniement : Juillet-Septembre.

Notons aussi que le titre même du premier remaniement, tel qu'il est présenté dans la lettre de Mars 1636, laisse entrevoir des desseins nettement plus amples et plus systématiquement ambitieux que dans la version définitive. « Je découvre une partie de ma méthode » dit-il, alors qu'en 1637 il dira : « Je ne mets pas *Traité de la Méthode...* pour montrer que je n'ai pas dessein de l'enseigner, mais seulement d'en parler » (2). Il n'est plus question alors de révéler au grand public la teneur d'une partie de la méthode cartésienne, mais simplement de développer quelques idées générales à son sujet. Peut-on même assurer que l'actuelle seconde partie ait conservé quelque chose de la méthodologie du premier remaniement ? La lettre-projet, remarquons-le, présentait les essais scientifiques comme des applications concrètes de la Méthode destinées à « rendre preuve de la Science même qu'il propose ». La *Dioptrique* et les *Météores* étant seuls rédigés à cette date, c'est à eux que la « Science universelle » devait se référer. Or les règles de raisonnement de la seconde partie ne trouvent leur application que dans la *Géométrie*, et même si nous ne savions pas par ailleurs que ce chapitre n'a été rédigé qu'au cours de l'hiver suivant, nous pourrions être mis sur la voie par cette seule constatation.

(1) « Or il y a justement huit ans que ce désir me fit résoudre à m'éloigner... et à me retirer ici »... etc. (III^e partie). Le départ de Descartes pour la Hollande remontant à Septembre 1628 (cf. *P.H.*, 429-430), les huit ans nous ramènent aux environs de septembre 1636.

(2) « Or il y a maintenant trois ans que j'étais parvenu à la fin de ce traité » (début de la VI^e partie). M. Gilson rapproche ce passage de la lettre du 22 juillet à Mersenne : « Mon traité est presque achevé, mais il me reste encore à le corriger et à le décrire » (*G.*, p. 430). Or ce premier paragraphe du Ch. V qui est, comme nous l'avons vu, une soudure du Ch. V et de la *Préface y* représente donc le dernier stade de la rédaction du premier remaniement et l'on peut considérer la date suggérée comme une date terminale.

(3) *Pl.*, p. 747.

De quoi était donc fait l'exposé d'une « partie » de la Méthode qui figurait dans le premier remaniement ? Il est bien difficile de le préciser. Une seule chose est rendue infiniment probable par le contexte même de la lettre à Mersenne, c'est que cette méthodologie devait pouvoir être interprétée comme une introduction théorique à la physique cartésienne (1).

Troisième phase : (hiver 1636-37) Impression des *Météores*, composition de la *Géométrie* (2) et remaniement de la seconde partie. La mise au point devait être achevée avant la fin de l'hiver car la lettre du 27 février à Huygens (3) suppose une méthodologie déjà parvenue à son état définitif. Le chapitre ainsi transformé, avec ses considérations sur la réforme de l'algèbre et l'analyse mathématique, se présente, cette fois, comme une introduction à la Géométrie cartésienne. C'est à ce moment que l'auteur décida pour la seconde fois de changer le titre de son œuvre. Alors que le 2 Décembre il l'avait désignée, dans le contrat avec Jean Maire, comme « un livre nommé : « La Méthode » (4), il baisse encore le ton, après les remaniements de Décembre-Janvier, et s'arrête au titre de *Discours de la Méthode* parce que, dit-il à Huygens, « je n'ai pas eu dessein d'expliquer toute la Méthode, mais seulement d'en dire quelque chose » (5).

Quatrième phase : (fin Février-Mars 1637) Les difficultés avec la Chancellerie. Descartes avait commencé, dès le 1^{er} Janvier, à se préoccuper d'obtenir un « privilège du Roi », et il avait pour cela envoyé à Paris, par le canal d'Huygens, un gros paquet d'épreuves qui devait contenir la *Dioptrique*, une partie des *Météores* et peut-être

(1) Notons que lorsque Descartes parle de sa Méthode, avant 1636, il renvoie presque toujours implicitement à la logique des *Regulae* (cf. A. Villebressou, été 1631, *Pl.*, p. 730). Il n'est pas impossible qu'en parlant de « découvrir une partie » de sa Méthode, Descartes entende simplement présenter au lecteur un choix de ses *Regulae ad directionem ingenii* restées inédites — peut-être les règles X et XII qui conviendraient à une introduction à la physique cartésienne. Il s'agit là, bien entendu, d'une simple conjecture.

(2) C'est dans le courant d'Octobre que Descartes corrige les épreuves de la *Dioptrique* (A. Huygens, 30 Oct. 1636, *D.H.*, p. 27. Descartes indique dans la même lettre que les figures des *Météores* ne sont pas encore prêtes, et que l'imprimeur en profite pour « ne se hâter pas ». C'est sans doute à ce moment que commence la composition typographique du traité suivant qui est, dans l'ordre de pagination, les *Météores*.

(3) *D.H.*, p. 35.

(4) *F.H.*, p. 503.

(5) *D. H.*, p. 35.

une copie manuscrite de la *Géométrie* (1). Le Discours préliminaire manquait, et nous savons déjà qu'à cette date il n'était pas encore au point. Descartes attendait donc qu'on lui signât un chèque en blanc, et qu'on lui accordât le privilège sans avoir examiné le Discours. Le chancelier vit la manœuvre, et l'éventa.

Pour le premier traité de la Méthode de raisonner ès sciences, écrivait Mersenne le 15 février, M. le Chancelier ne veut pas l'enclorre au privilège s'il ne le voit, à cause que cela consiste en discours. Vous me l'enverrez donc, s'il est imprimé, avec le reste de vos traités s'ils sont achevés, afin qu'ils n'aient rien qui soit à décrire pour l'accomplissement dudit privilège » (2).

Cette nouvelle remplit Descartes d'inquiétude. Il n'avait jamais exprimé le moindre doute, auparavant, sur l'accueil que les autorités civiles réserveraient au *Discours*, et ces difficultés le prennent au dépourvu. Il confie ses appréhensions à Huygens :

S'il se trouvait quelque chose en mes écrits qui pût être pris en mauvaise part, ce que je ne puis toutefois soupçonner, je serais bien plus aise de l'apprendre avant qu'ils soient divulgués et lorsque j'aurai encore moyen de les corriger, que si je n'en étais averti que lorsqu'il n'y aurait aucun remède (3).

Que va-t-il faire pour parer au danger ? Il va, selon son habitude, prendre de nouvelles précautions et ajouter un nouveau chapitre. Alors qu'en Février il promettait à Huygens de lui envoyer le texte complet du *Discours* dans les huit jours, la lettre du 3 Mars nous permet de voir qu'entre temps il s'est remis au travail et que la rédaction définitive n'est pas encore terminée (4). Que peut-il bien écrire à une époque aussi tardive ? Les chapitres I, IV, V et VI étaient rédigés depuis longtemps, nous l'avons vu, et le chapitre II était déjà au point en fin février. La III^e partie peut seule être située à cette date. Or il se trouve justement que c'est la plus inattendue, la plus gratuite de toutes les parties du *Discours*, la seule qui reste extérieure aux enchaînements rigoureusement liés de l'argumentation cartésienne et dont la généalogie reste obscure. Dans une lettre de mars

(1) A Huygens, 1^{er} Janvier 1637, D.H., p. 29, Descartes parle de « 15 ou 20 feuilles de ce que je fais imprimer ». S'il s'agit de feuillets d'épreuves, cela fait à peine le tiers de l'œuvre totale, qui devait comprendre 66 feuilles.

(2) Mersenne à Descartes, 15 février 1637, D.H., p. 61. L'allusion au « reste de vos traités s'ils sont achevés » laisserait à penser que la *Géométrie* n'était pas encore achevée lors de l'envoi de Janvier.

(3) Descartes à Huygens, 3 Mars 1637, D.H., p. 37.

(4) « Le libraire en a les premières pages, et la fin n'est pas encore faite » (*Ibid.*).

1638, Descartes reconnaît à son chapitre de morale ce caractère d'interpolation tardive et quelque peu artificielle.

J'ai été obligé d'aborder ces questions, confesse-t-il, pour empêcher qu'on ne me blâmât de ce que j'avais écrit que, pour éviter la prévention, il faut, une fois en sa vie, se défaire de toutes les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance : car apparemment on m'eût objecté que ce doute si universel peut produire une grande irrésolution et un grand dérèglement dans les mœurs. De façon qu'il ne me semble pas avoir pu user de plus de circonspection que j'ai fait... » (1).

Jusqu'alors, Descartes n'avait fait entrer dans ses calculs — hypnotisé comme il l'était par l'affaire Galilée — que l'opposition des gens d'Eglise. Or, en ce mois de Mars 1637, il prend conscience pour la première fois des difficultés qu'il pourrait avoir avec la censure civile, et des possibilités révolutionnaires que contiennent les notions de doute méthodique et de table rase. On s'explique mieux ainsi les protestations de loyalisme et de conformisme aux usages d'une morale provisoire qui a pour objet — l'auteur lui-même le laisse entendre clairement — de neutraliser les hardiesses de la IV^e partie.

Est-ce à dire que l'éthique du ch. III ne représente qu'une manœuvre opportuniste dépourvue de sincérité ? Certes non. Si elle reste étrangère à l'ensemble dialectique du *Discours*, elle n'en répond pas moins à la nature profonde du tempérament de René Descartes, et elle répond aussi aux idées reçues le plus généralement par ses contemporains. Elle ne nous apprend rien sur l'éthique du futur système cartésien — dont les fondements ne sont esquissés que dans la VI^e partie (2) — mais elle est une sorte de reconnaissance *de jure* de la position *de facto* de Descartes vis-à-vis des institutions établies, des hommes et de lui-même.

Le 22 Juin, Huygens recevait le texte complet du *Discours* et de la *Géométrie*. Mais il fallut attendre jusqu'au 4 Mai l'arrivée du Privilège du Roi. Le 8 Juin, l'impression était entièrement terminée, et le 12, Descartes envoyait au prince d'Orange le premier exemplaire relié de son ouvrage.

(1) A XXX, Mars 1638, p. 778. Dans l'*Entretien avec Burman*, Descartes redira la même chose et insistera sur le fait qu'il a été obligé d'ajouter ces règles (*coactus has regulas adscripsere* — cf. édition Adam de l'*Entretien*, p. 124).

(2) Voir le second paragraphe de la II^e partie : « S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages, et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher, etc... ».

*
**

Les dates et les suggestions ici proposées n'entraînent pas seulement avec elles des changements radicaux dans la chronologie du *Discours*, mais aussi une rectification des perspectives. Il n'est plus possible, croyons-nous, de considérer cette œuvre comme une brillante et rapide improvisation de 1636, contenant l'essentiel de la doctrine cartésienne à cette date, et sortie toute armée du cerveau d'un audacieux philosophe. Remarquons d'ailleurs qu'aucun des traités cartésiens dont nous connaissons l'histoire n'a été composé de la sorte. *Le Monde*, nous l'avons vu, les *Méditations métaphysiques*, le *Traité des Passions*, les *Principes*, ont été écrits péniblement, retouchés mille fois, agrandis, transformés, avant de recevoir leur forme définitive. Accepter les yeux fermés, comme on l'a fait jusqu'ici, l'explication traditionnelle, c'est admettre beaucoup trop vite la vraisemblance d'une anomalie contredite par tout ce que nous pouvons savoir sur les habitudes de Descartes. L'hypothèse que nous proposons ne fait que supprimer cette anomalie, en fin de compte, et remettre le *Discours* dans la norme des traités cartésiens.

Du même coup disparaissent les subtils échafaudages philosophiques dont des générations de commentateurs avaient étayé ce texte pour en rendre moins invraisemblable les contradictions, les détours. Spéculations sur l'importance de la morale provisoire, acrobaties dialectiques destinées à expliquer la rupture du développement de logique scientifique entre la II^e et la V^e parties, conjectures machiavéliques sur la raison d'être du chapitre métaphysique, tout cela cesse tout simplement d'être utile. Il faudrait presque un commentaire complet du *Discours* pour mettre en évidence les simplifications et les éclaircissements qu'entraîne cette modification de perspective, et pour montrer aussi à quel point la distinction entre des fragments d'âges divers permet de mieux nuancer la pensée de Descartes. L'interprétation traditionnelle était *recto tono*, en quelque sorte, elle accordait la même importance à tous les éléments du *Discours* et les situait sur un même plan. L'analyse que nous proposons ici permet de restituer au texte ses « pleins » et ses « déliés », de distinguer le manifeste initial de l'exposé doctrinal, de l'appareil biographique ainsi que des réticences, des clauses de réserve qui accompagnent les thèses cardinales.

On retrouve ainsi sous la fermeté uniforme du style ce mélange d'assurance folle et de finesse roublarde qui marque le *ton* cartésien.

Et c'est ce ton qui confère aux thèses les plus périmées de ce vieux manifeste une valeur dynamique et suggestive hors de proportion avec leur contenu. C'est lui qui constitue peut-être la plus grande originalité du *Discours*, et qui lui donne — l'exemple de Péguy et de Lyautey le prouve — un pouvoir de fascination qui n'est pas encore épuisé.

Gilbert GADOFFRE.

MÉLANGES

SERGE AKSAKOF ET SA « CHRONIQUE FAMILIALE »

Deux portraits de Serge Aksakof exercent une attirance particulière : l'un, du peintre Kramskoï, à la galerie Tretiakof de Moscou, le représente sous les traits d'un vieillard encore robuste, au visage plein, encadré d'un collier de barbe blanche ; l'autre, un simple dessin de sa petite-fille Olga Aksakova, nous le montre presque en silhouette, un peu voûté, plus âgé, semble-t-il, assis sur une chaise empire, en face d'un vague bureau, son bâton à la main. Il a un air plus doux sur le second portrait ; le regard est un joli mélange de bonté et de malice. Les lèvres et le menton rasés rappellent ces visages de paysans boërs d'il y a quelque quarante ans ou bien celui d'un vieux loup de mer.

Rien de plus calme en apparence que la vie de cet écrivain si typiquement russe qu'à peine le connaît-on en Occident. Et c'est grand dommage : dans les œuvres de son âge mûr, dans sa *Chronique Familiale* surtout, un tableau de la vie de campagne russe, aussi délicieux qu'exact, se révèle à nous.

Sa longue vie (1791-1859) peut se résumer en une page.

Serge Aksakof naquit en 1791 à Oufa (Russie Orientale). Son grand-père, un propriétaire gêné par la dispersion de ses terres, avait préféré les quitter et se tailler un nouveau bien dans une contrée vierge encore, au milieu des Bachkirs, non loin de l'Oural. C'était un homme rude, sans aucun raffinement et que seules quelques traditions de famille noble différenciaient des simples moujiks. Son fils épousa la fille d'un haut fonctionnaire que la philosophie du XVIII^e siècle avait formée.

Le futur écrivain reçut de cette mère cultivée une excellente éducation ; il passa son enfance, partie à Oufa, partie à Aksakovo,

la nouvelle propriété de famille, dans le gouvernement d'Orenbourg. C'est là qu'il connut de près nature et animaux et puisa le goût passionné qu'il devait garder pour la pêche, la chasse et les papillons. D'intelligence précoce, après avoir reçu dans la maison paternelle les premiers éléments de son instruction, il partit en 1799 pour Kazan, où il suivit les cours du collège de la ville, bientôt transformé en université (1805). Ses études achevées (en 1807 : Aksakof avait alors seize ans et était titulaire d'un diplôme sur lequel « toutes sortes de sciences étaient mentionnées qu'il ne connaissait que par ouï-dire »), il partit pour Saint-Pétersbourg, puis, peu de temps après, pour Moscou. Sa fortune lui permettait une vie agréable et lui donnait d'abondants loisirs qu'il consacrait à la chasse ou au théâtre. Il fréquentait les cercles littéraires, devint chaud partisan de l'amiral Chichkof (1754-1841) dont il avait fait la connaissance à Saint-Pétersbourg. Chichkof, adversaire des nouveautés linguistiques de Karamzine (1766-1826), voulait, contrairement à ce dernier, en revenir au slavon d'église, en lequel il croyait trouver la véritable base du russe littéraire. Il est curieux de voir Aksakof rester jusqu'à la quarantaine parmi les partisans de Chichkof et des traditions pseudo-classiques archaïsantes.

Aksakof prit femme en 1815 et fut s'installer à Aksakovo (le Bagrovo de ses Mémoires). Pendant un peu plus de dix ans il administra ses terres, sans enthousiasme. Il les quitta en 1826 pour Moscou. Grâce à Chichkof, qui était en ce temps-là ministre de l'Instruction Publique, il trouva un poste aux services de la censure ; il devint ensuite inspecteur à l'Ecole d'Arpentage. Il rentra dans la vie privée en 1839.

Sa vie de famille fut aussi peu riche en événements que sa carrière administrative ; elle fut heureuse. Sa femme, un modèle d'épouse, lui donna de nombreux enfants. Deux de ses fils, Constantin et Ivan, se firent connaître plus tard comme écrivains ; ils furent, l'un après l'autre, chefs des Slavophiles. Jusqu'à la fin de sa vie, Aksakof conserva toute sa réceptivité, toute sa curiosité pour ce qui passionnait la jeune génération en ces années où se préparaient les grandes réformes du règne d'Alexandre II. C'est à cette intelligente souplesse qu'il dut en son âge mûr de modifier complètement, sous l'influence des nouveaux courants littéraires, ses conceptions esthétiques et de suivre, par exemple, les conseils et encouragements de Gogol, plus jeune que lui de dix-huit ans. Sa maison dut aussi à cette qualité de devenir un des centres littéraires les plus en vue de Moscou.

Vers la fin de sa vie de pénibles infirmités l'accablèrent ; il perdit presque la vue ; il gardait pourtant clarté d'esprit et vaillance. Peu de temps avant sa fin il commençait à dicter une nouvelle : *Natacha*. La mort l'interrompit dans ce travail : il avait 68 ans.

On a trouvé dans un article de son fils Ivan la meilleure caractéristique de sa personnalité ; qu'on nous permette de traduire cette page :

Serge Timoféievitch aimait la vie, il aimait le plaisir ; c'était un artiste dans l'âme et il jouissait de chaque plaisir en artiste. Acteur passionné, chasseur passionné, passionné joueur de cartes, il était artiste dans tous ses engouements, aux champs avec son chien et son fusil, comme à la table de jeu. Il avait toutes les faiblesses de l'homme passionné, il oubliait souvent le monde entier dans un accès d'emballement ; déjà marié, il passait des jours entiers à la chasse, des nuits entières au jeu de cartes ; mais sachant ses faiblesses, il avait une humble opinion de lui-même, ne connaissait pas l'orgueil vis à vis du prochain, se distinguait au contraire par une continuelle indulgence. Cela lui permit de développer en lui-même la chaude objectivité qui donne un tel charme à la *Chronique Familiale*, où rien n'est exagéré ni brusque, où tout est plein d'amour, de bienveillance pour les gens et accorde une place à chaque manifestation, bonne ou mauvaise, de la vie humaine. Cordial et bon de nature, il avait une intelligence extrêmement claire et sensée. Cette clarté était assombrie par l'emportement et la passion. Mais quand les années et les maladies eurent modéré cette fougue et dompté ces passions, son intelligence, libérée du joug, atteignit ce degré de calme et d'objectivité devant la vie qui frappe tellement ses lecteurs. Son intelligence devenait sagesse... Bien qu'absolument russe, il ne fut jamais « patriote », même dans l'esprit de son temps. Il ne s'occupait pas de politique et n'eut jamais de prétention à l'héroïsme, bien que, sans aucune doute, il eût manifesté une fermeté réelle si les circonstances l'avaient exigé. Ainsi une absence complète de prétentions, la simplicité, la cordialité s'unissant à un cœur fougueux et tendre, la sobriété et la clarté de l'intelligence qui n'empêchait pas les emportements passionnés, l'honnêteté, le désintéressement, l'insouciance à l'égard des avantages matériels, un sens artistique délicat, la sûreté de jugement, telles étaient les caractéristiques de Serge Timoféievitch ; elles attiraient à lui tous ceux qui le connaissaient. Ce n'était pas un érudit, il n'avait même pas une culture suffisante : il n'en était pas moins une autorité morale pour ses amis, dont beaucoup étaient d'illustres savants. Quand il fallait juger de quelqu'un dans une querelle, on s'adressait à Serge Timoféievitch. Il comprenait pleinement la vie et tous les mouvements de l'âme humaine, toutes les faiblesses humaines. (cit. Sadovnik-Ovsianiko, II, pp. 344-335).

Le fait capital de sa vie d'auteur fut l'amitié qui le lia à Gogol et qui commença dans les années quarante. A cette époque la maison d'Aksakof était, grâce à ses fils Constantin et Ivan, un point de ralliement pour les Slavophiles de Moscou. Elle fut aussi comme le temple d'un véritable culte gogolien. Aveuglé par son admiration pour l'auteur des *Ames Mortes*, Aksakof ne vit que très tard à quel homme il avait affaire. Sa correspondance nous révèle la douloureuse désillusion qu'il en éprouva. Gogol lui avait cependant rendu

un grand service : il lui avait révélé sa vocation. Sans doute Aksakof caressait depuis longtemps les muses, mais avec peu de succès. A Kazan, encore sur les bancs du collège, il collaborait à une revue qu'il publiait avec quelques camarades. C'est l'influence d'un de ses professeurs qui l'avait rempli d'inimitié pour Karamzine et d'admiration pour Chichkof. En 1815 parut sa première œuvre littéraire importante, une traduction du *Philoctète* de Sophocle (d'après une adaptation française de Laharpe). D'autres traductions suivirent, de Boileau et de Molière (*L'École des Maris*, en 1819 ; *L'Avare*, en 1828) ; il composait également des poèmes et des articles, en particulier sur le théâtre dont il était fervent amateur. Toutes ces œuvres sont tombées dans un juste oubli.

Sous l'influence de Gogol le classique et chichkoviste qu'il était ouvrit les yeux sur le monde extérieur, revint à la simplicité et devint le meilleur représentant d'un excellent et chaud réalisme ; encouragé par Gogol il commença à écrire ce qui allait être son chef-d'œuvre : la *Chronique Familiale*. Aksakof avait trouvé sa voie. En 1846, après 18 ans de silence (il avait alors 55 ans) et sous l'anonymat, il en publia quelques fragments que les Slavophiles furent seuls à remarquer. L'année suivante parurent les *Mémoires d'un pêcheur à la ligne* (1847). En 1852 ce fut le tour des *Mémoires d'un chasseur au fusil* puis, en 1855, des *Récits et Souvenirs d'un chasseur*.

La simplicité, la vérité de ces œuvres firent une profonde impression. Aucune prétention littéraire : l'auteur désirait seulement donner dans ces trois derniers livres quelques conseils pratiques aux pêcheurs et aux chasseurs. Mais le poète qui autrefois avait vainement cherché un moyen d'expression, s'éveillait en lui, presque sans qu'il s'en aperçût, dans ces simples récits. Il y avait là un tel sens des animaux et des plantes que Gogol lui écrivait : « Vos oiseaux et vos poissons sont plus vivants que mes hommes et mes femmes ». Tourguenief disait à peu près la même chose : « Ses animaux ont plus de vie et d'âme que nos êtres humains » et il composait sur lui un article enthousiaste.

Encouragé par ces éloges, Aksakof publia enfin (en 1856) sa *Chronique familiale* et ses *Souvenirs*. Il avait 65 ans. Le succès fut extraordinaire ; Aksakof devenait classique ; le critique Dobrolioubof, très influent en ces années-là, le considérait comme le plus grand des auteurs russes encore en vie. Aksakof continua donc à écrire, un peu trop à vrai dire, mais presque toujours avec le même charme un peu lent : l'âge, sans doute, donnait à ses récits cette lenteur et ce calme

et aussi une tendance à légèrement voiler ce qui aurait pu sembler trop brutal dans la description des années lointaines de son enfance ; comme tous les vieillards il devait être tenté d'idéaliser un peu. Pendant les trois dernières années de sa vie il composa *Les années d'enfance du petit-fils de Bagrof* (1858) qui étaient sa propre histoire et faisaient suite à la *Chronique familiale*. On sait que le dernier ouvrage qu'il entreprit fut une nouvelle : *Natacha* qui, si elle avait été achevée, aurait été aussi riche en souvenirs personnels que ses autres œuvres, et devait conter la vie d'une jeune sœur.

La Chronique familiale (1856) est l'histoire (sous un nom d'emprunt) des grands-parents et des parents d'Aksakof. Le grand-père, Stepan Mikhaïlovitch, le colon au pays des Bachkirs, était une vraie figure patriarcale et biblique, qui exerça un pouvoir absolu sur femme, enfants, domestiques et serfs. Il est la plus belle création d'Aksakof ; c'est un primitif, une nature simple, comme son entourage ; il ne prête pas à une fine analyse psychologique ; c'est pourquoi sans doute le livre renferme plus d'éléments narratifs que les autres œuvres d'Aksakof.

La *Chronique* est un tableau merveilleusement pittoresque de la Russie telle qu'elle était à la fin du règne de Catherine II, non pas de la Russie qui jouait déjà un rôle important en Europe, mais des gens qui la peuplaient et qui ne connaissaient les événements de leur époque que par l'almanach — quand ils le lisaient.

Années d'enfance (1858) est la propre histoire d'Aksakof jusqu'à l'âge de huit ans ; pauvre d'événements, mais riche d'observations psychologiques, elle est plus attirante pour le lecteur curieux que pour le grand public. Aksakof est le premier en Russie qui ait connu aussi profondément la psychologie de l'enfant. Il précéda dans cette voie Tolstoï et Dostoïevski. Le problème qu'il avait à résoudre était le suivant : un enfant très doué, sensible, de vive imagination, se développe dans une atmosphère toute particulière. Sa mère, déçue par son mariage, reporte sur l'enfant toute son affection ; elle en fait son confident, le gâte, ne comprend pas, elle née à la ville, l'amour de ce fils pour les champs et la forêt ; cependant l'enfant surmonte tout cela.

Rien de pathologique, d'anormal dans cette histoire. Le fond reste, comme dans la *Chronique*, idyllique et clair ; la langue fluide n'en est pas le moindre charme. Aksakof écrit comme s'il n'avait jamais lu un seul livre de sa vie, disait un contemporain. On a parlé de l'influence de Gogol qui, comme nous l'avons dit, lui aurait appris

dans son âge mûr à s'intéresser surtout à la représentation de la vie réelle et à voir en cela le premier devoir de l'artiste. Pourtant quel abîme sépare Aksakof, sa calme vision des choses, de Gogol et de sa lyrique nervosité !

Aksakof, dont les premières œuvres avaient passé inaperçues, fut très surpris de son premier succès ; sans aucunement s'en douter il avait créé dans la *Chronique familiale* et les *Années d'enfance* deux véritables chefs-d'œuvre. Les *Souvenirs* souffrent par contre de nombreuses longueurs ; ils font suite aux *Années d'enfance* dont ils ont la haute valeur égocentrique et psychologique. La seconde partie nous décrit la vie intellectuelle de Kazan et nous fournit d'intéressants détails sur l'histoire de la civilisation russe entre 1810 et 1830 — tout cela plein de fines observations. Les pages sur Gogol sont probablement la meilleure étude qui ait été consacrée à ce malheureux homme.

Une bonne part de ce qu'a laissé Aksakof est autobiographique. Dans la *Chronique familiale* et dans les *Années d'enfance du petit-fils Bagrof* les noms sont encore modifiés : Bagrof remplace Aksakof et Kourojedor, Kouroliesof. Mais dans les *Souvenirs* (où il nous conte sa vie d'écolier et d'étudiant) ce voile transparent disparaît et l'écrivain parle en son propre nom.

Il nous est impossible de donner rapidement un aperçu complet de ces trois œuvres importantes : nous nous contenterons d'étudier la meilleure et la plus intéressante : la *Chronique familiale*.

Le héros de la *Chronique familiale* est, nous l'avons dit, le grand-père de l'auteur ; il nous est présenté sous le nom de Stepan Mikhaïlovitch Bagrof.

Stepan Mikhaïlovitch est un homme de petite taille, mais d'une carrure athlétique et d'une force herculéenne, d'un caractère emporté, mais, la plupart du temps, doux et juste. Il jouit auprès de tous d'une grande autorité. Sa formation intellectuelle est courte, mais son jugement sain ; d'esprit patriarcal, il gère admirablement ses biens. Il tient sa noblesse en haute estime et il a préféré épouser une jeune fille pauvre, mais de vieille famille, plutôt qu'une autre qu'il aimait, était jolie, mais dont un arrière-grand-père n'était pas noble. Excédé par de menues querelles de famille au sujet de ses biens, Stépan Mikhaïlovitch en a acheté de nouveaux chez les Bachkirs, dans le gouvernement d'Orenbourg et il est allé s'y installer avec ses serfs. En peu de temps l'habileté avec laquelle il administre son avoir lui a donné une solide position dans ce pays neuf, fertile. Aksakof nous

décrit avec précision cette contrée encore vierge, aux prairies couvertes d'une herbe épaisse, aux eaux froides, claires et poissonneuses. Mais les pages les meilleures sont celles où Stépan Mikhaïlovitch est mis en scène. Essayons de les résumer et tout d'abord celle où nous est contée une de ses colères.

Elles étaient terribles, et son petit-fils en avait gardé un souvenir effrayé. Il s'était emporté un jour contre une de ses filles qui avait, semble-t-il, manqué de sincérité envers lui et s'était obstinée dans son mensonge. Stépan Mikhaïlovitch fut alors affreux à voir : il tremblait de tout son corps, son visage était convulsé, ses yeux jetaient des flammes. « Amenez-la moi ! » hurlait-il. Sa femme se jette à ses pieds, lui demandant grâce pour la coupable, mais il lui arrache le fichu qui lui couvrait la tête et la traîne par les cheveux, malgré l'âge avancé et la corpulence de la pauvre femme. Celle qui a été l'occasion d'un tel éclat s'est cachée dans le bois voisin avec ses autres sœurs, son frère, la jeune femme de celui-ci et leur petit garçon : ils y passent la nuit, sauf la jeune femme qui, craignant la fraîcheur nocturne, conduit l'enfant dans une isba. Le redoutable vieillard, après avoir fait rage dans la maison vide, battu son intendant et traîné sa femme par ses tresses, tombe enfin épuisé sur son lit et s'endort d'un profond sommeil jusqu'au matin.

A l'aube, il se lève, frais et dispos, appelle joyeusement sa femme qui accourt aussitôt d'une salle voisine, le visage le plus gai du monde, comme si rien ne s'était passé des horribles scènes de la veille. Il demande du thé, réclame ses enfants, son petit-fils. Tous viennent, tranquilles et joyeux, comme si sa fureur n'avait été qu'un rêve (il leur en cuirait de paraître s'en souvenir) sauf la bru et le petit Serge. Elle a du caractère et aucune prière n'aurait pu la faire reparaitre aussitôt, le visage hilare, devant son beau-père qu'elle avait vu la veille ivre de rage. Son petit garçon est d'ailleurs encore effrayé. Ne se sentant pas bien, elle dit qu'elle est malade et ne veut point venir.

Epouvantée, le reste de la famille redoute une nouvelle tempête : heureusement sans raison. Après avoir pris son thé en devisant joyeusement, Stépan Mikhaïlovitch va lui-même chez sa belle-fille souffrante, s'assied sur son lit, l'embrasse, l'appelle sa jolie bru, caresse son petit-fils. Une demi-heure après la jeune femme, élégamment vêtue de la robe dont son beau-père trouve qu'elle lui va particulièrement bien, tenant son petit garçon par la main, entre chez Stépan Mikhaïlovitch qui vient au devant d'elle, presque les larmes aux yeux : « Ma belle-fille malade ne s'est pas ménagée, elle s'est

levée, habillée et est venu égayer un vieillard » dit-il avec tendresse. Les yeux baissés, belle-mère et belles-sœurs se mordent les lèvres de dépit : elles n'aiment pas la jeune femme ; celle-ci répond respectueusement mais gaiement aux amabilités de son beau-père et jette des regards triomphants sur son malveillant entourage féminin.

Cette scène n'est-elle pas charmante ?

Pourtant Stépan Mikhaïlovitch n'est pas qu'un tyran domestique, brutal et injuste en ses mauvais moments, pardonnant d'ailleurs volontiers à tous, après une bonne nuit, les injures qu'il a lancées à son entourage, devenant alors jovial et bon compagnon. C'est aussi un propriétaire rural, plein d'autorité, d'expérience, sachant admirablement exploiter son bien. Aksakov nous le présente joliment sous cet aspect dans le délicieux chapitre intitulé : *Une bonne journée de Stépan Mikhaïlovitch*.

Au lever du soleil, après une brûlante nuit de juin, Stépan Mikhaïlovitch s'éveille. Il passe la tête hors de la moustiquaire, essuie la sueur qui lui perle au front, rit en voyant sês deux domestiques allongés pittoresquement sur le sol et ronflant de tout leur cœur. Il se lève sans bruit, se signe une ou deux fois ; ses pieds nus enfilent des pantoufles de cuir roussies par l'usage et, vêtu seulement de sa chemise en grosse toile de lin, il va sur le perron où la fraîcheur de l'aube lui paraît délicieuse (1). Sans déranger personne il prend une couverture de cheval, l'étend sur la dernière marche du perron et s'assied dessus pour voir le soleil se lever. La propriété n'a pas de clôture et le bétail qu'on mène aux champs traverse la cour sans se gêner. Des porcs fangeux se frottent contre le perron, mangent les détritrus qu'on a jetés tout près. Sans se soucier de ce voisinage. Stépan Mikhaïlovitch se réjouit à la vue du beau bétail de ses paysans. Le pâtre vient bientôt chasser ces visiteurs d'un coup de fouet. La ferme s'éveille : le maître suit avec intérêt ce réveil qu'Aksakov

(1) Aksakov ouvre ici une parenthèse au sujet de cette grosse toile, la seule que sa femme donnât à Stépan Mikhaïlovitch, mais que celui-ci ne supportait pas. Après avoir battu Arina Vassilievna plusieurs fois à ce propos et sans résultat, il avait un beau jour haché en menus morceaux tout son linge sur le seuil de sa chambre. Arina poussait des clameurs à ce spectacle et le suppliait de la battre plutôt que de détruire ainsi son bien. Stépan Mikhaïlovitch ne remporta cependant point la victoire : Arina Vassilievna, opiniâtre épouse, tout en le redoutant, continua de lui donner cette grosse toile qu'il abhorrait et, lui, devant qui pliait tout le monde, dut finalement se soumettre à une aussi médiocre nécessité.

décrit sans le moindre lyrisme et avec la précision d'un observateur accoutumé depuis toujours aux travaux de la campagne et à la vie des oiseaux des champs.

Mais Stépan Mikhaïlovitch désire se laver, prendre son thé et demande qu'on éveille sa femme ; il secoue ses deux domestiques qui courent de toutes leurs jambes exécuter les ordres donnés. Ils avaient sursauté d'effroi en entendant la voix du maître qui les tirait de leur somme ; mais cette voix était joyeuse et les avait aussitôt rassurés... En quelques minutes toute la maison est sur pied et tous savent déjà que le maître est de bonne humeur. Stépan Mikhaïlovitch, salue joyeusement sa femme : il ne lui baise jamais la main, mais aujourd'hui, en signe d'affection, il lui donne la sienne à baiser. Arina Vassilievna en devient toute rayonnante, s'assied près de son seigneur et maître (ce qu'elle ne fait jamais quand celui-ci est d'humeur sombre), lui demande comment il a dormi. Dans la conversation Stépan Mikhaïlovitch apprend que sa dernière fille, sa préférée, a passé une mauvaise nuit. Inquiet, il ordonne aussitôt de ne pas la déranger. Or la jeune fille avait été éveillée en même temps que ses sœurs et s'était déjà habillée. Personne n'ose dire cela au vieillard : Taliana, avertie, se déshabille, se recouche, fait fermer les volets de sa chambre et, bien qu'elle ne puisse dormir, elle reste couchée deux heures dans l'obscurité ; son père est content de penser que sa Tianoucha répare sa mauvaise nuit.

Stépan Mikhaïlovitch a fait atteler sa voiture ; il part et, malgré la chaleur, reste jusqu'à midi dans les champs, allant partout, se rendant compte de tout. Dès qu'il rentre, le repas est prêt (il n'aime pas attendre et on le sait) ; toute la famille est sur le perron pour le recevoir ; il se met aussitôt à table. Tout continue de se passer excellemment : Stépan Mikhaïlovitch est toujours de charmante humeur. Un serviteur, debout derrière lui, agite une grande branche de bouleau pour le débarrasser des mouches. Il mange son chtchi brûlant avec une cuiller de bois (une cuiller d'argent, pense-t-il, lui brûlerait les lèvres). Les convives bavardent bruyamment, rient, plaisantent ; personne n'observe ce silence effrayé qui s'appesantit autour de la table quand la colère du maître est menaçante. Tous les enfants de la ferme savent qu'il est aujourd'hui de bonne humeur et se pressent dans la salle pour recevoir de lui un bon morceau : il leur donne généreusement de ce qu'il y a dans les plats (c'est l'habitude de la maison de préparer le repas de manière qu'il y ait cinq fois plus à manger qu'il n'est utile).

Après avoir fait la sieste, s'être baigné dans la rivière et avoir pris son thé à l'ombre, Stépan Mikhaïlovitch propose à tous une promenade jusqu'au moulin ; on accepte naturellement avec joie. Pendant que les siens se reposent ou pêchent à la ligne il visite le moulin, la basse-cour, améliore ou félicite, bref, continue son métier de maître. A peine a-t-il pris le temps d'admirer dans la fraîcheur du soir et de l'eau le vaste étang poissonneux, qu'il donne le signal du retour : le staroste l'attend ; généreusement il règle avec lui quelques affaires, accorde dans sa bonne humeur à quelques paysans ce qu'ils lui demandent et se met de nouveau à table. Après dîner, Stépan Mikhaïlovitch prend ordinairement une demi-heure de repos sur le perron : il prolonge ce délassement aujourd'hui, au soir d'une si bonne journée ; il plaisante et rit avec ses domestiques, oblige ses deux serviteurs-valets de chambre à se battre à coups de poings : il sait si bien les exciter qu'ils se prennent pour de bon aux cheveux. Mais Stépan Mikhaïlovitch, ayant ri tout son saoul, les calme de sa voix de commandement et les fait se séparer.

Dans le second épisode, Stépan Mikhaïlovitch n'est pas au premier plan du récit : Aksakof nous y conte la résistance vaine qu'il oppose au mariage (que son entourage avait arrangé ou laissé se faire) entre une de ses jeunes cousines et un homme dont sa finesse et son bon sens se méfiaient avec raison. On a profité de son absence pendant un voyage pour célébrer la noce. De retour chez lui, il entre dans une terrible colère en apprenant la nouvelle ; il roue sa femme de coups au point que la malheureuse Arina Vassilievna en gardera sur la tête un emplâtre pendant toute une année. Il se calme, cependant peu à peu : voyant que sa cousine est heureuse avec son mari (Kouroliesof), et que celui-ci administre parfaitement le bien qu'elle a reçu en dot, il se réconcilie avec lui.

Cependant, ayant apporté aux propriétés de sa femme toutes les améliorations nécessaires, devenu plus libre de son temps, Kouroliesof s'abandonne bientôt à l'ivrognerie et dévoile petit à petit la cruauté foncière de son caractère que l'intelligence de Stépan Mikhaïlovitch avait devinée. Il se livre à des actes extraordinaires de rapine ou de violence, mais loin de sa femme qui continue à ne vouloir pas douter de lui, Il en arrive à ne plus pouvoir passer un jour sans torturer quelqu'un ; quand il en est privé il devient triste, même malade. Il se fâche et crie rarement ; sa colère alors ne va pas plus loin ; quand il a décidé de faire souffrir un de ses serfs et de jouir de son supplice, il prend une voix douce, aimable même, et pendant

Praskovia Ivanovna, sa femme, continue cependant à ne pas vouloir douter de lui, elle ne le voit plus que rarement. Elle le trouve bien un peu étrange, mais ignore les atrocités qu'il peut commettre ; elle apprend enfin la vérité par une lettre d'une vieille amie et se rend aussitôt à Parachino où séjourne le monstre ; elle y est témoin de ses débauches et des suites de sa cruauté, lui dit son fait et lui retire le pouvoir qu'elle lui avait donné. Kouroliesof écume de fureur, l'emprisonne dans une cave et veut l'y affamer jusqu'à ce qu'elle signe l'acte de vente qu'il désire. Mais Stépan Mikhaïlovitch a été alerté et avec des paysans en armes il accourt la délivrer : Kouroliesof et sa bande, encore à demi plongés dans l'ivresse du jour précédent, ne font aucune résistance. Peu après le triste personnage est empoisonné à l'arsenic par deux coquins de son entourage. Sa femme en est malade de chagrin pendant plusieurs semaines : elle l'a aimé quatorze années durant et craint beaucoup pour son salut.

Cette histoire si vivante de Kouroliesof n'est pourtant pas la meilleure de la *Chronique familiale* : elle ne vaut pas la précédente, mais elle nous rappelle, en nous présentant un terrible personnage, que celui qui l'a écrite est russe, que sous le cours serein et calme du récit, l'élément démoniaque est à peine caché ; les colères effroyables de Stépan Mikhaïlovitch en étaient aussi une manifestation ; mais Aksakof passe assez rapidement sur tout cela : son tempérament sain, harmonieux, équilibré le plus souvent, en avait justement horreur. Il est d'autant plus intéressant de constater que dans son livre ensoleillé, si plein de nature vierge et saine, les coins sombres de la nature russe, ses aspects inquiétants, à la Pierre le Grand ou à la Dostoïevski, sont révélés, discrètement, et par un auteur charmant et sans fadeur.

La troisième partie de la *Chronique* traite d'un tout autre sujet : rien de sombre ni d'atroce comme les arrière-plans que l'on devine dans l'histoire de Kouroliesof : celle du mariage d'Alexis Bagrof nous est délicieusement contée : elle est riche de sagesse humaine. Seule la menace qu'y fait le doux Alexis de se tuer si son père Stépan Mikhaïlovitch continue de s'opposer à son mariage, y laisse passer un souffle romantique, à peine inquiétant.

Alexis Bagrof est procureur au tribunal de la province, à Oufa, à 240 verstes de Bagrovo ; c'est un jeune homme de vingt-sept ans, silencieux et timide, aimable pour tous (on reconnaît sous ses traits le propre père d'Aksakof). Il s'éprend éperduement de Sonia Zoubine, fille d'un haut fonctionnaire de la ville. L'histoire de Sonia (de son

vrai nom : Marie Zoubof, mère de notre auteur), est très émouvante. Son père, honnête et intelligent, mais trop faible, resté veuf avec trois enfants, dont Sonia est l'aînée, épouse, après un an et demi de veuvage, une belle et orgueilleuse jeune femme qui le domine immédiatement ; elle déteste Sonia, dont elle fait bientôt, malgré la fière résistance de la jeune fille, la bonne de ses enfants. Son père ne la voit plus pendant des mois entiers et quand il lui arrive de rencontrer vêtue de grossiers vêtements cette enfant qu'il adorait, il se détourne, soupire, pleure en silence et s'éloigne en hâte. « Tels sont le plus souvent les veufs d'un certain âge, épris de leur jeune femme » explique Aksakof !

De désespoir Sonia veut se tuer ; mais après avoir invoqué la Vierge de Smolensk, elle prend la ferme résolution de vivre et de supporter courageusement son malheur. A partir de ce jour « elle s'enveloppe de l'armure impénétrable de la patience ».

Les tourments et humiliations qu'elle supporte désormais sans se plaindre ne se prolongent pas ; la marâtre met au monde un fils et meurt après avoir demandé pardon à Sonia. Bientôt le père est atteint de paralysie ; il se confond en excuses et regrets devant sa Sonia ; versant des larmes abondantes, il confesse sa faute à tous. Sonia est alors un objet d'admiration pour la ville entière : elle n'a encore que dix-sept ans et devient aussitôt une parfaite maîtresse de maison, au courant de toutes les affaires de son père qu'elle aide dans son travail tout en le soignant et s'occupant de ses cinq frères et sœurs, lisant aussi tout ce qui paraît alors d'intéressant en littérature russe. Elle jouit en ville d'un très grand prestige : des savants et des voyageurs viennent lui faire visite et admirent son esprit et sa beauté.

C'est de cette jeune fille brillamment douée que s'éprend le timide Alexis Bagrof. Toute la ville se moque de cet amour silencieux, éperdu du fils de Stépan Mikhaïlovitch auquel la jeune fille, si inaccessible pour les autres jeunes gens s'intéresse cependant.

Ayant appris par une vieille amie qu'il n'est pas indifférent à Sonia, il part pour Bagrovo demander à ses propres parents l'autorisation de l'épouser. Mais ses sœurs, jalouses de l'affection de leur frère (qu'elles craignent de voir s'éloigner d'elles), sachant en outre que la jeune fille n'a pas de fortune et n'est que de très récente noblesse, sont fortement opposées (sauf la plus jeune) à ce mariage et ont prévenu leur mère et Stépan Mikhaïlovitch contre la jeune fille. Alexis qui craint son père et le sait opposé à une telle union n'ose guère en parler le premier. Un beau matin cependant Stépan

Mikhaïlovitch, étant de belle humeur, l'invite à lui exposer exactement la situation ; il écoute son fils patiemment et avec attention, sans permettre que personne de la maison ne vienne les déranger, menaçant même de son bâton quelqu'un qui s'approche. Il ne comprend guère le côté romanesque de cet amour qui lui semble être une faiblesse humiliante pour un homme ; mais il voit que Sonia n'est pas telle que les malveillants l'avaient dépeinte. Pourtant il ne change pas ses positions et, fermement, sans se fâcher, il tient à son fils ce discours :

Ecoute Alexis, tu es justement à l'âge où un homme peut regarder de tous ses yeux une jolie fille. Il n'y a pas de malheur en cela ; mais je vois que tu es trop amouraché et cela ne va plus. Je n'accuse en rien Sophia Nikolaïevna, mais elle ne te convient pas et à nous non plus. D'abord elle est noble de fraîche date et toi tu es le descendant d'une très ancienne maison. En second lieu elle est de la ville, elle est savante, vive, habituée depuis la mort de sa belle-mère à commander à la maison et à vivre très largement bien qu'elle-même soit pauvre ; nous, nous sommes des gens de la campagne, simples ; tu sais toi-même notre façon de vivre ; puis tu dois te connaître : tu es un garçon paisible. Mais le pire c'est qu'elle est terriblement intelligente. Prendre une femme plus intelligente que soi est un malheur : elle commandera à son mari ; et de plus tu es tellement épris que dans les premiers temps de ton mariage tu la gâteras certainement. Et bien, voilà mon ordre paternel : chasse cet amour de ta tête. Pour moi, m'est avis que Sophia Nikolaïevna ne t'épousera pas. Il faut couper les ponts derrière soi. Nous te chercherons quelque jeune fille tranquille et douce, de bonne noblesse campagnarde et qui ait de la fortune. Tu démissionneras du service et tu auras une vie heureuse. Vois-tu ; nous ne sommes pas riches : nous mangeons à notre faim ; mais nos revenus sont très maigres. Je ne pense même pas à la succession Kourouliouf qui ébahit tout le monde : elle est incertaine ; Praskovia Ivanovna n'est pas vieille, elle peut se remarier et avoir des enfants. Donc que tout cela, Aliocha, glisse sur toi comme l'eau sur le dos d'une oie et ne parle plus de Sophia Nikolaïevna.

Le calme de Stépan Mikhaïlovitch désespère son fils plus qu'une colère ne l'aurait fait. Il ne proteste point, mais il tombe bientôt gravement malade, délirant jour et nuit. Toute la famille est épouvantée. Stépan Mikhaïlovitch ne s'arrache pas les cheveux ni ne répand les torrents de larmes que versent sa femme et ses filles, mais il n'en souffre pas moins. Au bout de six semaines Alexis va mieux ; il est quelques mois plus tard complètement rétabli. Peut-être oublierait-il Sonia Nikolaïevna s'il restait à Bagravo et épousait une jeune fille du goût de sa famille. Mais ses parents, le croyant tout à fait guéri de son amour, le renvoient au bout de six mois à ses anciennes fonctions. Il est repris d'une passion, plus ardente encore pour Sophia Nikolaïevna et demande à ses parents, respectueusement mais avec une fermeté qui ne lui est point coutumière, l'autorisation de l'épouser. Stépan Mikhaïlovitch, qui eût peut-être donné alors cette

autorisation, se décide pourtant (sur une sottise réflexion de sa femme) à lui écrire une lettre de refus.

Deux ou trois semaines plus tard, une réponse d'Alexis Stépanovitch annonce que dans son chagrin il va se tuer. Cette nouvelle frappe tout le monde comme d'un coup de foudre ; sa mère s'évanouit. La tête de Stépan Mikhaïlovitch se met à trembler légèrement (elle conservera ce tremblement jusqu'à sa mort). Revenue à elle, Arina Vassilievna se jette aux pieds de son mari et le supplie de permettre enfin ce mariage. Stépan Mikhaïlovitch ne décide rien encore, met tout le monde à la porte de sa chambre. Le lendemain il envoie d'urgence son autorisation à son fils.

Ce qui suit : la demande en mariage, l'hésitation puis l'acceptation de la jeune fille, le mariage, les multiples épisodes qui surviennent, tout cela mériterait d'être conté par le menu ; mais nous en avons dit assez pour donner une idée de ce livre qui, sans la moindre prétention littéraire, sans effort, avec bonne humeur et simplicité, fait revivre des hommes comme nous pourrions en rencontrer (sauf toutefois l'odieux Kouroliesof, qui d'ailleurs a le mérite de nous montrer que dans ce monde l'inquiétant est proche de l'idylle).

Mais ces hommes, simples la plupart du temps, et qui ont cependant parfois un si prenant relief (Stépan Mikhaïlovitch, par exemple) vivent dans un monde supérieur à celui d'où ils sont sortis : ils baignent en effet dans la lumière, sereine, vraiment épique, qui brille parfois dans les regards d'un homme déjà mûr et riche d'expérience ; un art invisible et qui s'ignore a su les transfigurer. Le livre est en outre un précieux document : je n'en sais point qui nous ait aussi sereinement, aussi impartialement dépeint la vieille Russie du servage, telle qu'elle existait à la fin du règne de Catherine II.

MAXIME HERMAN.

NÉCROLOGIE

EMILE HAUMANT (1859-1942)

Nous avons à déplorer la mort survenue à Lyon, le 12 décembre dernier, de M. Emile Haumant, professeur honoraire à la Sorbonne.

M. Emile Haumant était originaire de Sarrebourg. L'histoire l'avait d'abord attiré : après avoir achevé ses études à l'École des Chartes il avait été reçu à l'agrégation en 1886. Mais déjà d'autres curiosités le poussaient : il était ancien élève de l'École des Langues Orientales (où il avait obtenu le diplôme de russe) ; il choisit *La Guerre du Nord et la paix d'Oliva* comme sujet de la thèse de doctorat qu'il soutint en Sorbonne en 1894.

Dès 1891 il avait été nommé à la chaire d'histoire, langues et littératures slaves de l'Université de Lille. Il y resta jusqu'en 1902, date à laquelle il passa à la chaire de langue et littérature russes à la Sorbonne. Il la garda jusqu'à sa retraite qu'il prit en 1929.

M. Emile Haumant laisse une œuvre importante et estimée d'historien et de critique littéraire. Il a donné aux grandes revues des articles trop nombreux pour que nous puissions les mentionner. Parmi ses livres les plus remarquables citons : *La Russie au XVIII^e siècle* (1904), d'intéressantes études sur Tourgueniev (1096) et sur Pouchkine (1911). L'histoire continua cependant à le passionner jusqu'à la fin de sa vie. Mentionnons entre autres l'ouvrage qu'il fit paraître sur la *Culture française en Russie* (1910) et deux autres œuvres importantes : l'une sur *Le problème de l'amitié russe* (1921), l'autre sur la *Formation de la Yougoslavie*. Il avait également collaboré à l'*Histoire Générale* de Lavisse et Rambaud et avait été chargé par la maison Hachette de mettre périodiquement au point l'ouvrage de son beau-père Alfred Rambaud sur l'*Histoire de Russie*.

Nous n'avons malheureusement pas connu personnellement M. Emile Hautmant, mais nous savons en quelle estime le tenaient ses anciens étudiants, ses collègues, ses amis. Il laisse en eux un ineffaçable souvenir.

MAXIME HERMAN.

COMPTES RENDUS

HENRI GOUHIER, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*. Tome III : *Auguste Comte et Saint-Simon*, un volume de 436 pages in-8°, Librairie philosophique Vrin, Paris, 1941.

Il y aura bientôt dix ans que paraissait le premier Tome de l'œuvre magistrale de M. Gouhier consacrée à la formation du positivisme. Délaisant Descartes et Malebranche qui avaient inspiré ses premiers travaux, l'auteur d'une *Vie d'Auguste Comte* qui, parmi tant de biographies « romancées », apparut en 1931 comme un chef-d'œuvre tout à la fois de précision scientifique, de sympathie psychologique et de maîtrise littéraire (1), allait consacrer pendant de longues années le meilleur de son labeur à l'étude d'une pensée qui est en un sens l'héritière du cartésianisme, bien qu'elle prétende exclure toute métaphysique, mais qui paraît bien loin du malebranchisme, à moins qu'on ne dégage de ses formulations précises une certaine attitude « spirituelle » qui dépasse le plan de la pure spéculation et qui a pu séduire M. Gouhier.

Dès le premier volume, consacré à l'« univers mental » de Comte jusqu'à la rencontre de Saint-Simon, on a pu remarquer l'admirable conscience de l'auteur. Qu'on ne croie pas que nous attachions à ce terme la moindre nuance d'ironie. C'est hélas ! un signe de notre décadence morale que des termes comme *bon* ou *conscientieux* aient pris un sens péjoratif et ne s'appliquent le plus souvent qu'à des hommes ou à des œuvres dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils manquent d'envergure. Assurément la méthode des fiches a trop souvent permis à des médiocres de conquérir grades et honneurs à force de pure patience. Mais à l'inverse, si nos compatriotes brillent souvent par l'ingéniosité de leurs synthèses, la tendance est commune chez nous à préférer les vues d'ensemble et les « vols d'oiseaux » à l'examen minutieux des documents.

Que M. Gouhier soit apte plus que personne à ces ingénieuses dissertations qui emportent la palme dans nos concours universitaires, il suffirait pour s'en persuader de lire ses préfaces et ses conclusions. Mais nous lui savons un gré tout particulier d'avoir consenti à un vrai labeur de Bénédictin pour rassembler sur Comte et sur Saint-Simon les témoignages les plus précis et les plus circonstanciés. Grâce à cette méthode, il n'est pas un épisode, même secondaire en apparence, de la vie mouvementée de

(1) Un vol. in-12° de 300 pages, Ed. de la N.R.F., Paris, 1931.

ces deux « messies », il n'est pas une seule de leurs amitiés passagères ou durables, ni un seul de leurs écrits qui ne se trouve replacé dans son atmosphère exacte, daté rigoureusement, fondé sur l'examen critique des archives, des œuvres et des correspondances. Par là, non seulement la biographie et la pensée de Comte et de son « maître » (pour l'un jusqu'à la rupture, pour l'autre jusqu'à la mort) se trouvent pleinement éclairées, mais c'est l'atmosphère de leur temps qui apparaît toute proche du lecteur, moins par des « considérations » générales que par l'accumulation même des détails vrais et significatifs.

On se rappelle que le Tome II, paru en 1936, conduisait Saint-Simon jusqu'à la Restauration. C'est là que nous le retrouvons au seuil de ce troisième Tome, dont M. Vrin a réussi à assurer l'an dernier l'heureuse parution en dépit de toutes les difficultés nées de notre désastre. C'est bien d'un désastre aussi que sortait alors la France. Mais il était certainement moins sensible à la masse des citoyens. Que la Révolution eût marqué la fin d'un monde, plus encore la chute de l'Empire la fin d'un rêve, que sur ces ruines il parût urgent de rebâtir une civilisation, seuls quelques esprits en eurent alors la claire vision. L'idée pourtant d'une « réorganisation sociale », d'une substitution à l'abstraction jacobine d'une structure organique de l'humanité, d'une *restauration*, non point des régimes périmés, mais d'une foi commune et d'un nouveau pouvoir spirituel, tout cela était dans l'air. Dans un premier chapitre, M. Gouhier trace les grandes lignes d'une étude sur « la Restauration comme problème philosophique » où nous voyons la convergence des thèmes d'un Dunoyer ou d'un Charles Comte sur la restauration de l'*ordre intérieur* avec les mythes plus nettement messianiques de la Sainte Alliance, « expérience dont l'insuffisance spirituelle éclaire la logique de la notion d'unité sociale » (1).

On ne peut oublier pourtant l'importance des facteurs économiques. Sans y voir la véritable substructure des idéologies, il est permis de les considérer au moins comme des occasions essentielles offertes à la méditation des philosophes. Sans le développement de l'industrie, sur lequel le saint-simonisme exercera, après la mort de son inspirateur, une si décisive influence en France, mais qui est déjà sous les Bourbons plus qu'un espoir, on ne comprendrait ni le rôle nouveau de l'Economie politique ni le mythe de l'*industrialisme*. Etudiant, entre beaucoup d'autres textes, ceux de l'économiste le plus célèbre, Jean-Baptiste Say, M. Gouhier n'a pas de peine à en déceler les insuffisances, les hésitations, voire les contradictions. Ils restent significatifs pourtant de l'esprit d'une époque qui prétend fonder sur la science les conditions de son bonheur au moment même où elle ne le considère plus que comme rigoureusement *terrestre* et délivré de toute transcendance. Quant à l'importance du nouveau pouvoir des « industriels » (au sens large que donne Saint-Simon au mot), elle est prouvée par la facilité même avec laquelle l'*Industrie* trouve accès

(1) P. 31.

d'abord non seulement sur la table de travail des banquiers et des producteurs, mais à la porte même de leurs coffres-forts.

Il est vrai que ce ne fut pas sans doute sans certains équivoques. Saint-Simon, reprenant sur un autre plan les ambitions proprement religieuses de l'époque impériale, telles que M. Gouhier nous les a si bien contées au Tome II, adaptant toutefois son vocabulaire aux modes nouvelles du temps, rêve toujours d'un sacerdoce spirituel. Ses souscripteurs voient surtout dans ses entreprises des moyens pratiques d'agir sur les Chambres et sur l'opinion pour la défense de leurs intérêts les plus immédiats. Aussi bien lorsque, dévoilant ses batteries en juin 1817, il annonce une « encyclopédie des idées positives » et la constitution d'une nouvelle « morale terrestre », ses bailleurs de fonds sont un peu effarés. Après le duc de La Rochefoucault et M. Roy, onze banquiers et négociants, qui n'avaient souscrit que « pour défendre les progrès du commerce et de l'industrie », affirment publiquement que *leur bonne foi a été surprise* (1).

De son côté, Augustin Thierry qui depuis trois ans travaille à mettre quelque clarté dans les idées bouillonnantes de Saint-Simon se sépare d'un maître dont il ne comprend plus la pensée mais dont il restera l'ami fidèle. C'est alors qu'Auguste Comte apparaît pour prendre la place vacante de secrétaire, pour mettre au service des intuitions saint-simoniennes, si proches à plus d'un égard du premier produit de ses propres réflexions, la rigueur d'une discipline intellectuelle fondée sur une haute culture mathématique. Nous sommes en août 1817. Pendant sept ans la collaboration des deux hommes restera assez étroite, malgré l'indépendance croissante de Comte, pour que les historiens éprouvent quelque peine à démêler dans les écrits de cette période la part respective d'un « maître » qui manque singulièrement de la « capacité » magistrale et celle d'un « élève » chaque jour un peu plus conscient de sa vocation de professeur.

M. Gouhier nous montre de façon parfaitement claire quelle maturité représentent les vingt ans de l'élève par rapport aux soixante ans du maître. Ils sont d'accord assurément sur le principe général que « le producteur nourrit le savant » tandis que le « savant éclaire le producteur » (2). Mais Saint-Simon se contente de rabâcher indéfiniment les mêmes thèmes, d'opposer aux « abeilles » les « frelons », de reprendre sous des formes à peine variées cette fameuse « parabole » des « trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat », dont la perte ne serait rien en comparaison de celle des « cinquante producteurs » qui assurent le progrès de la science et de l'industrie (3). On sait que cette figure, coïncidant malheureusement avec l'assassinat du duc de Berry, conduisit Saint-Simon devant les tribunaux. Loin d'abandonner son ami

(1) P. 166.

(2) P. 177.

(3) P. 214-215.

dans une conjoncture périlleuse, le jeune secrétaire collabora utilement à sa défense. Mais ses vues personnelles allaient beaucoup plus loin.

Dès cette époque, la critique de l'Economie politique de Jean-Baptiste Say lui permet de rompre plus délibérément avec l'optimisme du XVIII^e siècle, de réintroduire dans la science sociale l'idée d'une *norme* proprement éthique (1). Mieux que Saint-Simon, le fondateur incontestable du véritable positivisme distingue la science purement théorique des techniques d'application qui ne s'en déduisent pas de façon purement géométrique. Mais surtout, — et c'est là sans doute le progrès le plus évident — convaincu de la spécificité originale de chaque niveau du savoir, de cette irréductibilité du plus complexe par rapport au moins complexe sur laquelle il fondera sa critique décisive d'un certain « matérialisme », le jeune Comte sait que chaque science exige une analyse lente et consciencieuse, qu'on ne construit pas une sociologie *a priori* sur une considération superficielle de la gravitation newtonienne.

Des écrits de ce temps Comte ne retiendra plus tard comme son œuvre propre, avant l'opuscule de 1822, première rédaction du *Système de politique positive*, que l'écrit de 1819 : *Séparation générale entre les opinions et les désirs*, où surgit la formule fondamentale de la nouvelle philosophie : *Tout est relatif, voilà la seule chose absolue* (2). Mais il s'agit de beaucoup plus que d'un brillant paradoxe. Le collaborateur de Saint-Simon travaille déjà à tirer de ce principe toutes ses conséquences, soit sur le plan de l'histoire (où se trouve ainsi éliminée toute construction « utopique ») soit sur le plan de la géométrie où l'espace lui-même apparaît moins comme une catégorie métaphysique que comme une convention subjective. Tandis que Saint-Simon se contente, jusqu'à sa mort de reprendre ses anciens thèmes, en les colorant de ces nuances purement extérieures qui ont pu faire croire à des tendances nouvelles, à un « christianisme » rénové ou à un véritable « socialisme » (christianisme sans Dieu et même sans Humanité, socialisme sans lutte et même sans morphologie des classes), Comte sait dès 1820 quelle sera la ligne générale de ses travaux. On le voit simultanément attelé à une *Logique positive*, reposant sur une véritable « philosophie des sciences », qu'en fait il ne commencera à rédiger qu'en 1856, mais dont le point de départ (critique de l'introspection) était clair depuis plus de trente-cinq ans, et à une *Politique positive* dont le titre date de 1824 et qui contient explicitement la triple critique de la physiologie de Cabanis, du mécanisme de Condorcet, de l'idéologie de Destutt de Tracy (3).

Bien qu'il ignore sans doute Turgot, il redécouvre pour lui donner l'éclat qu'on sait *la loi des trois états* dont l'essentielle nouveauté est sans doute la reconnaissance, entre la superstition théologique et la positivité scientifique, d'une transition métaphysique et abstraite, qui se distingue du premier et du dernier âge par son double caractère illusoire et négatif.

(1) P. 182.

(2) Deuxième cahier de *l'Industrie*. Cf. *Revue occidentale*, mai 1884, p. 331.

(3) P. 269.

Nous ne savons qu'approximativement la date de cette découverte (février ou mars 1822) ; du moins ne pouvons-nous douter qu'elle soit apparue à Comte au matin d'une nuit de méditations et dans un état d'*enthousiasme* tout proche du songe cartésien de 1619.

C'est alors que les successives faillites de Saint-Simon, qui privent Comte de tout salaire régulier, le mariage avec Caroline qui force le futur Grand prêtre de l'Humanité à trouver les ressources régulières nécessaires à un ménage, peut-être aussi la considération théorique d'une analyse de toutes les sciences comme préambule nécessaire à la définition rigoureuse de la nouvelle philosophie, toute cela contraint Comte à modifier l'ordre prévu de ses travaux, à réunir des auditeurs payants pour un véritable *Cours*. On sait comment le travail herculéen que s'impose alors le jeune maître détermine le fameux « épisode cérébral », comment à peine remis, Comte va rappeler de nouveau ses amis fidèles et édifier pour eux après 1830 l'impérissable monument dont l'architecture est celle d'une *Somme*.

A ce moment il y a déjà six ans que la rupture est consommée avec Saint-Simon. Excluant toute ingratitude de la part du disciple, M. Gouhier fait justice d'une interprétation romancée du suicide manqué de 1822, qui lie le désespoir du vieux prophète aux irrégularités de son collaborateur. La cause occasionnelle de la rupture fut une querelle de présentation pour l'opuscule de 1824 sur la *Politique positive*. Le vrai fond de l'affaire est le désir légitime de Comte d'échapper aux lisières que lui imposait Saint-Simon, plus encore la crainte de compromettre son propre système avec un verbalisme creux et rabâcheur. Faut-il dire avec certains critiques qu'échappé du nid saint-simonien, l'oiseau positiviste allait maintenant voler de ses propres ailes ? Ce serait supposer que le rapport des deux collaborateurs ait été vraiment ceux d'un maître et d'un disciple. M. Gouhier, qui a très bien montré comment l'essentiel du comtisme est indépendant de l'influence du saint-simonisme et pour une large part antérieur à 1817, conclut que le rôle de Saint-Simon a été surtout celui d'un éveillé, « passant magnifique dont les paroles touchent le cœur et s'envolent » (1).

MAURICE DE GANDILLAC.

GUY SOURY, *La Démonologie de Plutarque. Essai sur les idées religieuses et les mythes d'un platonicien éclectique*. Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1942. 1 vol. in-8°, 242 p.

Aperçus de philosophie religieuse chez Maxime de Tyr, platonicien éclectique. Même collection, même éditeur. Paris, 1942. 1 vol. in-8°, 77 p.

Comme l'indique leur titre, les deux thèses de M. Soury ont pour objet des thèmes de philosophie religieuse propres à des « Platoniciens éclectiques ». Au vrai, Maxime de Tyr, qu'on rattache généralement à la « deuxiè-

(1) P. 107.

me sophistique » et qui, selon le témoignage de Suidas, séjourna à Rome sous Commode, c'est-à-dire à la fin du II^e siècle, n'est pas un philosophe de premier plan. Plutarque, dont la personne et la vie sont mieux connues et qui précède historiquement Maxime de deux ou trois générations, passe plutôt pour un biographe moralisant et l'on oublie parfois que quelques-uns de ses traités les plus importants sont consacrés à des problèmes théologiques. M. Soury a délibérément choisi des auteurs qui lui ont paru des *témoins* significatifs des « idées religieuses » de leur temps. A propos de sa thèse principale il écrit lui-même ces lignes, qui délimitent clairement son propos et répondent d'avance à certaines objections : « Cette étude... sera surtout un examen aussi précis que possible, à travers un polygraphe intelligent, de la critique des traditions religieuses grecques ou étrangères, de leur interprétation, de leur utilisation aussi, dominée par un souci moral, religieux et même patriotique » (p. 8).

Béotien atticisant, Plutarque, qui a beaucoup voyagé, semble avoir attaché un prix particulier aux fonctions, qu'il exerça longtemps, de prêtre d'Apollon à Delphes. Rappelant à grands traits la biographie de son auteur, M. Soury esquisse également le climat religieux où il vécut. Nous aurions aimé pour notre compte que cette introduction fût un peu plus étoffée ; il est vrai qu'elle eût risqué alors de constituer à elle seule un ouvrage entier. Ayant consacré plusieurs monographies à l'éclectisme théologique des deux premiers siècles, M. Soury sera peut-être un jour prochain mieux placé que personne pour établir une synthèse aujourd'hui prématurée. Il se contente de nous rappeler le cosmopolitisme des panthéons gréco-latins, l'union de plus en plus intime des mythologies occidentales et orientales, européennes, asiatiques et africaines, l'influence du dualisme iranien, l'importance des mystères et des religions de salut, l'aspiration monothéiste commune au Platonisme et au Stoïcisme. Ensemble complexe où des esprits « religieux », mais non « superstitieux » essayent d'établir quelque unité en rejetant le minimum de traditions. M. Soury s'est attaché principalement à la *démonologie* de Plutarque, parce qu'il lui a semblé que la notion de δαίμων, intermédiaire entre l'humain et le divin, permettait précisément à l'auteur du *De Iside* d'épurer les traditions mythologiques et de spiritualiser des données religieuses trop souvent travesties par l'imagination des poètes et par le matérialisme des foules crédules.

C'est à Platon lui-même (*Banquet*, 202 D-203 A) que Plutarque emprunte sa définition du *démonique*. Mais il faut y ajouter des influences orientales dont le rôle joué par la lune dans le *De facie* est un signe évident (1). Le prêtre d'Apollon invoque lui-même Zoroastre, l'Égypte et la Phrygie. Dans son souci de syncrétisme, il assimile aux démons plato-

(1) Dans un vieux mythe védique qui a joué dans l'Inde un rôle essentiel pour la formation d'une théologie de la transmigration, la lune apparaît comme charriant les âmes des morts. M. Soury, qui a limité naturellement son enquête aux sources directes et probables, se contente d'indiquer ici des rapports certains avec Xénocrate et avec Philon.

niciens les hommes de l'âge d'or tels que les décrit Hésiode et, précisant la généalogie du vieux poète, suppose une sorte de transformation graduelle des hommes les meilleurs en héros, des héros les plus purifiés en démons, et d'un petit nombre de démons privilégiés en dieux proprement dits. Division quadri-partite qu'on retrouvera sous des formes diverses dans le Néo-platonisme, particulièrement dans le *De mysteriis* de Jamblique et qui correspond tout ensemble au quaternaire pythagoricien et à la topographie aristotélicienne des quatre éléments. Mais elle paraît souvent artificielle et se réduit, pratiquement à la division tripartite, comparée par Xénocrate à celle des triangles : équilatéral pour les dieux, isocèle pour les démons, scalène pour les hommes (1).

Les démons se distinguent des hommes par leur puissance et leur longévité, mais, à la différence des dieux, ils ne sont point immortels (2). La fable confirme, par exemple, comme Ronsard le rappellera en termes éloquents, que les nymphes périssent avec les arbres qu'elles habitent. Plutarque semble considérer comme un argument convaincant le récit grâce à lui si célèbre de la « mort du grand Pan ». Il y ajoute une autre légende, celle des « Iles bretonnes » où nous voyons la mort des « grandes âmes » non seulement provoquer, comme dans l'aventure de Thamouz, un calme plat suivi de plaintes et de gémissements, mais produire des révolutions météorologiques, vents, orages, souffles pestilentiels.

Ajoutons — c'est là un legs probable de la tradition iranienne, bien qu'il soit introduit depuis longtemps dans la tradition juive au moment où l'une et l'autre ont pu agir sur le syncrétisme grec (3) — que les démons forment deux classes, les bons et les mauvais. A dire vrai Plutarque, dans ses premières œuvres, semble faire des génies malveillants

(1) La division tri-partite sera essentielle chez le Pseudo-Denys, avec le correctif naturellement d'une rigoureuse transcendance du divin (la Trinité chrétienne excluant d'autre part toute subordination des personnes) par rapport aux deux hiérarchies, elles-mêmes divisées en trois étages, des essences célestes et des hommes. La Bible fait allusion de façon assez épisodique à une race de « géants », intermédiaires entre les anges et les habitants de la terre. Ici non plus ce n'était pas le propos de M. Soury d'étendre dans cette direction son enquête comparative. On trouvera pourtant un peu simpliste la note 1 de la page 64 (« N'oublions pas que la croyance catholique aux anges, aux saints, etc., n'est pas sans affinité avec notre démonologie. ») ainsi que l'allusion de la page 229 qui semble voir dans la croyance à Satan un caractère propre au cathéchisme, alors que non seulement les Chrétiens de l'époque patristique, mais les Réformateurs (on connaît l'incident de la Wartburg) et les porte-parole les plus authentiques du calvinisme contemporain ont toujours affirmé que l'« Adversaire » est une personne.

(2) Le raisonnement du *De defectu* est surtout intéressant en ce qu'il lie immortalité et ἀπάθεια, thème moral incompatible avec l'ancienne théologie et qui permet de concevoir un passage progressif de l'homme à Dieu.

(3) Mais Plutarque ne parle point de Satan, alors qu'il invoque expressément Ormuz et Ahriman.

des produits de l'imagination superstitieuse (1). Plus tard il y voit au contraire un moyen de justifier certaines fêtes religieuses, comme les Thesmophories, sans imaginer pour auiant des dieux cruels qui ne se laisseraient apaiser que par des flagellations, des sacrifices sanglants, des omophagies. Pour sa part il refuse de croire que les immortels aient jamais pu imposer aux hommes la mort des vierges innocentes ou que pour assouvir leurs passions ils aient osé déchaîner sur terre pestes, tempêtes ou tremblements de terre.

Cette exégèse permet à l'auteur du *De Iside*, sans recourir à l'evhémérisme qui lui paraît d'un rationalisme dangereux (2), de moraliser en quelque sorte les mythologies classiques. M. Soury étudie en détail l'application du système à l'histoire d'Apollon meurtrier de Python, réduite à la querelle de deux « génies », — à la légende de Kronos enfermé dans son île mystérieuse (3). — aux aventures d'Osiris, le « bon démon » victime de la haine de son frère maudit Typhon, mais que sa vertu élève enfin au rang divin. La méthode permet également d'expliquer la divination avec ses incertitudes et ses vicissitudes, sans recourir directement à l'intervention divine. Il suffit d'admettre qu'à titre d'intendants de l'enthousiasme divin et du souffle qui fait « résonner » l'âme des devins, les démons règlent plus ou moins harmonieusement et plus ou moins durablement l'exercice des dons prophétiques (4).

On sait que Plutarque a consacré un traité entier au *Démon de Socrate* ou que, du moins, sous ce titre un peu trompeur, à côté de longs développements historiques sur le coup de main de Pélopidas en 379, il fait place à deux dissertations sur ce thème classique en son temps. M. Soury analyse longuement ces dissertations, ce qui lui permet de définir le δαίμων comme ange gardien et comme inspirateur moral. Ici encore notre polygraphe, qui ne s'exprime qu'à travers les méandres d'un dialogue un peu confus, semble hésiter entre une conception qui réduirait les avertissements du δαίμων à une sorte d'intuition subtile du philosophe

(1) Δεισιδαιμονία (crainte des démons) est précisément synonyme de *superstition*.

(2) Supposer des hommes divinisés à l'origine de tous les mythes, c'est pour Plutarque τὰ ἀκίνητα κινεῖν, c'est-à-dire à peu près toucher l'intouchable.

(3) A ce propos, M. Soury propose incidemment (pp. 74-75) un rapprochement hypothétique avec la conversion de saint Paul, avec la parabole des quarante-vingt-dix-neuf justes et avec le récit biblique de l'Eden, dont la justification, nous l'avouons, sous la forme cursive où elle nous est présentée, nous demeure très obscure. Nous souscrivons bien volontiers au contraire à l'analyse psychologique fort subtile du « titanisme » de Kronos, c'est-à-dire de cet inassouvissement infini qui, sauf dans l'apaisement du sommeil, lui interdit de s'élever du monde démonique jusqu'à la sérénité des Immortels.

(4) A vrai dire, comme il s'agit d'un dialogue, il est délicat de préciser la position personnelle de Plutarque. La thèse que nous résumons ici d'un mot est celle que soutient dans le *De defectu* le personnage de Lamprias. Un autre interlocuteur, Théon, pense que la faiblesse des interprètes humains suffit à expliquer les apparentes défaillances de l'inspiration divine ; en ce cas les démons ne seraient pas nécessaires.

lui-même, attentif aux moindres signes (σύμβολα) cosmiques ou proprement divins, et d'autre part l'hypothèse d'un conseiller personnel, d'un véritable intermédiaire entre la pensée divine et la sensibilité humaine. Au total on a plutôt l'impression qu'il penche vers la seconde interprétation et que sous quelque influence pythagoricienne il tend à assimiler les démons attachés aux hommes démoniques avec les âmes que la faveur divine délivre de toute métensomatose et qui, tels des athlètes émérites, encouragent les militants dans la voie de la purification (1). Il est douteux pourtant que cette idée morale ait été nettement dégagée par l'auteur du *De genio* des survivances utilitaires qui le poussent à confondre la pureté spirituelle avec un bonheur et une prospérité terrestres (2). Rien de surprenant dès lors qu'aux anges gardiens s'opposent des mauvais génies qui ne sont point seulement les voix hypostasiées de la tentation ou les instruments d'un remords intérieur, mais parfois aussi les porteurs d'une malédiction indépendante de toute valeur éthique. C'est ainsi que le démon de César poursuit de son courroux les artisans et les approbateurs d'un meurtre que Plutarque, on le sait, est loin de considérer comme un crime. C'est ainsi également que la *Vie de Démosthène* nous montre une τύχη δαιμόνιος acharnée à détruire la liberté de la Grèce sans qu'il s'agisse expressément de punir quelque faute collective, mais plutôt peut-être de symboliser une fatalité historique.

M. Soury précise d'ailleurs qu'il est difficile parfois de distinguer exactement le « génie », bon ou mauvais, de l'âme même du sujet que ce génie inspire ou tourmente, ou du moins du νοῦς que l'extase élève au-dessus du corps en le rendant « sec » et « lumineux », en en faisant ainsi un véritable δαίμων. Réduire pourtant l'ange gardien à la partie incorruptible de l'âme, comme semblent le faire avant Plotin les Stoïciens de la troisième période (3), serait sans doute forcer la pensée de Plutarque. Telle est du moins l'opinion de M. Soury qui convient que les formules de son auteur laissent le champ libre à plus d'une interprétation (4). Pour notre part, nous verrions plutôt une confirmation de l'hypothèse « psycho-

(1) On pourrait penser ici aux *Boddhisattvas* de l'Inde, avec cette différence essentielle que l'incarnation volontaire d'une âme libérée est indispensable dans la tradition de l'Extrême-Orient pour servir efficacement aux progrès de l'homme (d'où l'importance des *avatars*). Inversement les démons du *Phédon* limitent leur rôle à la conduite des âmes lorsqu'elles ont déjà dépouillé leur corps. Le démon protecteur de Plutarque jouerait un rôle intermédiaire.

(2) Apulée, qui, dans son *De deo Socratis*, pousse plus avant que Plutarque l'interprétation mystique, fait encore place aux succès terrestres.

(3) Il semble que ce fut déjà la pensée de Platon (Cf. Festugière, *Contemplation et vie contemplative*, p. 272 : « C'est l'âme même qui est notre daimon »).

(4) M. Soury semble fort à son aise au milieu de toutes les difficultés de son texte et sa virtuosité touche parfois au jeu, mais nous le suivons malaisément lorsqu'il oppose à la « raideur » plotinienne une « aisance » et une « fantaisie » (p. 161) qui chez Platon déjà sont le signe parfois d'une incertitude doctrinale et qui chez un polygraphe comme Plutarque mériteraient plutôt peut-être les noms moins sympathiques d'« impuissance » et d'« incohérence ».

logique » dans l'étude des mythes eschatologiques du *De facie* et du *De sera*, où se développe la notion du νοῦς-δαίμων séparé de l'âme dans la lune, comme l'âme est ici bas séparée du corps par la mort apparente. S'agit-il encore de démonologie ? Bien que certains indices puissent le faire croire (1), nous pensons au total qu'on sauvegarderait mieux l'unité de la doctrine en supposant que, bons ou mauvais, les démons ne sont jamais que les personnalisations plus ou moins mythiques de l'âme elle-même, avec ses tentations, ses épreuves, ses puissances de purification et d'immortalisation. On verrait mieux dans cette perspective le sens de l'évolution spirituelle dont Plutarque est plutôt le témoin que l'inspirateur et qui conduit progressivement la conscience religieuse des Gréco-Romains jusqu'à la conception d'une immortalité individuelle liée à un effort intérieur d'ordre proprement moral (2).

Dans une conclusion que l'historien des doctrines religieuses trouvera, comme l'introduction, un peu brève, M. Soury justifie le titre de sa thèse en voyant dans l'existence des « démons » au sens propre le signe pour Plutarque de la permanence dans l'univers d'un principe de résistance. De fait, il est assez remarquable que la tradition juive elle-même, bien qu'elle exclue le manichéisme iranien, fasse place, préalablement à la création de l'homme, à une chute des anges qui présente un caractère plus primordial que le péché d'Adam et qui atténue sensiblement la responsabilité humaine. Les bons anges, corollaires des esprit déchus, représentent ainsi pour la conscience religieuse une contre-partie nécessaire et une aide bienfaisante dans leur effort de purification (3).

Bien que le sujet en soit apparemment moins déterminé, la thèse complémentaire de M. Soury nous offre des perspectives moins étendues. Aussi bien, quelle que soit l'importance que certains critiques attachent aux « résonances pascaliennes » de certains textes de Maxime de Tyr, ses ingénieuses discussions ont au total moins de portée morale que les dialogues de Plutarque. La place nous manque ici pour suivre dans le détail l'analyse des dissertations consacrées à trois problèmes, dont le second est propre à l'univers mental du paganisme, mais dont le premier et le troisième se retrouvent dans les controverses chrétiennes en des termes souvent voisins de ceux de Maxime : 1) Faut-il prier ? — 2) Si la divina-

(1) La lune, par exemple, apparaît elle-même parfois comme un démon, d'ailleurs bienfaisant. D'autre part les âmes *victorieuses* deviennent des génies lunaires dont les fonctions sont bien les mêmes que celles des démons chargés du règlement des oracles ou de la surveillance morale des hommes, tandis que les âmes *désaxées* exercent leurs sévices ici-bas. Il faut noter pourtant que la lune calme progressivement et annihile ces forces déchaînées.

(2) Cette hypothèse n'exclut aucunement la réincarnation d'un certain nombre d'âmes que les châtiments de l'au delà ne réussissent point à amender (Néron, par exemple, doit renaître comme vipère, mais son sort est adouci par le patriotisme de Plutarque en raison de la liberté qu'il a accordée à la Grèce).

(3) Dans la *Hiérarchie céleste* du Pseudo-Denys, les anges seront à la fois les messagers de Dieu et les guides spirituels de l'homme dans son ascension vers le Bien.

tion existe, pouvons-nous échapper au destin ? — 3) Si Dieu est l'auteur du bien, d'où vient le mal ? Les réponses proposées valent surtout par leur inspiration spiritualiste, mais elles manquent parfois de cohérence.

C'est ainsi que la distinction entre quatre modes de détermination des événements : la Providence (Πρόνοια), l'enchaînement des causes et des effets (Ειμωρημένη), la Fortune (Τύχη), et l'art humain (Τέχμη) supposerait à elle seule une exégèse infiniment plus rigoureuse que celle dont les textes de Maxime donnent ici la matière à son subtil et consciencieux commentateur. On échappe malaisément à l'impression d'une mosaïque artificielle de thèmes de diverses origines (1), dont la conciliation n'eût rien exigé de moins qu'un effort métaphysique pour définir à la façon de saint Augustin la transcendance de l'Éternité par rapport au temps. De même, dans le traité du mal, la notion de matière reste assez ambiguë : après avoir paru admettre une irrationalité de τὸ ἄλογον qui s'ajouterait au vouloir humain comme une deuxième source du mal, Maxime décrit ensuite une subordination des parties au tout qui réduit précisément cette sorte de κακόν à une erreur de jugement, à un oubli des conséquences partielles de l'harmonie générale.

Nous sommes malheureusement incompetent pour louer à leur juste prix les mérites de M. Soury comme helléniste. Chacun des textes qu'il invoque est non seulement traduit avec un soin extrême, mais d'abord critiqué avec une conscience qui n'exclut ni le goût ni l'ingéniosité. Les nombreuses références poétiques, historiques, philosophiques, qui constituent implicitement ou explicitement l'arrière plan de l'éclectisme de Plutarque et de Maxime, sont examinées selon les plus rigoureuses méthodes de l'histoire littéraire. L'auteur, qui, au moment de la soutenance de ses thèses, a reçu des meilleurs connaisseurs les éloges qui lui étaient dûs, nous excusera sans doute de nous être attaché ici de préférence à quelques-uns des thèmes fondamentaux de la pensée religieuse des auteurs qu'il nous présente avec tant d'intelligente piété.

MAURICE DE GANDILLAC.

MEMENTO

PETERICH ECKART, *Vom Glauben der Griechen*. (Der Bilderkreis, 17. Bändchen) 8°, 16 Seiten Text und 25 ganzseitige Bilder, darunter 4 farbige. Herder & Co, Freiburg i. Br. 1942.

KIRSCHWENG JOHANNES, *Kleine Köstlichkeiten*. (Der Bilderkreis, 18. Bändchen) 8°, 16 Seiten Text und 25 ganzseitige Bilder, darunter 5 farbige. Herder & Co, Freiburg i. Br. 1942.

(1) L'identification des trois premiers termes est parfaitement justifiée dans la métaphysique stoïcienne qui réduit en même temps la part de la *technè* et par conséquent de la liberté à une possibilité intérieure d'assentiment ou de révolte en face de l'ordre éternel, attitude qui ne peut rien modifier aux événements. Mais en ce cas le Destin n'est point tyrannique ni la Fortune hasardeuse (même dans le monde sublunaire où le Péripatétisme cantonne le fortuit) puisque ce sont les noms mêmes de la Raison. Les arguments de Maxime perdent alors une partie de leur poids.

BULLETIN

de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille

(Année scolaire 1942-1943)

BIBLIOGRAPHIE

des Questions et Auteurs inscrits aux programmes des Certificats de Licence

III. — HISTOIRE

CERTIFICAT A. — Histoire ancienne. (1).

1. Le monde hellénique de 431 à 404.

L'événement essentiel est naturellement la guerre dite du Péloponèse, et naturellement aussi l'intérêt se concentre sur la lutte, si grosse de conséquences,

(1) On rappelle les « Conseils généraux » donnés dans le premier bulletin paru dans cette Revue (1933), *en particulier ceux du regretté JARDÉ*. On y trouvera l'indication d'un certain nombre d'ouvrages ou périodiques d'usage courant. Il convient d'y ajouter maintenant, tout au moins, les manuels de la collection *Clio*. « Introduction aux études historiques » (Presses Universitaires).

La présente « bibliographie » s'adresse naturellement aux étudiants de licence, et tient compte de leurs conditions actuelles de travail. Elle ne porte en principe que sur les questions nouvelles. Pour les questions anciennes, v. cette Revue, 15 octobre 1938.

A ce propos signalons justement : 1° pour la question d'histoire de l'Orient, le DELAPORTE de la coll. *Clio* ; sur la Perse, JUNGE, *Klio*, t. 34 = 16 (1941-2), et ss. ; se souvenir en outre du lien étroit entre les institutions politiques et les institutions religieuses (conception du pouvoir souverain, etc.) ; 2° au sujet de Pergame, le livre de JOUQUET doit être consulté dans la nouvelle édition, « revue et mise à jour » ; 3° pour la question d'histoire romaine, il y a maintenant, outre le FIGANOL de la coll. *Clio*, le tout récent bulletin de FIGANOL dans la *Revue histo-*

entre Athènes et Sparte. Mais l'on n'oubliera pas que le programme porte : « monde hellénique » (1).

Outre le manuel de *Clio*, et les histoires générales en français — à consulter le cas échéant en deuxième édition — on lira les ouvrages récents de : PIERRE ROUSSEL, *Sparte* (2) ; MARIE DELCOURT, *Périclès* (3) ; J. HATZFELD, *Alcibiade*. Les deux premiers n'ont guère de références (mais « Sparte » est illustré) ; le dernier renvoie aux sources (épigraphiques et autres) ; on y apprendra beaucoup, non seulement sur les personnages en scène, et sur l'histoire, mais encore sur les institutions militaires, civiles et religieuses de la période.

Parmi les sources les plus accessibles, avant tout Thucydide, « continué » par Xénophon (les *Helléniques*) ; et dans une certaine mesure, les comédies d'ARISTOPHANE, les *Vies* de PLUTARQUE.

Mais l'on n'oubliera pas que, durant tout ce temps, le monde grec travaille aussi (4) ; et pas seulement au sens matériel. Athènes en particulier reste créatrice. On ne négligera donc pas les questions de civilisation : et, par exemple, ni le mouvement littéraire (EURIPIDE, etc.) ou philosophique (Alcibiade est l'« élève » de Socrate), ni le mouvement artistique (5). A peine besoin de souligner, ici encore, l'importance des mouvements « religieux » pendant cette période, et leur lien avec l'histoire, les institutions, et tous les aspects de la civilisation.

2. Le monde romain de 284 à 395 : Institutions et Civilisation.

Cette question étant fort vaste, on se bornera aux indications les plus générales. Cette période qui marque traditionnellement le début du Bas-Empire, et donc, à plus d'un égard, de l'histoire byzantine, se caractérise essentiellement

rique. V. en outre (sur César et Auguste) de nombreux articles dans les récents numéros de *Klio*.

Rappelons enfin que le manuel de COHEN (*Clio*) est paru en 2^e édition (1939), et que CLOCHÉ a donné un récent bulletin d'histoire grecque dans la *Revue historique*. Ces bulletins signalent ou même résument nombre d'ouvrages ou d'articles autrement peu accessibles. — La *Rev. des Et. lat.* (1940) donne la table-index des années 1936-1940 (v. p. 299, col. 2, et 300, col. 1).

(1) On ne négligera donc ni la Sicile (v. BAYET, la *Sicile grecque* ; et sur le livre de B. PACE, WUILLEUMIER, *J. des Sav.*, 1938 ; BAYET, *R. des Et. lat.*, 1938) ni d'autres régions de la Grèce, qu'elles aient ou non participé au conflit. On trouvera par exemple à glaner dans WUILLEUMIER, *Tarente* (cf. CUMONT, *J. des Sav.*, juillet-sept. 1941).

(2) Succint, mais sûr ; profondément « objectif ».

(3) Vivant, ingénieux, spirituel parfois, plus d'une fois discutable ; use — et abuse — des rapprochements avec le présent.

(4) *Le Travail dans la Grèce antique* de GLOTZ reste indispensable.

(5) A côté des ouvrages ou recueils classiques de CH. PICARD, LECHAT, et autres, la lecture d'œuvres courtes, illustrées, certaines récentes, comme celles de DEVAMBEZ sur la *Sculpture grecque*, O. NAVARRE, sur le *Théâtre* (cf. aussi F. ROBERT, *Epidauré* ; intéressant à d'autres titres) ; SÉCHAN, sur la *Danse* ; MÉAUTIS, sur *Les chefs-d'œuvre de la peinture grecque*, apprendra beaucoup.

par la victoire du christianisme — non sans réaction du paganisme ; c'est en tout cas, sans négliger le reste, et l'interdépendance des événements, le fait le plus important.

On verra donc, tout d'abord, les histoires générales, en particulier FERD. LOT, *la fin du monde antique* (Coll. « Evol. de l'Hum. »), le BESNIER de la coll. Glotz (1) (*des Sévères à Nicée* ; en attendant l'*Empire chrétien* de FIGANIOL), que l'on complètera par VASILIEV, *Histoire de l'Empire byzantin*, I. Et surtout le FIGANIOL de la Coll. *Clio* (2).

Mais on lira, d'autre part, sans négliger le classique Mgr DUCHESNE, *l'Histoire de l'Eglise* publiée sous la direction de FLICHE (t. II ; et surtout III, par PALANQUE et autres).

Pour les questions politiques et sociales, on consultera, si l'on peut, ERN. STEIN, *Gesch. des spätröm. Reichs* ; en tout cas HOMO, *les Institutions polit. rom.* ; mais le GUST. BLOCH, *L'Empire romain* (Flammarion), classique et court, reste précieux. — Au point de vue économique, les dernières pages de ROSTOVCEV, *Storia ec e soc. dell' imp. Romano* (3^e éd. de son histoire écon. et soc. ; la 2^e en allemand ; la 1^{re} en anglais) sont précieuses pour le passage du Haut au Bas-Empire.

Dans le détail, lire avant tout les livres courts et vivants de FIGANIOL, *Constantin* ; BIDEZ, *Julien* ; et consulter les thèses de J.-R. PALANQUE, sur *St-Ambroise* ; H. MARROU, sur *St-Augustin* (3). On ajoutera : P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne* (4). *La fin du paganisme* de BOISSIER reste utile.

Pour les sources, païennes ou chrétiennes, on essaiera tout au moins de lire des extraits ou ouvrages accessibles : BAYET, *Litt. lat.* ; le *Roma* (Hachette) ; le *Contiones* de PICHON ; le *St-Augustin* de l'éd. Budé, etc. On consultera les histoires de la littérature chrétienne, grecque de PUECH ; latine de LABRIOLLE (5).

Au point de vue épigraphique, on essaiera, tout au moins, de prendre quelque idée de *l'édit du Maximum*, de Dioclétien.

Pour l'art : EUGÉNIE STRONG, *Rome antique* (dern. chap.), et les bull. de la sculpture antique de CH. PICARD, dans la *Rev. des Et. lat.* ; LOUIS BRÉHIER, *L'art chrétien* (6).

(1) Ne pas négliger surtout les « compléments bibliographiques » : par exemple sur Dioclétien, l'art. de FIGANIOL, *R. hist.*, 1935 ; sur Constantin, les art. ou travaux de Gagé, Grégoire, Palanque. Voir encore ceux de Seston et Zeiller dans les *Mél. Radet*, etc. ; Grégoire, *Byzantion* (1939).

(2) Cf. Bréhier, *J. Sav.*, avril 1941 (sur OSTROGORSKY).

(3) Cf. aussi nn. précédentes.

(4) Pour comprendre la persistance du paganisme au IV^e siècle, et le conflit — ou les accords — avec le christianisme, noter en particulier : ALFÖLDI, *A festival of Isis at Rome in the IVth C.* (voir GAGÉ, *Bull. de la F. des L. de Strasbourg*, 1938-39) ; MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre, évêque de Gaza*, éd. Budé ; JÉR. CARCOPINO, *Aspects mystiques de la Rome païenne* (p. ex. les mémoires sur le culte d'Attis, *passim* ; la mosaïque de Lambiridi...).

(5) V. aussi G. BARDY, *En lisant les Pères* ; et les courtes histoires des littér. chrétienne, grecque et latine du même.

(6) V. aussi les art. de GABR. MILLET, *J. des Sav.*, 1939.

3. La Gaule romaine, de la mort d'Auguste à la mort de Marc-Aurèle.

On concevra le sujet d'une manière large, en le rattachant à l'histoire générale.

On partira de TOUTAIN, *Le monde romain* (Coll. « Evol. de l'Humanité ») pour passer à JULLIAN, ou plutôt aux Jullian successifs (*Gallia ; Histoire de la Gaule ; de la Gaule à la France*), et l'on ne négligera pas CARCOPINO, « Ce que Rome et l'Empire doivent à la Gaule », dans *Points de vue sur l'impérialisme romain*.

Depuis 1922, date du dernier vol. de Jullian, parcourir la « Chronique gallo-romaine » (Jullian, puis GRENIER) de la *Rev. des Et. anc.* ; v. TOUTAIN, *J. des Sav.*, 1940.

HENRI HENNE.

CERTIFICAT B. — Histoire du Moyen âge.

Conseils généraux.

L'histoire médiévale étant à peu près absente des programmes de l'enseignement secondaire, l'étudiant se trouve désorienté par cette vaste période d'un millénaire dont les traits essentiels, l'esprit, l'atmosphère lui sont également inconnus. Il importe donc, avant d'entreprendre l'étude du programme, de prendre une vue d'ensemble du sujet, d'effectuer quelques lectures générales qui établiront dans son esprit les cadres indispensables à la compréhension des faits.

L. HALPHEN, *Initiation aux études d'histoire du Moyen âge* (Paris, Presses Universitaires, 1940) fournira les conseils pratiques. Des vues d'ensemble lucides, intelligentes et personnelles, dans H. PIRENNE, *Histoire de l'Europe jusqu'au XVI^e siècle* (Bruxelles et Paris, Alcan, 1936) et, pour la France, dans F. LOT, *La France des origines à la guerre de Cent ans* (Paris, Gallimard, 1940), deux livres de chevet à posséder. Pour chaque tranche du programme, lire les sections correspondantes de la collection « Peuples et civilisations » : t. V, L. HALPHEN, *Les Barbares* (Paris, 1926 ; 3^e éd., 1936) ; t. VI, *L'essor de l'Europe* (1932 ; 2^e éd., 1940) ; t. VII, H. PIRENNE, A. RENAUDET, E. PERROY, etc., *La fin du Moyen âge* (2 vol., 1931). Volumes parfois secs, mais qui fournissent un aperçu de l'histoire du monde pour chaque période envisagée.

Sans ce bagage préliminaire, on ne peut aborder avec fruit l'étude du programme.

N.-B. — Les manuels de la collection « Clio » (J. CALMETTE, *Le monde féodal*, 1930 ; *L'élaboration du monde moderne*, 1934) ne donnent, dans leur partie narrative, qu'un canevas tout à fait élémentaire. Ils ne sont utiles que par leurs bibliographies critiques, extrêmement développées.

1^o L'Empire carolingien (751-888).

Le manuel essentiel est F. LOT, C. PFISTER et F.-L. GANSHOF, *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888*, formant le t. I de l'*Histoire du Moyen âge*, dans l'*Histoire générale* de G. Glotz (Paris, 1928-1935 ; 2^e éd. 1940, en 2 vol.). A lire concurremment avec E. AMANN, *L'époque carolingienne*, formant le t. VI de l'*Histoire de l'Eglise* d'A. Fliche et V. Martin (Paris, 1937). Vues suggestives

dans CH. DAWSON, *Les origines de l'Europe et de la civilisation européenne* (traduit de l'anglais, Paris, 1934) : trois lectures essentielles.

Chaque règne, chaque région de l'Empire ont donné lieu à des monographies fouillées dont on trouvera la liste dans le Bulletin n° 15 (juillet 1936) ; depuis a paru L. AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne* (Toulouse et Paris, 1937). Ne se reporter à ces ouvrages d'érudition que pour élucider des points de détail.

Charlemagne doit être étudié plus à fond. Malheureusement le *Charlemagne* d'A. KLEINCLAUCZ (Paris, 1934), bon pour l'histoire politique, ne peut, sur d'autres points, que donner des idées fausses. Se reporter à L. HALPHEN, *Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne*, parues dans la *Revue historique* entre 1917 et 1921, où les chapitres d'histoire économique prêtent à la critique. Lire aussi J. CALMETTE, *L'apogée de la maison carolingienne*, dans la *Revue des cours et conférences*, année 1910-1911.

Le problème des invasions normandes, généralement traité de biais dans les manuels généraux, n'a donné lieu qu'à l'ouvrage d'ensemble de W. VOGEL, *Die Normannen und das fränkische Reich* (Heidelberg, 1906), qu'il faut connaître.

Enfin, sur la société et l'économie, on ne peut ignorer les séduisantes théories émises depuis 1920 par H. PIRENNE et condensées dans un ouvrage posthume, *Mahomet et Charlemagne* (Paris et Bruxelles, 1937). Théories peut-être outrées, mais qui ont forcé l'historien à réviser les conceptions traditionnelles sur l'Empire carolingien.

2° La France de l'avènement de Louis VI à la mort de Louis IX (1108-1270).

En vue d'alléger un programme très chargé, cette question ne fera l'objet d'interrogations, ni à l'écrit, ni à l'oral, aux examens de la session 1942-1943.

3° L'Espagne du début du XI^e siècle à la prise de Grenade (1491).

Il n'existe en français que des manuels sommaires d'histoire de l'Espagne, qui donneront tout au plus les cadres généraux : R. BALLESTER, *Histoire d'Espagne* (Paris, Payot, 1927), et A. ALTAMIRA, *Histoire d'Espagne* (Paris, Collection Colin, 1931).

Pour la période qui s'étend jusque vers 1330, on trouvera d'une part un exposé très dense dans CH. PETIT-DUTAILLIS et P. GUINARD, *L'essor des Etats d'Occident* (t. IV, 2^e partie de l'*Histoire du Moyen âge*, dans l'*Histoire générale* de G. Glotz ; Paris, 1937), p. 287-376 ; d'autre part un ample tableau de la société, des institutions, et des événements politique du dernier demi-siècle dans R. FAWTIER, *L'Europe occidentale de 1270 à 1328* (t. VI, 1^{re} partie, de la même *Histoire* ; Paris, 1940). Enfin, pour le xv^e siècle, des pages fouillées et de lecture parfois malaisée, dans J. CALMETTE et E. DÉPREZ, *L'Europe occidentale de la fin du XIV^e siècle aux guerres d'Italie. II : Les premières grandes puissances* (t. VII, 2^e partie, de la même *Histoire* ; Paris, 1939), p. 309-428 et 566-589. Malheureusement l'Espagne a été complètement laissée de côté par A. COVILLE (t. VI, 2^e partie, 1941), ce qui laisse subsister une lacune pour le demi-siècle 1330-1380. On y suppléera par les pages forcément brèves consacrées à cette histoire dans le t. VII de « Peuples et Civilisations » (cité plus haut).

En langue espagnole, on consultera avec fruit R. ALTAMIRA, *Historia de España y de la civilización española*, t. I (Barcelone, 1900 ; 4^e éd., 1928), détaillé mais insuffisant pour les institutions ; P. AGUADO BLEYE, *Manual de historia d'España*, t. I (Balbao, 1927), clair et au point ; A. BALLESTEROS Y BERETTA, *Historia de España y su influencia en la historia universal*, t. I à III (Barcelone, 1929-1939), médiocre compilation, mais pourvue d'une très riche illustration. Il existe enfin de bons résumés d'histoire espagnole dans la *Cambridge Medieval History*, t. VI et VII.

Les étudiants devront de préférence porter leur attention sur les problèmes suivants : La fondation des royaumes ibériques et les étapes de la Reconquista. — La société féodale et les institutions (fueros, cortes, etc.). — L'entrée de l'Espagne dans le concert européen et l'expansion aragonaise. — Les luttes entre les royaumes et les étapes de l'unification.

4^o L'Eglise de l'avènement d'Innocent III à la mort de Boniface VIII (1198-1303).

En attendant les t. X (1198-1268) et XI (1268-1378) de l'*Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin, non encore parus, aucun manuel d'ensemble ne traite la question. Les histoires de l'Eglise en langue française sont en général des compilations médiocres et partiales. La plus récente est celle de Dom CH. POULET, *Histoire du christianisme*, t. I (Paris, 1930), résumé rapide à l'usage des séminaires. Il faudrait la compléter par A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. IV (Leipzig, 1903), présentant le point de vue opposé.

L'histoire politique de la papauté (lutte du Sacerdoce et de l'Empire) n'est qu'un aspect de la question. A Dom CH. POULET, *Guelfes et Gibelins* (Bruxelles et Paris, 1922, 2 vol.), il faut désormais préférer E. JORDAN, *L'Allemagne et l'Italie aux XII^e et XIII^e siècles* (t. IV, 1^{re} partie, de l'*Histoire du Moyen âge*, dans l'*Histoire générale* de G. Glotz ; Paris, 1939), récit nuancé, mais de lecture difficile.

Le reste du sujet devra se chercher dans des ouvrages plus spécialisés. Orientation générale dans G. SCHNÜRER, *L'Eglise et la civilisation au Moyen âge*, t. II (trad. française, Paris, 1935). Puis, pour nous borner aux monographies en français : A. LUCHAIRE, *Innocent III* (6 vol. in-16, Paris, 1905-1908), essentiel ; E. BERGER, *Saint-Louis et Innocent IV, études sur les rapports de la France et du Saint-Siège* (Paris, 1893) ; Mgr HEFELE, *Histoire des conciles*, trad. de dom Leclercq, t. VI (Paris, 1914), pour les deux conciles de Lyon ; G. DIGARD, *Philippe le Bel et le Saint-Siège de 1285 à 1304* (Paris, 1936, 2 vol.).

Pour l'histoire des idées et des doctrines théocratiques, G. DE LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïque au Moyen âge*, t. I : *Bilan du XIII^e siècle* (Saint-Paul-Trois-Châteaux, 1934) ; J. RIVIÈRE, *Le problème de l'Eglise et de l'Etat au temps de Philippe le Bel* (Louvain et Paris, 1926), l'introduction.

Trois grands problèmes à étudier : l'hérésie et sa répression ; les ordres nouveaux ; l'enseignement. — Sur le premier : J. GUIRAUD, *Histoire de l'Inquisition au Moyen âge* (Paris, 1935-1938, 2 vol.) ; F. VERNET, article *Humiliés*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VII (1921), col. 311-321 ; E. JORDAN, *Joachim de Flore*, dans le même *Dictionnaire*, t. VIII, 2^e partie (1925), col. 1425-1438. — Sur le second : le P. MANDONNET, *Saint-Dominique* (Paris, 1938, 2 vol.) ; le P. GRATIEN, *Histoire de la fondation et de l'évolution de l'ordre des Frères*

Mineurs au XIII^e siècle (Paris et Gembloux, 1928) ; et surtout E. JORDAN, *Le premier siècle franciscain : les grandes crises de l'ordre* dans H. LEMAITRE et A. MASSERON, *Saint-François d'Assise, son œuvre, son influence* (Paris, 1927, in-4°), p. 90-147. — Sur le troisième : L. HALPHEN, *Les Universités au XIII^e siècle*, dans la *Revue historique*, t. CLXVI (1931), p. 217-238 et CLXVII, p. 1-15, excellent résumé ; STEPHEN D'IRSAÏ, *Histoire des Universités françaises et étrangères, des origines à nos jours. T. I : Moyen âge et Renaissance* (Paris, 1933).

Pour la Papauté et la Croisade, se reporter au petit manuel de L. BRÉHIER, *L'Eglise et l'Orient au Moyen âge. Les croisades* (Paris, 1907, in-12 ; 5^e éd. 1928).

5° La France de l'avènement de Philippe VI à la mort de Louis XI (1328-1483).

Malgré leur date, les deux volumes d'A. COVILLE, *Les premiers Valois et la guerre de Cent ans, 1328-1422*, et de CH. PETIT-DUTAILLIS, *Charles VII, Louis XI et les premières années de Charles VIII, 1422-1492* (formant le t. IV, 1^{re} et 2^e partie, de l'*Histoire de France* d'E. LAVISSE, 1902 et 1903) restent excellents et n'ont pas été remplacés. Mais A. COVILLE, *L'Europe occidentale de 1328 à 1380* (formant le t. VI, 2^e partie, de l'*Histoire du Moyen âge*, dans l'*Histoire générale* de G. GLOTZ, Paris, 1941), donne un résumé suggestif, quoique réduit à l'histoire politique ; J. CALMETTE et E. DÉPREZ, *L'Europe occidentale de la fin du XIV^e siècle aux guerres d'Italie* (t. VII de la même *Histoire*, Paris, 1937-1939, 2 vol.), ont des chapitres fouillés, parfois très neufs, mais de lecture pénible.

Il faut connaître et feuilleter les monographies essentielles : E. DÉPREZ, *Les préliminaires de la guerre de Cent ans* (Paris, 1902) ; R. DELACHENAL, *Histoire de Charles V* (Paris, 5 vol., 1909-1931) ; E. JARRY, *La vie politique de Louis d'Orléans* (Paris, 1889) ; M. THIBAUT, *Isabeau de Bavière* (Paris, 1903) ; A. COVILLE, *Jean Petit, la question du tyrannicide au commencement du XV^e siècle* (Paris, 1932) ; du même, *Les Cabochiens et l'ordonnance de 1413* (Paris, 1888) ; G. DU FRESNE DE BLAUCOURT, *Histoire de Charles VII* (Paris, 6 vol., 1881-1891), vieilli ; P. CHAMPION, *Louis XI* (Paris, 2 vol., 1927), superficiel ; J. CALMETTE, *Louis XI, Jean II et la révolution catalane* (Paris, 1903), et J. CALMETTE et G. PÉRINELLE, *Louis XI et l'Angleterre* (Paris, 1930), deux parfaits modèles d'histoire diplomatique ; H. STEIN, *Charles de France, frère de Louis XI* (Paris, 1921).

Pour l'histoire religieuse, généralement sacrifiée dans les manuels susindiqués, études magistrales, mais évidemment très fouillées, de N. VALOIS, *La France et le Grand Schisme d'Occident* (Paris, 1896-1904, 4 vol.) et *Histoire de la Pragmatique sanction de Bourges et de son application sous Charles VII* (Paris, 1908).

Pas d'études d'ensemble sur les institutions monarchiques : des monographies sur le Conseil, le Parlement de Paris, les officiers des bailliages, les institutions financières (notamment par G. DUPONT-FERRIER), mais où l'étudiant se perdrait aisément. On voudrait mieux connaître la formation et l'organisation des grandes principautés apanagées ; à titre d'exemple, R. LACOUR, *Le gouvernement de l'apanage de Jean, duc de Berry, 1360-1416* (Paris, 1934).

Même indigence pour l'histoire sociale et économique. Vues séduisantes dans J. HUIZINGA, *Le déclin du Moyen âge* (trad. française, Paris, 1932). Une bonne monographie : R. GANDILHON, *Politique économique de Louis XI* (Paris, 1941).

6° Les Pays-Bas sous la domination bourguignonne (1369-1477).

Le seul exposé d'ensemble se trouve dans H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. II (Bruxelles, 1902 ; 3^e éd. 1922). De nombreux travaux de détail devraient compléter cette lecture, dont on trouvera la liste (jusqu'à 1930 environ) dans la *Bibliographie de l'histoire de Belgique* du même auteur (Bruxelles, 3^e éd., 1934). Les connaissances restent insuffisamment poussées sur bien des points.

Deux histoires des ducs de Bourgogne ont été entreprises, toutes deux arrêtées au premier volume : O. CARTELLIERI, *Geschichte der Herzöge von Burgund*, t. I (seul paru) : *Philipp der Kühne* (Leipzig, 1910, in-8°) ; E. PETIT, *Ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, t. I (seul paru) : *Philippe le Hardi* (Paris, 1904, in-8°). Pour la suite, on ne peut guère signaler que les articles de J. HUIZINGA, *La physionomie de Philippe le Bon*, dans les *Annales de Bourgogne* (1932) ; *L'Etat bourguignon, ses rapports avec la France et les origines d'une nationalité néerlandaise*, dans le *Moyen âge* (1930).

Sur l'acquisition des principautés territoriales, pour le Hainaut et la Hollande, F. SCHNEIDER, *Herzog Johann von Bayern, erwählter Bischof von Lüttich und Graf von Holland* (Berlin, 1913, fasc. 104 des « Historische Studien » d'Ebering) ; E. LE BLANT, *Les quatre mariages de Jacqueline de Bavière* (Paris, 1904). — Pour le Brabant et le Limbourg, H. LAURENT et F. QUICKE, *Les origines de l'Etat bourguignon. L'accession de la maison de Bourgogne aux duchés de Brabant et de Limbourg*, t. I (seul paru) : 1383-1396 (Bruxelles, 1939).

Les institutions n'ont donné lieu qu'à des monographies limitées, comme celle de J. LAMBEERE, *Le grand conseil des ducs de Bourgogne* (Bruxelles, 1900).

Sur l'économie, H. LAURENT, *La loi de Gresham au Moyen âge. Essai sur la circulation monétaire entre la Flandre et le Brabant à la fin du XIV^e siècle* (Bruxelles, 1933) ; R. MARQUANT, *La vie économique à Lille sous Philippe le Bon* (Paris, 1940).

Sur la civilisation, G. DOUTREPONT, *La littérature à la cour de Bourgogne* (Paris, 1909) ; O. CARTELLIERI, *Am Hofe der Herzöge von Burgund* (Bâle, 1926) ; A. LEMAN, *La cour des ducs de Bourgogne à Lille* (Lille, 1922-23 ; dans les publications de la Faculté catholique). Y joindre quelques lectures sur l'art flamand, en partant des grands manuels d'histoire de l'art.

E. PERROY.

CERTIFICAT C. — Histoire moderne et contemporaine.

Il n'est pas dans notre intention d'établir une bibliographie complète des questions mises au programme de licence, mais seulement d'indiquer aux étudiants les ouvrages essentiels qui leur donneront une connaissance complète des différents sujets.

HISTOIRE MODERNE

L'Angleterre au XVI^e siècle sous les Tudors.

Bibliographie pour toute la période de 1485 à 1603 : CONYERS READ, *Bibliography of British History. Tudor period* (Londres, 1933) et collection Cléo, *Le XVI^e siècle* par H. SÉA et RÉBILLON, pp. 230 et suiv.

Principales sources : Les *Calendars of state papers* de cette période ; *Acts of Privy Council of England* et les *Acts of Privy Council of Ireland* ; — les *Select Cases before the King's Council in the Star Chamber Tawney*, Tudor economic documents. Londres, 1924, 3 vol.

RYMER, *Foedera, conventiones, litterae*, édition de 1816-1869 en 7 vol. in fol.

Les chroniques ont été publiées dans les *Scriptores rerum britannicarum*.

Ouvrages à consulter :

LAVISSE et RAMBAUD, t. IV (1894) de l'*Histoire générale*, chapitres XIII par Ch. Bémont ; XIV, par Ch.-V. Langlois et t. V par Filon.

HALPHEN et SAGNAC, t. VIII et IX de *Peuples et Civilisations* par H. Hauser et Renaudet.

Sur l'Histoire d'Angleterre : 1° en français :

GREEN, *Hist. du peuple anglais*, trad. Monod, t. I.

Y. POWEL et T.-F. TOUT, *Hist. d'Angleterre*, traduction franç., Paris, 1932.

H. PRENTOUT, *Hist. de l'Angleterre*, 2° édit., 1926.

2° généraux en anglais :

Cambridge modern history, t. I-III.

Political Hist. of England. Le t. V par FISHER et le t. VI par A.-F. ROLLARD, Londres, 1906-1910.

Ouvrages relatifs aux divers règnes.

- A.-F. POLLARD, *The reign of Henry VII*, Londres, 1913, 3 vol.
- PICKTHORN, *Early Tudor government, Henry VII*, Cambridge, 1934.
- Id. *Henry VIII*, Cambridge, 1934.
- A.-F. POLLARD, *Henry VIII*, 2° édition, Londres, 1905.
- Id. *Wolsey*, 2° édition, Londres, 1929.
- F. TRÉSAL, *La France et le schisme anglican*, Revue des questions hist., 1906.
- F. GASQUET, *Henri VIII and english monasteries*.
- F. HACKETT, *Henry VIII*, Londres, 1929, trad. franç., 1930.
- CONSTANT (abbé G.), *La réforme en Angleterre, Henri VIII*, Paris, 1930.
- F.-A. GASQUET (cardinal), *The eve of Reformation*, Londres, 1905.
- WHITE (BÉATRICE), *Mary Tudor*, Londres, 1935.
- J. HÉRITIER, *Les énigmes de l'histoire de Marie Stuart et le meurtre de Darnley*, Paris, 1934.
- HENRY BORDEAUX (PAULE), *Marie Stuart*, 2 vol., Paris, 1938.
- R.-H. MAHON, *The Tragedy of Kirk O'Field*, Cambridge, 1930.
- NEALE, *Queen Elisabeth*, Londres, 1933.
- Id. *Elisabeth and the Netherlands* dans l'*English hist.* R. 1930.
- L. STRACKEY, *Elisabeth et le comte d'Essex*, trad. franç., Paris, 1929.
- C. READ, *Secretary Walsingham and the reign of Elisabeth and James I*, tome V (1904) de l'*Hist. de l'Eglise d'Angl.* par STEPHENS et HUND.
- GEE, *Elisabethan Clergy and the settlement of religion (1588-1564)*, Oxford, 1898.
- M. GREIGHTON, *Queen Elisabeth*, 7° édit., Londres (1906).
- WERNHAM et WALKER, *England under Elisabeth*, Londres, 1932.

- M. WALDMAN, *Elisabeth, queen of England*, Londres, 1933.
RENNELL RODD, *Sir Walter Raleigh*, Londres, 1908.
HUBERT HALL, *Society in the Elizabethan age*, Londres, 1902.

Réforme.

- J. GAIRDNER, *The English Church in the XVI century*, t. IV de l'*Hist. de l'Eglise d'Angl.* par STEPHENS (104).
RÉV. H.-A. MORETON, *La Réforme anglicane au XVI^e s.*, Paris, 1930.
Abbé G. CONSTANT, *La réforme en Angleterre ; le schisme anglican. Henri VIII*, 2^e éd., Paris, 1930.
ID. *La chute de Somerset et l'élévation de Warwick*, *Revue hist.*, 1933.
ID. *Le commencement de la Restauration catholique par Marie Tudor*, *Revue hist.*, 1913.
POLLARD, *England under Protector Somerset*, Londres, 1900.
F. PROCTOR et W.-H. FRÈRE, *New history of the Book of Common Prayer*, Londres, 1901.
F.-A. GASQUET (Cardinal), *Cardinal Pole and his friends*, Londres, 1927.
W.-K. JORDAN, *The development of religious toleration in England from the beginning of English reformation to the death of Queen Elisabeth*, 1933.
ALICE STOPFORD GREEN, *The Making of Ireland and its undoing*, Londres, 1909.
M.-V. RONAN, *The reformation in Ireland under Elisabeth*, Londres, 1930.

Institutions.

- BOUTMY, *Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre*, Paris, 1887.
GLASSON, *Hist. du Droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre*, Paris, 6 vol.
A.-F. POLLARD, *The evolution of Parliament*, 2^e édition, 1926.

Vie économique.

- TH. ROGERS, *A history of agriculture and prices in England (1259-1793)*, Oxford, 2 vol., 1902.
CUNNINGHAM, *The growth of English commerce and industrie*, 2^e édition, 1912.
W. ASHLEY, *Introduction to english economic history and theory*, 2^e édition, 1909, 2 vol., trad. française sous ce titre : *Hist. et doctrines économiques de l'Angleterre*.
ID. *The economic organisation of England*, 8^e édit., 1924, trad. française : *L'Evolution économique de l'Angleterre* par H. SEE, 1928.
TAWNEY, *The agrarian problem in the XVI Century*, 1912.
SALZMANN, *England in the Tudor times. An account of its social and industr. life*.

Sur l'humanisme anglais et la Renaissance.

- F. SEEBOHM, *The Oxford Reformer*, 4^e édit., 1911.
C.-E. SHEBBERE, *Sir Thomas More, a leader of English Renaissance*, Londres, 1930.
RENAUDET, *Erasmus, sa pensée religieuse et son action*, Paris, 1926.

- ENLART, *Les origines du style flamboyant en Angleterre*, Bulletin monumental, 1910.
- ARMSTRONG, *Histoire générale de l'art, Grande-Bretagne et Irlande*, Paris, 1910.
- F. BENOIT, *Holbein*, Paris, 1907.
- CAMBRIDGE, *History of English literature*, t. III (1909).
- JUSSERAND, *Histoire littéraire du peuple anglais*, t. II (1904).

A. DE SAINT-LÉGER.

La France sous Louis XIII.

La question est très ample, aussi faut-il éviter de se perdre dans les détails. On dispose d'ouvrages généraux importants qui sont suffisants pour obtenir une connaissance sérieuse de cette partie de notre histoire nationale.

Les principaux sont :

- LAVISSE, *Histoire de France*, Tome VI^e, de Mariéjol.
- HAUSER (H.), *La prépondérance espagnole*, 1933, Collection « Peuples et Civilisations » de MM. Halphen et Sagnac.
- PAGÈS (G.), *La monarchie d'Ancien régime en France*, Collection Colin, 1928.
- AVENEL (G. D'), *Richelieu et la monarchie absolue*, 4 volumes, Paris, 1895.
- HANOTAUX (G.), *Etudes sur le XVI^e et le XVII^e siècles en France*, 1886.
- ID. *Histoire du Cardinal Richelieu*, 1896.
- MADÉLIN (L.), *Histoire politique dans « Histoire de la nation française »*, Tome IV, Paris.
- DE VAISSIÈRES (P.), *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, 1903.
- BATTIFOL (P.), *Au temps de Louis XIII*, 1904.
- DEDOUVRES (Chanoine L.), *Le Père Joseph de Paris, politique et apôtre*, 1932, 2 vol.

On lira encore avec intérêt et profit les ouvrages plus anciens :

- LE VASSOR (M.), *Histoire de Louis XIII, roi de France et de Navarre...*, 1857.
- GRIFFET (Le P.), *Histoire du règne de Louis XIII, roi de France et de Navarre*, 1758.
- LOISELEUR (J.), *Ravaillac et ses complices*, 1873.

Pour la politique extérieure on consultera en plus des ouvrages généraux :

- TAPIÉ (V.-L.), *La politique étrangère de la France et le début de la guerre de 30 ans*, Paris, 1934, Thèse.
- CHARVÉRIAT (E.), *Histoire de la guerre de Trente ans*, 1878.
- DENIS (E.), *La fin de l'indépendance de la Bohême*, Paris, 1891.
- ID. *La Bohême depuis la Montagne Blanche*, Paris, 1903, 2 vol.
- Histoire intérieure : institutions, politique religieuse :
- GLASSON, *Histoire du Parlement de Paris, son rôle politique depuis le règne de Charles VII jusqu'à la Révolution*, Paris, 1901.
- NOËL VALOIS, *Introduction aux arrêts du Conseil d'Etat*.
- CHÉRUEL, *Histoire de l'administration en France*.
- CAILLET, *L'administration en France sous le Cardinal de Richelieu*, Paris, 1857.
- HATIN (E.), *Théophraste Renaudot*.

- BASSERIE (J.-E.), *La conjuration de Cinq-Mars*, Paris, 1896.
PIGEONNEAU, *Histoire du commerce de la France*, Paris, 1889.
BONNASSIEUX, *Les grandes compagnies de commerce*, Paris, 1892.
WEBER (H.), *La compagnie française des Indes*.
ROCHEMONTAUX (Le P. C. de), *Les Jésuites et la Nouvelle France d'après des documents inédits*, Paris, 1895-1896.
GARNEAU, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Paris, 1882.
GUÉNIN (H.), *Histoire de la Colonisation française. . . La Nouvelle France*, Paris, 1896.
SAINTE-BEUVE, *Port Royal*, Paris, 1888.
MAYNARD (Abbé), *Saint-Vincent de Paul*.
RAOUL ALLIER, *La Cabale des dévots*, 1902.
RÉBELLIAU, *Un épisode de l'histoire religieuse du XVII^e siècle*. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet, 1^{er} août, 1^{er} septembre, 1903.
BRÉMOND (H.), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, Paris, 1916-1928, 8 volumes (ouvrage essentiel).
STROWSKI (F.), *Saint François de Sales*, Paris, 1898.
PANNIER (J.), *L'Eglise réformée de Paris sous Louis XIII de 1610 à 1621*, Paris, 1922.
ID. *L'Eglise réformée de Paris sous Louis XIII de 1621 à 1629*, Paris, 1932, 2 vol.
GAZIER (A.), *Histoire générale du mouvement janséniste, depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1922.
MICHEL (A.), *Histoire de l'art*, 1933, T. IV et V.
MALE (E.), *L'art religieux après le Concile de Trente, étude sur l'icône à la fin du XVI^e s., XVII^e s.*, Paris, 1932.
LANSON (G.), *Histoire de la littérature française*.
BRUNOT (F.), *La doctrine de Malherbe*, Paris, 1896.
BRÉHIER (E.), *Histoire de la Philosophie*, Paris, 1928.
- On pourra lire aussi pendant ses loisirs le *Richelieu* et le *Mazarin* d'AUGUSTE BAILLY, le *Mazarin* de MARCEL BOULENGER.

Le I^{er} Empire.

La bibliographie napoléonienne est très abondante, aussi nous citerons seulement les derniers travaux d'ensemble sur cette question du programme.

KIRCHEISEN, *Bibliographie du temps de Napoléon* (en allemand), 3 tomes, 9 parties. Tome I, paru en 1908.

DAVOIS (G.), *Bibliographie napoléonienne française jusqu'en 1908*, Paris, 1909-1911., 3 volumes.

Revue des Etudes Napoléoniennes (1912-1934) donne le dépouillement de toute la littérature récente sur Napoléon.

Derniers travaux d'ensemble :

LACOUR-GAYET (G.), *Napoléon, sa vie, son œuvre, son temps*, Paris, 1921.

VALLENTIN (B.), *Napoléon*, Berlin, 1923.
LUDWIG, *Napoléon*, 1924. Traduction 1930.

Ces deux derniers ouvrages sont des essais psychologiques plutôt que des monographies scientifiques.

KIRCHEISEN, *Napoléon, une vie...*, Paris, 1934, 2 volumes.
DRIAULT (E.), *Napoléon et l'Europe*, Paris, 1930.
BAINVILLE (J.), *Napoléon*, 1931.
MADELIN (L.), *Le Consulat et l'Empire*, 2 vol., 1922-1923.

Et surtout :

LEFEBVRE (G.), *Napoléon*, Collection « Peuples et Civilisations », Halphen-Sagnac, Nouvelle édition 1941.
LATREILLE (A.), *Napoléon et le Saint-Siège*, Paris, 1935. Thèse.
ID. *Le catéchisme impérial de 1806*, Thèse complémentaire, Paris.
DUNAN (M.), *Napoléon et l'Allemagne. Le système continental et les débuts du Royaume de Bavière, 1806-1820*, Paris, 1942. Thèse.
BOURDON, *La réforme judiciaire de l'an VIII*, Rodez, 1941, 2 vol., Thèse.

La Révolution de 1848 en France et ses répercussions internationales.

I. Généralités.

LAVISSE, *Histoire de France*, 1848 (chapitres de Seignobos).
SEIGNOBOS, *Histoire politique*, (nouvelle édition).
HENRY (Paul), *Le problème des nationalités*, Colin, Paris, 1937.
WEILL (G.), *L'Europe au XIX^e siècle et l'idée de nationalité*, Paris, 1938. Coll. de « L'Evolution de l'humanité ».
ID. *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*. Collect. Halphen-Sagnac « Peuples et Civilisations ».
POUTHAS, *Les Révolutions démocratiques (1848-1860)*. Collect. Halphen-Sagnac « Peuples et Civilisations ».
PONTEIL, *1848*, Paris, 1938, Colin, édit.
STERN (A.), *Geschichte Europas. 1815-1871*, 10 volumes, 3 intéressent la période.

II. Autriche.

BIBL (V.), *Der Zerfall Österreichs*. (La destruction de l'Autriche-Hongrie), 1922.
IRBIK, *Metternich*, 1925, 2 volumes.
REDLICH (J.), *Das österreichische Staats und Reichsproblem* (Le problème de l'Etat et de l'Empire en Autriche), Leipzig, 1922-26, 2 volumes.
DENIS (E.), *La Bohême, depuis la Montagne Blanche*, 1903.
DOMANOVSKY, *Geschichte Ungars* (Histoire de la Hongrie), 1923.
EISENMANN, *La Hongrie contemporaine*, 1921.
MOLISCH, *Geschichte der deutschnationalen Bewegung in Österreich* (Histoire du mouvement national allemand en Autriche), Vienne, 1926.

III. Allemagne.

DENIS (E.), *L'Allemagne, 1810-1852*, 1905.
BOURGEOIS, *L'Allemagne, 1810-1852* (Revue des Cours et Conférences), 1931.

- BRANDENBURG, *Die Reichsgründung*, Berlin, 1922, 2 vol.
IRBIK, *Deutsche Einheit*, T. I, 1815-1850. Tome II, 1850-1859, Vienne, 1935.
MARCKS, *Der Aufstieg des Reiches*, Stuttgart, 1936, Tome I.
MATTER (P.), *La Prusse et la Révolution de 1848*, Paris, 1903.
SCHNABEL, *Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert*, 4 volumes, 1933-1938.
BENABRITS (P.), *Les origines de la grande industrie allemande*, Thèse, 1933.

IV. Italie.

- BOURGIN (G.), *La formation de l'unité italienne*, Paris, Colin, 1929.
NASI, *Il Risorgimento*, nouvelle édition de 1938.
FERRARI, *L'Italia durante la Restaurazione*, 1936.
GREENFIELD, *Economism an Liberalism in Risorgimento*, Baltimore, 1934.
TREVELYAN, *Manin*, Londres, 1930.
BONOMI, *Mazzini. Trium della Repubblica romana*, Turin, 1937.
VIDAL, *Charles Albert et le Risorgimento*, 1927.
RODOLICO, *Carlo Alberto*, (2 volumes), 1936.

Autres ouvrages généraux.

- BOURGEOIS (E.), *Manuel historique de politique étrangère*, Tome III, 6^e édition, 1924.
VIDAL, *Louis Philippe, Metternich et la Crise italienne de 1831-32*, 1921.
TAYLOR, *The Italian problem in European diplomacy*, Manchester, 1934.
GUICHEN (DE), *La Révolution de juillet et l'Europe*, Paris, 1917.
ID. *Les grandes questions européennes et la diplomatie des puissances*, 2 volumes, 1927-1929.
BOURGEOIS et CLERMONT, *Rome et Napoléon III*, 1907.

Allemagne de 1870 à 1914

Ouvrages généraux :

- BONNEFON (CH.), *Histoire de l'Allemagne*, Paris, 1925. Trop court.
VERMEIL (E.), *Empire allemand 1871-1900*, Paris, 1926.
SERRIGNY (B.), *Evolution de l'Empire allemand de 1871 à nos jours*, Paris, 1924.
HARTUNG (F.), *Deutsche geschichte vom Frankfurter Frieden bis zum Vertrag von Versailles*, Bonn, 1920.
GEBHARDT (B.), *Handbuch der deutsche Geschichte*, Berlin, 1923, t. II.
HOHLFELD, *Geschichte des deutschen Reich 1871-1926*, Leipzig, 1926.
LAMPRECHT (K.), *Deutsche Geschichte. Die neue Zeit*, T. VIII-XI, Berlin, 1900-1902.
EGELHAAFT (C.), *Politische Geschichte von Bismark bis zum Gegenwart 1850-1933*, Francfort, 1934.
ZUKURSCH (J.), *Politische Geschichte des neuen deutschen Kaiserreich*, T. II et III, Francfort, 1927-1930.
BOURGEOIS (E.), *Manuel historique de politique étrangère*.
DEBIDOUR (A.), *Histoire diplomatique de l'Europe*, Paris, 1918.

Institutions de l'Empire.

- BARTHÉLEMY (J.), *Les institutions politiques de l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1915.

HARTUNG (F.), *Deutsche Verfassungsgeschichte von XVten Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Leipzig, 1933.

Parmi les nombreux volumes sur l'évolution des partis et les crises politiques :
BERGSTRÄSSER, *Geschichte des politischen parteien*, Berlin, 1921.
MEHRING (J.), *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie*, Stockholm, 1922.
WILLIAM MARTIN, *La crise politique de l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1913.
MOYSSET (H.), *L'esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*, Paris, 1911.

Sur les personnages de l'Empire :

LACOUR-GAYET (G.), *Bismarck*, Paris, 1918.
MATTER (P.), *Bismarck et son temps*, Paris, 1908.
LUDWIG (E.), *Bismarck*.
LENZ (M.), *Geschichte Bismarcks*, Leipzig, 1902.
MARCKS (E.), *Bismarck*, Stuttgart, 1909.
HOFFMANN (H.), *Fürts Bismarck*, Stuttgart, 1913-1914.
LAVISSE (E.), *Trois empereurs d'Allemagne*, Paris, 1888.

Guillaume I^{er}.

ONCKEN, *Unser Heldenkaiser*, Berlin, 1897.
KERSTEN, *Bismarck und seine Zeit*, Berlin, 1930.

Frédéric III.

PHILIPPSON (M.), *Das Leben des Kaisers Friedrich III*, Berlin, 1900.

Guillaume II.

MURET (M.), *Guillaume II*, Paris, 1930.
LUDWIG (E.), *Wilhelm II*, Berlin, 1926.
TARDIEU (A.), *Le Prince de Bülow*, Paris, 1909.

Vie économique de l'Allemagne.

BLONDEL (G.), *L'essor économique, industriel et commercial du peuple allemand*, Paris, 1898.
LICHTENBERGER (H.), *L'Allemagne moderne*, Paris, 1907.
PINGAUD (A.), *Le développement économique de l'Allemagne contemporaine (1871-1914)*, Paris, 1914.
FROST (J.), *Die deutsche Landwirtschaft*, s. d.
BENAËRTS (P.), *Les origines de la grande industrie allemande*, Paris, 1932. (S'arrête à 1870).
BAUMONT (M.), Tome XVIII, Collection *Peuples et Civilisations*.
ID. *La grosse industrie allemande et le charbon*, Paris, 1928.
ID. *La grosse industrie allemande et le lignite*, Paris, 1928.
LEPSIUS (B.), *Deutschland chemische Industrie*, Berlin, 1914.
HAUSER (H.), *Les méthodes allemandes d'expansion économique*, Paris, 1915.
LÉON (P.), *Fleuves et Chemins de fer*, Paris, 1897.
ROBINET DE CLÉRY (A.), *La politique douanière de l'Allemagne depuis l'avènement de Caprivi jusqu'à nos jours (1890-1925)*, Paris, 1935.
PLAUTE (TH.), *Deutsche Handelspolitik. Ihre Geschichte*, Berlin, 1924.

Politique sociale. Mouvement des idées.

- BRENTANO (L.), *Mein Leben im Kampf um die Soziale Entwicklung Deutschland*, Iéna, 1931.
- ZIEGLER, *Die Geistigen und Sozialen Strömungen*, Berlin, s. d.
- STEINHAUSEN (G.), *Deutsche Geistes und Kulturgeschichte von 1870 bis zur Gegenwart*, Halle, 1931.
- SPENLÉ (J.-E.), *La pensée allemande*, Paris, 1934.
- BIANQUIS (G.), *Histoire de la littérature allemande*, Paris, 1937.
- GOYAU (G.), *L'Allemagne religieuse. Le protestantisme*, Paris, 1898. *Le catholicisme*, Paris, 1908.
- PATRY (R.), *La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, Paris, 1926.
- GOYAU (G.), *Bismarck et l'Eglise. Le Kulturkampf*, Paris, 1911-1913.
- HAHN, *Geschichte des Kulturkampfes*, Berlin, 1881.
- FOERSTER, *Adalbert Falk*, Berlin, 1927.

LOUIS JACOB.

CERTIFICAT D. — **Géographie.**

I. — GEOGRAPHIE PHYSIQUE GENERALE

- E. DE MARTONNE, *Traité de Géographie physique* (3 vol.) 5^e édition revue et corrigée, Paris, Colin, 1934.
- J. LEUBA, *Introduction à la géologie*, Paris, Colin, 1925 (Collection Armand Colin).
- M. GIGNOUX, *Géologie stratigraphique*, 2^e édition, Paris, Masson, 1936.
- M. PARDÉ, *Fleuves et rivières*, Paris, Colin, 1933 (Collection Armand Colin).

II. — GEOGRAPHIE DE LA FRANCE.

a) *Géographie physique.*

- L. BERTRAND, *Les grandes régions géologiques du sol français*, Paris, Flammarion, 1935.
- L. DE LAUNAY, *Géologie de la France*, Paris, Colin, 1921.
- A. ALLIX, *Les climats de la France. Traité de climatologie médicale* publié sous la direction du D^r PIÉRY, Paris, Masson, 1934, Tome I.
- V. AGAFONOFF, *Les sols de France*, Paris, Dunod, 1936.

b) *Géographie humaine.*

- VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, dans : E. LAVISSE : *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la Révolution*, Paris, Hachette, 1911, Tome I, 1^{re} partie.
- VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, Paris, Colin, 1922. (La plupart des études contenues dans ce recueil intéressent la géographie humaine générale de la France).
- D. FAUCHER, *Géographie agraire*, Toulouse, 1935.
- R. BLAIS, *La Campagne*, Paris, Presses Universitaires, 1939.

c) *Géographie régionale.*

L'étudiant s'assurera tout d'abord qu'il possède les connaissances portées au programme de la classe de Première des lycées. Il utilisera, pour cette révision, l'un des manuels classiques qui donnent, à la fin de chaque chapitre, une bibliographie.

L'étude approfondie de la géographie régionale de la France sera poursuivie principalement à l'aide des publications suivantes :

1° *Articles des Annales de Géographie.* Parcourir les tables de cette Revue, dont le premier numéro remonte à 1891. Le dépouillement est facilité par 4 tables décennales pour les périodes 1891-1901, 1902-1911, 1912-1921, 1922-1931.

2° *Etudes régionales.* Parmi les mieux faites et les plus accessibles, on notera :

- P. LEMOINE, *Géologie du Bassin de Paris*, Paris, Hermann, 1911.
M. SORRE, *Les Pyrénées*, Paris, Colin, 1922 (Collection Armand Colin).
E. DE MARTONNE, *Les Alpes, géographie générale*, Paris, Colin, 1926 (Collection Armand Colin).
P. ARBOS, *L'Auvergne*, Paris, Colin, 1932 (Collection Armand Colin).
J. SION, *La France méditerranéenne*, Paris, Colin, 1934 (Collection Armand Colin).
A. MEYNIER, *Géographie du Massif central*, Paris, Rieder, 1935.
R. MUSSET, *La Bretagne*, Paris, Colin, 1937 (Collection Armand Colin).
SOCIÉTÉ LORRAINE D'ÉTUDES LOCALES, *Géographie Lorraine*, Nancy, Berger-Levrault, 1937.
C. VEZIN et P. VANDAMME, *L'agriculture dans le Département du Nord*, Lille, 1938.
R. BLANCHARD, *Les Alpes occidentales*. Tome I : *Les Préalpes françaises du Nord*, Tours, Arrault, 1938 ; Tome II (en 2 vol.) : *Les cluses préalpines et le sillon alpin*, Grenoble, Arthaud, 1941.
G. CHABOT, *La Bourgogne*, Paris, Colin, 1941 (Collection Armand Colin).

d) *Thèses de géographie régionale.*

- A. DEMANGEON, *La Picardie*, Paris, Colin, 1905.
R. BLANCHARD, *La Flandre*, Société dunkerquoise pour l'avancement des lettres, des sciences et des arts, 1906.
R. DE FÉLICÉ, *La Basse-Normandie*, Paris, Hachette, 1907.
C. VALLAUX, *La Basse-Bretagne*, Paris, Cornély, 1907.
A. VACHER, *Le Berry*, Paris, Colin, 1908.
J. SION, *Les paysans de la Normandie orientale*, Paris, Colin, 1909.
J. LEVAINVILLE, *Le Morvan*, Paris, Colin, 1909.
M. SORRE, *Les Pyrénées méditerranéennes*, Paris, Colin, 1913.
R. MUSSET, *Le Bas-Maine*, Paris, Colin, 1917.
P. ARBOS, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*, Paris, Colin, 1922.
A. CHOLLEY, *Les Préalpes de Savoie*, Paris, Colin, 1925.
E. BENEVENT, *Le climat des Alpes françaises*, Mémorial de l'Office National Météorologique de France, n° 14, 1926.
D. FAUCHER, *Plaines et bassins du Rhône moyen entre Bas-Dauphiné et Provence*, Valence, 1927.

- G. CHABOT, *Les plateaux du Jura central. Etude morphogénique*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 1927.
- H. BAULIG, *Le plateau central de la France et sa bordure méditerranéenne*, Paris, Colin, 1928.
- A. ALLIX, *Un pays de haute montagne, l'Oisans*, Paris, Colin, 1929.
- A. BRIQUET, *Le littoral du Nord de la France et son évolution morphologique*, Paris, Colin, 1930.
- A. GIBERT, *La Porte de Bourgogne et d'Alsace*, Paris, Colin, 1930.
- J. BLACHE, *Les massifs de la Grande Chartreuse et du Vercors*, Grenoble, Didier et Richard, 1931.
- H. CAVAILLES, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris, Colin, 1931.
- A. MEYNIER, *Ségalas, Lézéou, Châtaigneraie, Aurillac*, Editions U.S.H.A., 1931.
- P. DEFFONTAINES, *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la moyenne Garonne*, Lille, 1932.
- TH. LEFEBVRE, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris, Colin, 1933.
- R. DION, *Le Val de Loire*, Tours, Arrault, 1934.
- P. GEORGE, *La région du Bas-Rhône*, Paris, Baillière, 1935.
- P. MARRÉS, *Les Grands Causses*, Tours, Arrault, 1936.
- M. PERRIN, *Saint-Etienne et sa région économique*, Tours, Arrault, 1937.
- H. ONDE, *La Maurienne et la Tarentaise*, Grenoble, Arthaud, 1938.
- L. GACHON, *Les Limagnes du Sud et leurs bordures montagneuses*, Tours, Arrault, 1939.
- A. PERPILLOU, *Le Limousin*, Chartres, 1940.
- L. PAPY, *La côte atlantique de la Loire à la Gironde*, Publications de l'Université de Bordeaux, 1941.

III. — GEOGRAPHIE ECONOMIQUE ET HUMAINE.

Les produits alimentaires d'origine végétale.

a) *Ouvrages généraux.*

- J. BRUNHES, *La géographie humaine*, 2 vol., Paris, Alcan, 1925.
- N.-A. BENGSTON et W. VAN ROYEN, *Fundamentals of economic geography*, New-York, 1936.
- P. DEHERAIN, *Les plantes de grande culture*, Paris, Carré et Naud, 1898.
- A. DE CANDOLLE, *L'origine des plantes cultivées*, Paris, 1883.
- SPRECHER VON BERNEGG, *Tropische und subtropische Weltwirtschaftsplanzen. Ihre Geschichte, Kultur und volkswirtschaftliche Bedeutung*, 2 vol., Stuttgart, 1929.
- G. CAPUS, *Les produits coloniaux d'origine végétale*, Paris, Larose, 1930.

b) *Monographies.*

- R. MUSSET, *Le blé dans le Monde*, Paris, Berger-Levrault, 1934.
- R. MUSSET, *Problèmes du blé*, Annales de Géographie, XLIV, 1935, p. 113-126.
- H. WORKING, *The changing world wheat situation*. Wheat studies of the Food Research Institute, vol. 6, n° 8, 1930.

- INSTITUT INTERNATIONAL D'AGRICULTURE, *Le maïs dans le commerce mondial*, Rome, 1932.
- ROBERTSON, *World sugar production and consumption*, London, 1934.
- BLANKENBURG, *Der Reis. Eine wirtschaftsgeographische Untersuchung*, Berlin, 1933.
- COPELAND, *The coconut*, London, 1931.
- W. RUSCHMANN, *Banane*, Berlin, 1929.
- R. MUSSET, *Le domaine du palmier dattier et ses exigences climatiques*, Annales de Géographie, XXXVI, 1927, p. 24-32.
- P. LANDY, *Le commerce et l'industrie du soja*, Annales de Géographie, XLVII, 1938, p. 9-24.
- STATISTICS AND INTELLIGENCE BRANCH OF THE EMPIRE MARKETING BOARD, *Oranges. World production and trade, 1929 ; Cacao, World production and trade, 1930.*

IV. — GEOGRAPHIE REGIONALE.

Les péninsules méditerranéennes. L'Asie des Moussons.

- GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GILLOIS, Paris, Colin.
- Tome VII : *Méditerranée, péninsules méditerranéennes*, par M. M. SORRE, J. SION, Y. CHATAIGNEAU (1 tome en 2 vol.).
- Tome IX : *Asie des Moussons*, par J. SION (1 tome en 2 vol.).
- VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de Géographie humaine*, Paris, Colin, 1922. (Importants passages se rapportant à l'extrême Orient et surtout au monde méditerranéen).
- C. ROBEQUAIN, *L'évolution économique de l'Indochine française*. Centre d'études de politique étrangère. Travaux des groupes d'études. Publication n° XIII, Paris, Hartmann, 1939.
- C. ROBEQUAIN, *L'Indochine française*, Paris, Colin, 1935 (Collection Armand Colin).
- P. GOURDOU, *L'utilisation du sol en Indochine française*. Centre d'études de politique étrangère. Travaux des groupes d'études. Publication n° XIV, Paris, Hartmann, 1940.
- P. GOUROU, *La terre et l'homme en Extrême-Orient*, Paris, Colin, 1940 (Collection Armand Colin).

TRAVAUX PRATIQUES

- E. DE MARTONNE et A. CHOLLEY, *La France. Interprétation géographique de la carte d'Etat-Major au 1/80.000^e*. Exercices pratiques gradués sur les divers types de régions, Paris, Colin, 2 fascicules.

R. DION.

IV. — LANGUES VIVANTES.

CERTIFICAT A. — Etudes littéraires classiques

- Questions.** — Voir CERTIFICAT C (Littérature française) pp. 28 à 44.
Auteurs grecs. — Voir CERTIFICAT A (Etudes grecques) pp. 8 à 16.
Auteurs latins. — Voir CERTIFICAT B (Etudes latines) pp. 16 à 28.
Auteurs français. — Voir CERTIFICAT D (Grammaire et Philologie) pp. 44 à 48.

CERTIFICAT B. — Littérature étrangère

ALLEMAND

I. — Schiller, *Wallenstein Tod.*

Bien entendu, il ne saurait être question d'étudier *La mort de Wallenstein* comme une œuvre isolée, sans connaître l'ensemble de la trilogie. Par ailleurs, on ne peut vraiment comprendre l'œuvre si l'on n'est pas familiarisé avec toute la production dramatique de Schiller, celle-ci devant être éclairée, à son tour, par les tendances générales du milieu et de l'époque, susceptibles d'en expliquer la genèse et la nature.

Cette remarque, qui constitue une sorte de plan général de travail, est valable également pour l'auteur suivant.

1. Etudes générales sur Schiller, sa vie et son œuvre.

- K. BERGER, *Schiller, sein Leben und seine Werke*, 2 vol. (München, 1909).
H. CYSARZ, *Schiller*. (Halle, 1934). — Cf. *Revue Germ.* 1935, p. 1 sqq. et 109 sqq.
R. D'HARCOURT, *La jeunesse de Schiller* (Paris, 1928).
K. HOFFMEISTER, *Schillers Leben, Geistesentwicklung und Werke* (Stuttgart, 1874).
E. KÜHNEMANN, *Schiller* (München, 1927).
J. MINOR, *Schiller, Sein Leben und seine Werke dargestellt*, 2 vol. (Berlin, 1890).
E. TONNELAT, *Schiller*.
F. STRICH, *Schiller, sein Leben und sein Werk* (Berlin, 1928).
R. WELTRICH, *Friedrich Schiller*, 2 vol. (Stuttgart, 1885-1895).

2. Sur Schiller, poète dramatique.

- L. BELLERMANN, *Schillers Dramen*, 3 vol. (Berlin, 1914).
H. KÜHNLEIN, *Otto Ludwigs Kampf gegen Schiller* (Leipzig, 1900).
J. PETERSEN, *Schiller und die Bühne*.
R. PETSCH, *Freiheit und Notwendigkeit in Schillers Dramen* (München, 1905).
H. SCHNEIDER, *Vom Wallenstein zum Demetrius* (Stuttgart, 1933).
C. WEITBRECHT, *Schiller in seinen Dramen* (Stuttgart, 1907).

3. Etudes sur *Wallenstein*.

- H. BULTHAUPT, *Dramaturgie des Schauspiels*, t. 2.
BOXBERGER, *Zur Quellenforschung über Schillers Wallenstein*.
DÜNTZER, *Schillers Wallenstein erläutert*, t. 17-18.
R. HAIM, *Die Schicksalsidee in Schillers Wallenstein* (Klagenfurth, 1884).

- G. KETTNER, *Schillerstudien* (1894).
E. KÜHNEMANN, *Die Komposition des Wallenstein in ihrem Zusammenhang mit den Kantischen Studien Schillers* (Marburg, 1889).
R. VON LILIENCRON, *Der Wallenstein der Schillerschen Tragödie im Lichte der neuesten Geschichtsforschung* (Deutsche Rundschau, Mai 1895).
T.-A. MODES, *Die Urfassung und einteiligen Bühnenbearbeitungen von Schillers Wallenstein* (Leipzig, 1931).
S. SCHACHT, *Schillers Wallenstein auf den Berliner Bühnen* (Oldenburg, 1929).
W. SÜVERN, *Über Schillers Wallenstein in Hinsicht auf griechische Tragödie* (Berlin, 1800).
A. TIEFFENBACH, *Wallenstein, ein deutscher Staatsmann* (Oldenburg, 1932).
K. TOMASCHEK, *Schillers Wallenstein* (Wien, 1858).
K. WERDER, *Vorlesungen über Schillers Wallenstein* (Berlin, 1889).

II. — Gottfried Keller. Die sieben Legenden.

1. Sur Keller, sa vie, son œuvre, sa pensée.

- E. ALKER, *Gottfried Keller und Adalbert Stifter* (Wien, 1923).
J. BÄCHTOLD, *Gottfried Kellers Leben* (3 vol.).
F. BALDENSPERGER, *Gottfried Keller* (Paris, 1899).
H. BRACHER, *Rahmenerzählung und Verwandtes bei G. Keller, C. F. Meyer und Th. Storm*.
P. BRUNNER, *Gottfried Keller als Lyriker* (Zürich, 1919).
M. CORNICELIUS, *Gottfried Keller und Böcklin* (Deutsches Wochenblatt 1896, 9).
H. DÜNNEBIER, *G. Keller und L. Feuerbach* (Zürich, 1913).
C. ENDERS, *Gottfried Keller*.
W. HUBER, *Gottfried Keller und die Frauen* (Bern, 1919).
FR. JAEGGI, *Gottfried Keller und Jean-Paul* (Bern, 1913).
C.-W. KAMBLI, *Gottfried Keller nach seiner Stellung zu Religion und Christentum* (1891).
E. KORRODI, *Gottfried Keller als Lyriker* (Leipzig, 1911).
A. KÖSTER, *Gottfried Keller* (2^e éd., 1907).
H.-M. KRIESI, *Gottfried Keller als Politiker* (Frauenfeld, 1918).
A. LEWAK, *Gottfried Keller und der polnische Freiheitskampf 1863-64* (Zürich, 1926).
O. LUTERBACHER, *Die Landschaft in Gottfried Kellers Prosawerken* (Tübingen, 1911).
G. MÜLLER-GSCHWEND, *Gottfried Keller als Lyriker* (Berlin, 1910).
M. PREITZ, *Gottfried Kellers dramatische Bestrebungen* (Marburg, 1909).
TH. ROFFLER, *Gottfried Keller, ein Bildnis* (Frauenfeld, 1931).
P. SCHAFFNER, *Gottfried Keller als Maler* (Stuttgart, 1923).
M. SCHWARZ, *Gottfried Kellers Weg zum Atheismus* (Hochland, 19).
T. TÖGEL, *Das Problem der Erziehung bei Gottfried Keller* (Leipzig, 1917).
A. WALDHAUSEN, *Die Technik der Rahmenerzählung bei G. Keller* (Berlin, 1911).
A. WEINMANN-BISCHOFF, *Gottfried Keller und die Romantik* (München, 1918).

2. Sur quelques œuvres particulières.

- K. BECKENHAUPT, *Die Entstehung des Grünen Heinrich* (München, 1916).

- F. BLEYEL, *Zum Stil des Grünen Heinrich* (Tübingen, 1914).
F. LEPPMANN, *Gottfried Kellers Grüner Heinrich von 1854 und 1879* (Berlin, 1902).
W. OSTERMANN, *Das Bild des Menschen in Goethes Wilhelm Meister, Kellers Grüner Heinrich und Rollands Jean-Christophe* (Neue Heidelberger Jahrbücher, 1928).
P. SCHAFFNER, *Der Grüne Heinrich als Künstlerroman* (Stuttgart, 1919).
K. BERTRAM, *Quellenstudien zu G. Kellers Hadlaub* (Leipzig, 1906).
K. ESSL, *Über Gottfried Kellers Sinngedicht* (Reichenberg i. B., 1926).
M. HELD, *Auf goldenen Spuren. Der Schauplatz von Kellers Leuten von Seldwyla* (Zürich, 1920).
H. NEUMANN, *Entstehung und Aufbau von Gottfried Kellers Ursula* (Bonn, 1916).
M. NUSSBERGER, *Der Landvogt von Greifensee* (Frauenfeld, 1903).
W. SCHERER, *Kellers Züricher Novellen* (Berlin, 1893).

3. Etudes sur les Sept Légendes.

- C. BECK, *Gottfried Kellers Sieben Legenden* (Berlin, 1919).
A. LEITZMANN, *Die Quellen zu Gottfried Kellers Sieben Legenden* (Halle, 1918).
N. SCHWADE, *Die Urfassung von Gottfried Kellers Sieben Legenden* (Jena, 1927).

ANDRÉ MORET.

Goethe

1. Etudes générales sur Goethe.

Ne sont signalés ici que les ouvrages les plus importants et de préférence ceux qui se trouvent à la Faculté ou à la Bibliothèque de l'Université :

- W. SCHERER, *Aufsätze über Goethe*, 1886.
R.-M. MEYER, *Goethe*, 2^e éd., 1898.
A. BIELSCHOWSKY, *Goethe, sein Leben und seine Werke*, neubearb. v. W. LINDEN, 2 vol., 1928.
N.-S. CHAMBERLAIN, *Goethe*, 1912.
F. GUNDOLF, *Goethe*, 1916.
E. LUDWIG, *Goethe, Geschichte eines Menschen*, 3 vol., 1920.
G. WITKOWSKI, *Goethe*, 3^e éd., 1923.
HERM. GRIMM, *Goethe*, 12^e éd., 1923.
KORFF, *Geist der Goethezeit*, 2 vol., 1923-1930.
ID. *Die Lebensidee Goethes*, 1925.

2. Sur Egmont en particulier.

- H. DÜNTZER, *Goethes Götz und Egmont*, 1854.
F.-TH. BATRANEK, *Goethes Egmont und Schillers Wallenstein. Eine Parallele der Dichter*, 1862.
G. v. LOEPER, *Zu Goethes Egmont* (Jahrb. f. Lit. Gesch., 1865).
HEINR.-TH. RÜTSCHER, *Entwicklung dramatischer Charaktere aus Lessings, Schillers und Goethes Werken...*, Hanovre, 1869.
E. LICHTENBERGER, *Le théâtre de Goethe*, leçon d'ouverture, Paris, 1882.
A. EHRHARD, *L'Egmont de Goethe*, leçon d'ouverture (Revue de l'enseignement, 1885).
L. HASPER, *Goethe als Dramatiker*, Leipzig, 1889.

- E. ZIMMERMANN, *Goethes Egmont*, 1909.
L. KLEIBER, *Studien zu Goethes Egmont*, 1913.
MERKER, *Von Goethes dramatischen Schaffen*, 1917.

3. Sur Goethe, poète lyrique.

- H. DÜNTZER, *Goethes lyrische Gedichte*, erläutert. Zweite, neu bearb. Aufl. Leipzig, 1875-76.
H. VIEHOFF, *Goethes Gedichte*, erläutert... von..., 3^e éd., Stuttgart, 1876.
G. v. LOEPER, *Goethes lyrische Gedichte*, erläutert (Hempel-Ausgabe), Berlin, 1882-84.
L. BLUME, *Goethes Gedichte, Auswahl in chronolog. Folge, mit Einl. und Anm. v...*, Vienne.
E. LICHTENBERGER, *Etudes sur les poésies lyriques de Goethe*, 2^e éd., 1882.
VIKTOR HERN, *Ueber Goethes Gedichte*, 1912.
EUGEN WOLFF, *Der junge Goethe, Goethes Gedichte in ihrer gesch. Entwicklung*.

Lessing

1. Etudes générales sur Lessing.

- ADOLF STAHR, *G.-E. Lessing. Sein Leben, und seine Werke*. 8^e éd., Berlin, 1877.
E. SCHMIDT, *Lessing*, 4^e éd., 2 vol., 1923.
R.-M. WAGNER, *Lessing*, 3^e éd., 1929.

2. Sur l'œuvre et la pensée de Lessing.

- TREITSCHKE, *Lessing* (1858), dans *Historische und politische Aufsätze*, t. 1.
KUNO FISCHER, *Lessing als Reformator der deutschen Literatur*, 1881.
W. DILTHEY, *Das Erlebnis und die Dichtung*, 1906.
G. FITTBOGEN, *Die Religion Lessings*, 1923.
F. GUNDOLF, *Lessing*, 1929.
H. LEISEGANG, *Lessings Weltanschauung*, Leipzig, 1931.
BENNO VON WIESE, *Lessing. Dichtung, Aesthetik, Philosophie*, 1931.

3. Sur Lessing, auteur dramatique.

- E. GRUCKER, *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*, Paris, 1896.
H. BULTHAUPT, *Dramaturgie des Schauspiels*, 1901.
G. KETTNER, *Lessings Dramen im Lichte ihrer und unserer Zeit*, Berlin, 1904.
J. CLIVIO, *Lessing und das Problem der Tragödie*, 1928.
H. REMPEL, *Tragödie und Komödie im dramatischen Schaffen Lessings*, Berlin, 1935.

4. Sur Emilia Galotti.

- H. DÜNTZER, *Emilia Galotti*, erläutert von..., 5^e éd., Leipzig, 1908.
O. SPIESS, *Die dramatische Handlung in Lessings Emilia Galotti u. Minna von Barnhelm*, 1911.

Kleist

† Les études sur Kleist sont très nombreuses. Nous n'en retenons que quelques-unes parmi les plus importantes. On les trouvera pour la plupart à la Bibliothèque de l'Université.

- TREITSCHKE, *Heinrich von Kleist*, 1858 (*Historische und politische Aufsätze*, t. I).
H. BULTHAUPT, *Dramaturgie der Klassiker*, 1882.
REINHOLD STEIG, *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, 1901.
ERICH SCHMIDT, *Introduction à l'édition des œuvres de Kleist*, Bibliographisches Institut, 1905-1906.
E. KAYKA, *Kleist und die Romantik*, 1906.
RAHMER, *Heinrich von Kleist als Mensch und Dichter*, 1909.
OTTO BRAHM, *Das Leben Heinrichs von Kleist*, 1911.
MEYER-BENFHEY, *Das Drama Heinrich von Kleists*, 1911-1913.
W. HERZOG, *Heinrich von Kleist. Sein Leben und sein Werk*, 2^e éd., 1914.
GUNDOLF, *Kleist*.
CASSIRER, *Idee und Gestalt, Goethe, Schiller, Hölderlin, Kleist*, 1924.
EDGAR SCHMID, *Hebbel und Kleist*, 1930.
R. AYRAULT, *Heinrich von Kleist*, Paris, 1934.
Id. *La légende de Heinrich von Kleist. Un poète devant la critique*, Paris, 1934.

(On trouvera dans ce dernier ouvrage un tableau général et une analyse détaillée des différentes études critiques dont l'œuvre de Kleist a été l'objet jusqu'en 1931).

E. SUSINI.

ANGLAIS

1. CHAUCER, voir CERTIFICAT C, *Philologie* (anglais) p. 84.

2. SHAKESPEARE, *Macbeth* (1606).

Editions.

Furness Verity, Temple, etc...

En France : O'Sullivan (1875), Beljame (1897).

Traductions : Letourneur, B. Laroche, Montégut, F.-V. Hugo.

Texte et traduction : *Macbeth*, trad. J. Derocquigny, Belles-Lettres, 1936 ;
Macbeth, trad. M. Castelain, Aubier, 1937.

Langue et versification :

ABBOTT (E.-A.), *A Shakespearean Grammar*, 1886.

SCHMIDT (A.), *Shakespeare Lexicon*, 1886.

SPURGEON (C.-F.-L.), *Shakespeare's Imagery*, 1935.

BAYFIELD (M.-A.), *A Study of Shakespeare's versification*, 1920.

FLEAY (F.-G.), *Shakespeare Manual*, 1878.

Etudes sur Macbeth :

Introduction des diverses éditions.

CHAMBERS (D.-L.), *The Metre of Macbeth*, Princeton, 1903.

LEIGH-NOEL (M.), *Lady Macbeth*, 1884.

Etudes biographiques et critiques sur Shakespeare :

BLAZE DE BURY, *Profils shakespeariens*, 1891.

BRADLEY (A.-C.), *Shakespearean Tragedy*, 1904.

- CAMPBELL (L.-B.), *Shakespeare's tragic heroes*, 1930.
CLARK (C.), *Shakespeare and the Supernatural*, 1931.
COWLING (G.-H.), *A Preface to Shakespeare*, 1925.
DOWDEN (E.), *Shakespeare : a critical study of his mind and art*, 1892.
GILLET (L.), *Shakespeare*, 1936.
GRANVILLE-BARKER (H.) and HARRISON (G.-B.) [editors] — *A Companion to Shakespeare studies*, 1934.
HAZLITT (W.), *Characters of Shakespeare's Plays*, 1854.
LAMBORN (E.-A.-G.) and HARRISON (G.-B.), *Shakespeare, the Man and his Stage*, 1923.
LEE (S.), *A life of Shakespeare*, 5^e édit., 1905.
LIRONDELLE (A.), *Les Femmes de Shakespeare*, 1910.
MÉZIÈRES (A.), *Shakespeare, ses œuvres, ses critiques*, 1885.
MOULTON (R.-G.), *Shakespeare as a dramatic artist*, 1885.
ULRICI (H.), *Shakespeare's dramatic art*, 1891.

3. **BUNYAN**, *The Pilgrim's Progress* (1678).

L'époque :

- BARRETT-WENDELL, *The Seventeenth Century in English Literature*, 1904.
BELJAME (A.), *Le public et les hommes de lettres en Angleterre (1660-1744)*, 1897.
The Cambridge History of English Literature, vol. VII, 1920.
CAZAMIAN (L.), *L'Evolution psychologique et la littérature en Angleterre (1660-1914)*, 1921.
DELATRE (F.), *La littérature de l'Angleterre puritaine*, 1941.
DE SOET (F.-D.), *Puritan and Royalist Literature in the XVIIth Century*, Thèse Amsterdam, 1932.
DOWDEN (E.), *Puritan and Anglican*, 1900.
GARNETT (R.), *The age of Dryden*, 1895.
GOSSE (E.), *Eighteenth Century Literature*, 1889.
GRIERSON (H.-G.-C.), *Cross-currents in the English Literature of the XVIIth Century*, 1929.
LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.), *Histoire de la Littérature anglaise*, Livre VI, Ch. I et VI.
MASTERMAN (J.-H.), *The age of Milton*, 1919.
STONE (W.), *England under the Restoration*, 1923.
TAINÉ (H.), *Histoire de la Littérature anglaise*, vol. III, 1866.

Consulter également les Histoires d'Angleterre : Green, Prentout.

L'homme et l'œuvre :

Le tricentenaire de la naissance de Bunyan, en 1928, a provoqué la publication d'un grand nombre d'études consacrées à l'auteur et d'inégale valeur, notamment celles de Buckland (A.-R.), Gappy (H.), Harding (R.-W.), Harris (G.-R.), Harrison (F.-M.), Hutton (W.-H.), Piggott (W.-C.), etc.

On pourra se borner aux ouvrages suivants :

- BROWN (J.), *John Bunyan*, 1885.
COATS (R.-H.), *J. B.*, 1927.
Dictionary of National Biography.

- FROUDE (J.-A.), *J. B.*, 1880 (*English Men of Letters*).
GRIFFITH (G.-O.), *J. B.*, 1927.
HARRISON (G.-B.), *J. B.*, a study in personality, 1928.
KNOX (E.-A.), *J. B.*, 1928.*
LINDSAY (J.), *J. B.*, maker of myths, 1937.
MACAULAY (TH.-B.), *Sonthey's Edition of the Pilgrim's Progress* (dans les *Essays*, 1831).
ROBINSON (F.-W.), *A Commentary and Questionnaire on the P. P.*, 1927.
TINDALL (W.-Y.), *J. B.*, 1935.
VENABLES (E.), *Life of J. B.*, 1888 (Great Writers).
WHITE (W.-H.), *J. B.*, 1923.
Enfin, il est indispensable de lire l'ouvrage autobiographique de Bunyan : *Grace Abounding to the Chief of Sinners* (1666).

4. SWIFT, *Gulliver's Travels* (1726).

L'époque :

Consulter les ouvrages de Beljame (A.), Cazamian (L.), Gosse (E.) mentionnés dans la Bibliographie de Bunyan, ainsi que les *Histoires d'Angleterre* de Green, Prentout, etc. Ajouter :

- The Cambridge History of English Literature*, vol. IX.
DENNIS (J.), *The Age of Pope*, 1906.
DIGEON (A.), *Le Roman anglais au XVIII^e siècle*, 1941.
ELTON (O.), *The Augustan Ages*, 1899.
LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.), *Histoire de la Littérature anglaise*, Livre VII, ch. I et III.
STEPHEN (LESLIE), *English Thought in the Eighteenth Century*, vol. 2, ch. XII-iv.
THACKERAY (W.-M.), *English Humorists of the Eighteenth Century*, 1883.

L'homme et l'œuvre :

- COLLINS (J.-C.), *Swift*, 1893.
CRAIK (Sir H.), *Life of Jonathan Swift*, 1882.
Dictionary of National Biography.
DOBSON (A.), *Eighteenth Century Vignettes*, série 2, 1894.
FORSTER (J.), *Life of J. Swift*, 1875.
GWYNN (S.), *The life and friendships of Dean Swift*, 1935.
JACKSON (R.-W.), *J. Swift*, 1939.
LOOTEN (C.), *La pensée religieuse de Swift et ses antinomies*, 1937.
MORIARTY (G.-P.), *J. Swift*, 1893.
NEWMAN (B.), *J. Swift*, 1937.
PONS (E.), *Swift, les années de jeunesse et le « Conte du Tonneau »*, 1925.
QUINTANA (R.), *The mind and art of Jonathan Swift*, 1936.
ROSSI (M.-M.) and HONE (J.-M.), *Swift, or the Egotist*, 1934.
SHERIDAN (TH.), *Swift*, 1885.
SMITH (S.), *Swift*.
STEPHEN (L.), *Jonathan Swift*, 1925.
TAYLOR (W.-D.), *J. Swift*, 1933.
VAN DOORN (C.), *An Investigation into the Character of J. S.* Thèse Amsterdam, 1931.

VAN DOREN (C.), *J. Swift*, 1931.
WHIBLEY (C.), *J. Swift*, 1917.

Gulliver's Travels :

EDDY (W.), *Gulliver's Travels, a critical study*. Thèse Princeton, 1923 (Bibliographie).
FIRTH (C.-H.), *The political significance of G.'s T.*, 1920.
PONS (E.), *Gulliver's Travels*, éd. classique Hachette, avec Introduction et Bibliographie.
TOWNSEND (E.), *A Commentary and Questionnaire on G.'s T.*, 1927.

5. **BYRON**, *Childe Harold* (1812, 1816, 1818).

BUSCE (W.-A.), *Byron, the poet*, 1924.
CALVERT (W.-J.), *Byron, romantic paradox*, 1935.
CASTELAIN (M.), *Byron*. (Grands Ecrivains Etrangers).
DU BOS (CH.), *Byron et le besoin de la Fatalité*, 1929.
ELZE (K.), *Lord Byron*, 1872.
ELTON (O.), *A Survey of English Literature, 1780-1880*, 1912.
ESTÈVE (E.), *Byron et le Romantisme français*, 1929.
HOBHOUSE (J.), *Historical illustrations of the Fourth Canto of « Childe Harold »*, 1818.
MAUROIS (A.), *Lord Byron*, 1930.
MAYNE (E.), *Byron*, 1912.
MOORE (TH.), *The Life, letters and journals of Lord Byron*, new edon, 1892.
NICHOL (J.), *Lord Byron*, 1888.
QUENNELL (P.), *Byron*, 1934 (Great Lives).
ID. *Byron, the years of fame*, 1935.
RODŒCANACHI (E.), *Lord Byron*, 1924.
The Cambridge History of English Literature, vol. XII.

6. **EMERSON**, *English traits* (1856).

BROOKS (VAN WYCK), *Emerson and others*, 1927.
ID. *Life of Emerson*, 1934.
CABOT (J.-E.), *A Memoir of R. W. Emerson*, 1887.
The Cambridge History of American Literature, vol. I.
CARY (E.-L.), *Emerson, poet and thinker*, 1904.
DUGARD (M.), *R. W. Emerson, sa vie et son œuvre*, 1907.
HILL (J.-A.), *Emerson and his philosophy*, 1919.
HOLMES (O.-W.), *R. W. Emerson*, 1884.
JAMES (H.), *Partial Portraits*, 1888.
LEWISOHN (L.), *Expression in America*, 1932.
MICHAUD (R.), *Mystiques et réalistes anglosaxons*, 1918.
MONTÉGUT, *Le caractère anglais jugé par un américain*, Revue des Deux Mondes, 15 nov. 1856.
PERRY (B.), *Emerson to-day*, 1931.
SNIDER (D.-G.), *A Biography of R. W. Emerson*, 1925.
Texte et traduction :
EMERSON (R.-W.) *L'Ame anglaise* (trad. M. Le Breton). Introduction, texte anglais et traduction, 1935.

La littérature au début du XX^e siècle :

- CHEVALLEY (A.), *Le roman anglais de notre temps*, 1921.
CUNLIFFE (J.-W.), *English Literature during the last halfcentury*, 1920.
LALOU (R.), *Panorama de la littérature anglaise contemporaine*, 1927.
MANLY (J.-M.), and RICKERT (E.), *Contemporary British Literature*, 1929.
WILLIAMS (H.), *Modern English Writers*, 1920.

7. CONRAD, *Lord Jim* (1906).

- BENDZ (E.), *Joseph Conrad*, 1923.
CONRAD (Jessie), *Conrad as I knew him*, 1926.
ID. *Conrad and his Circle*, 1935.
CONRAD (Joseph), *Prefaces to his Works*, with Introductory Essay by Edw. Garnett, 1937.
CRANKSHAW (E.), *J. C. : some aspects of the art of the novel*, 1936.
FORD (F.-M.), *Conrad*, 1924.
JEAN-AUBRY (G.), *Conrad : Life and Letters*, 1927.
LAS VERGNAS, *Conrad*.
LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.), *Histoire de la Littérature anglaise*, 2^e Partie, Livre XII, ch. V, 2.
MEGROZ (R.-L.), *Talks with Conrad*, 1926.
ID. *Joseph Conrad's mind and method*, 1931.
PRICE (A.-J.), *An Appreciation of Joseph Conrad*, 1931.
SUTHERLAND (J.-G.), *At sea with Conrad*, 1922.
SYMONS (H.), *Notes on Conrad*, 1926.
WALPOLE (H.), *Conrad*, 1916.

Le Roman Contemporain : voir Bibliographie Conrad.

8. CHESTERTON, *The Innocence of Father Brown* (1911).

- BRAYBROOKE (P.), *Gilbert Keith Chesterton*, 1922.
ID. *The Wisdom of Chesterton*, 1929.
BULLETT (G.), *The Innocence of G. K. Chesterton*, 1923.
EVANS (M.), *G. K. Chesterton*, 1939.
LAS VERGNAS (R.), *Portraits anglais*, 1937, édon angl. 1938.
LEGOUIS (E.), et CAZAMIAN (L.), *Histoire de la Littérature anglaise*, 2^e Partie, Livre XII, Chap. IV, 3.
MAUROIS (A.), *Magiciens et logiciens*, 1935.
O'CONNOR (J.), *Father Brown on Chesterton*, 1937.
SHUSTER (G.-N.), *The Catholic spirit in modern English Literature*, 1922.
TITTERTON (W.-R.), *G. K. Chesterton, a portrait*, 1936.
TONQUÈDES (DE), *G. K. Chesterton*, 1927.
WEST (J.), *G. K. Chesterton, a critical study*, 1916.

CERTIFICAT C. — Philologie (Anglais)

N. B. — Cette bibliographie succincte ne comprend que des ouvrages que les étudiants pourront se procurer ou consulter dans les bibliothèques de Lille.

Dictionnaires.

A New English Dictionary on historical principles (MURRAY).

The Oxford Concise Dictionary.

ROGET, *Thesaurus of English Words and Phrases.*

Grammaires.

SWEET (H.), *A new English Grammar.*

JESPERSEN (O.), *A modern English Grammar on historical principles.*

CURME and KURATH, *A grammar of the English Language. Vol. 1. Part of Speech, Accidence. Vol. 2. Syntax.*

ABBOTT, *A Shakespearian Grammar.*

FRANZ (W.), *Shakespeare Grammatik.*

Histoire de la langue.

HUCHON (R.), *Histoire de la Langue anglaise.*

MEILLET (A.), *Caractères généraux des langues germaniques.*

HENRY (V.), *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand.*

LOUNSBURY, *History of the English Language.*

JESPERSEN, *Growth and Structure of the English language.*

BRADLEY (H.), *The making of English.*

JAGGER (J.-H.), *Modern English.*

TOLLER (T.-N.), *History of the English Language.*

Chaucer

Editions.

SKEAT (W.-W.), *The complete works of Geoffrey Chaucer* (6 vol.).

MANLY (J.-M.), *The Student Chaucer* (1 vol.), *Canterbury Tales* by G. Chaucer.

LIDDEL (M.), *The Nonnes Preestes Tale* (Macmillan).

Contes de Canterbury (Coll. bilingue des classiques étrangers Aubier, 1942).

On y trouvera une bibliographie complète de Chaucer.

Etudes diverses.

L'étudiant devra consulter :

WARD (A.-W.), *Chaucer (English men of Letters)* 1879.

LOUNSBURY (T.-R.), *Studies of Chaucer* (3 vol., 1892).

JUSSERAND, *Histoire littéraire du peuple anglais. Vol. I.*

LEGOUIS, *Geoffrey Chaucer*, 1920.

MANLY (J.-M.), *Some new Light on Chaucer*, 1926.

BRUSENDORFF (A.), *The Chaucer Tradition*, 1925.

DELATTRE, *Introduction aux Contes de Canterbury* (Aubier).

CERTIFICAT D. — Etudes pratiques d'Anglais.

Les ouvrages inscrits au programme devront être étudiés, non du point de vue littéraire, mais comme textes de référence ou comme documents illustrant l'histoire de la civilisation d'un pays à un moment donné. La Bibliographie se

bornera donc à suggérer des lectures permettant de mieux comprendre une question de civilisation dans son ensemble ou de préciser la pensée d'un auteur.

Pour la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, se reporter au « Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille » annexé au numéro de la *Revue de l'Histoire de la Philosophie* du 15 décembre 1933.

Auteurs :

1. **Siegfried**, *La Crise britannique au XX^e siècle*, 1931.
2. **Id.** *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, 1928.
3. **Ruskin**, *Unto this Last. Munera Pulveris*, 1862.

Sur Ruskin, consulter :

- CHEVRILLON (A.), *La pensée de Ruskin*, 1909.
COLLINGWOOD (W.-G.), *Life of John Ruskin*, 1893.
ID. *The art and teaching of Ruskin*, 1900.
COOK (E.), *Life of Rustin*, 1911.
ELTON (O.), *A Survey of English Literature, 1830-1880*, 1920.
HARRISON (F.), *John Ruskin*, 1925 (English Men of Letters).
HOBSON (J.-A.), *John Ruskin, social reformer*, 1899.
LADD (H.), *The Victorian Morality of Art*. Thèse Lettres Columbia, 1932.
LA SIZERANNE (R. DE), *Ruskin, ou la Religion de la Beauté*, 1897.
MORLEY (J.-R.), *Ruskin and social ethics*, 1917.
WALKER (G.), *The Literature of the Victorian Era*, 1910.
LEGOUIS (E.) et CAZAMIAN (L.), *Histoire de la Littérature anglaise*, 2^e partie, Livre XI, ch. III, 5.

4. **Kipling**, *Stalky and C^o* (1899).

Sur Kipling, consulter :

- CHEVRILLON (A.), *Trois études de littérature anglaise*, 1931.
ID. *Rudyard Kipling*, 1936.
JACKSON (H.), *Rudyard Kipling, a critical study*, 1914.
LE GALLIENNE (R.), *R. Kipling, a criticism*, 1900.
5. **Marriott**, *English Political Institutions* (3^e édon, 1925).
6. **Galsworthy**, *The Silver Box* (1909) — *The Skin Game* (1920).

A consulter :

- CHEVRILLON (A.), *Trois études de littérature anglaise*, 1921.
GUYOT (E.), *John Galworthy*, 1933.
KAYE-SMITH (V.-S.), *John Galsworthy*, 1916.
SKEMP (A.-R.), *The Plays of th. J. G.* (Essays and Studies by Members of the English Association, 1913, IV, pp. 151-171).
7. **Lewis**, *Main Street* (1920).
LE BRETON (M.), *Les tendances du roman américain contemporain dans Revue d'Histoire de la Philosophie*, 15 oct. 1933.
MICHAUD (R.), *Le Roman américain d'aujourd'hui*, 1926.
ID. *Ce qu'il faut connaître de l'âme américaine*, 1929.
VAN DOREN (C.), *Sinclair Lewis*, 1933.

CERTIFICATS LIBRES

HISTOIRE DE L'ART

NOTA. — Les ouvrages marqués d'un astérisque (*) ne se trouvent pas à la Bibliothèque Universitaire de Lille.

I. L'art roman.

- MICHEL, *Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*, tome I, 1^{re} partie (Paris, 1905).
- * AUBERT, *Histoire universelle de l'art*, tome I (Paris, 1932).
- LASTEYRIE, *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane* (2^e édition, Paris, 1928).
- MALE, *L'Art religieux du XII^e siècle en France* (Paris, 1922).
- ENLART, *Manuel d'archéologie française, Architecture religieuse*, tome I (2^e édition, Paris, 1919).
- PUIG I CADALFALCH, *Le Premier Art roman* (Paris, 1928).
- ID. *La Géographie et les Origines du Premier Art roman* (Paris).
- BRÉHIER, *L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane* (Paris, 1930).
- * DESHOULIÈRES, *Au début de l'art roman, les églises de l'onzième siècle en France* (Paris, 1929).
- * ID. *Éléments datés de l'art roman en France* (Paris, 1936).
- * VALLERY RADOT, *Eglises romanes, filiations et échanges d'influence* (Paris, 1931).
- * FOCILLON, *L'art des sculpteurs romans* (Paris, 1931).
- BALTRUSAITIS, *La stylistique ornementale dans la sculpture romane* (Paris, 1931).
- * BRÉHIER, *L'homme dans la sculpture romane* (Paris, 1927).
- * DESCHAMPS, *La sculpture française à l'époque romane, XI^e-XIII^e s.* (Paris, 1931).
- * FOCILLON, *Peintures romanes des églises de France* (Paris, 1938).

Le livre d'ensemble, auquel on devra avoir recours constamment, est :
FOCILLON, *Art d'Occident* (Paris, 1938).

Sur l'art bourguignon (qui sera spécialement étudié au cours de l'année 1942-43), on consultera :

- * OURSEL, *L'art roman de Bourgogne* (Dijon, 1928).
- * VIREY, *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Mâcon* (Mâcon, 1934).
- * DICKSON, *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Châlons* (Mâcon, 1935).

Pour les études monographiques :

- Collection des *Petites monographies des grands édifices de France* (publiée sous la direction de LEFÈVRE-PONTALIS et MARCEL AUBERT, Paris).
- * *Congrès archéologique de France* (publication annuelle de la Société Française d'Archéologie).

II. L'art allemand au Moyen âge.

- DEHIO, *Geschichte der deutschen Kunst* (Berlin, 1923-27).
ID. *Handbuch der deutschen Kunstdenkmäler* (Berlin, 1920-28).
* STANGE, *Die Entwicklung der deutschen Plastik im Mittelalter* (Münich, 1923).
GLASER, *Die alt-deutsche Malerei* (Munich, 1924) traduction française : *Les Primitifs allemands* (Bruxelles et Paris, 1931).
* KAUSCH, *Die romanischen Dome am Rhein* (Leipzig, 1922).
* WEIGERT, *Die Kaiserdome am Mittelrhein* (Spire, Mayence, Worms, 1933).
* PANOFSKI, *Die deutsche Plastik des elften bis dreizehnten Jahrhunderts* (2 vol., Munich, 1924).
* BEENKEN, *Romanische Skulptur in Deutschland* (Leipzig, 1924).
* GOLDSCHMIDT, *Die deutschen Bronzetüren des frühen Mittelalters* (Marburg, 1926).
* GALL, *Die gotische Baukunst in Frankreich und Deutschland* (Leipzig, 1925).
* PINDER, *Die deutsche Plastik des XIV. und XV. Jahrhunderts* (Munich, 1924).
* WEISE, *Die Bamberger Dom Skulpturen* (2 vol., Strasbourg, 1914).
* CLEMEN, *Romanische Monumentalmalerei im den Rheinlanden* (Dusseldorf, 1916).
* FÖRSTER, *Stefan Lochner. Ein Maler zu Köln*. (Francfort, 1938).

III. L'art gothique dans le Nord de la France du XI^e au XIII^e s.

- LEFÈVRE-PONTALIS, *L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons* (2 vol., Paris, 1894).
* ENLART, *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans les anciens diocèses d'Amiens et de Boulogne* (Amiens, 1895).
* RODIÈRE, *La Picardie historique et monumentale* (Paris, 1933).
* DEVIGNE, *La sculpture mosane du XI^e au XVI^e siècle* (Paris, 1932).
* ANFRAY, *L'architecture normande, son influence dans le Nord de la France aux XI^e et XII^e siècles* (Paris, 1939).
* SEYMOUR, *N. D. of Noyon in the twelfth century, a study in the early development of gothic architecture* (New Haven, 1939).
* MICHELI, *Le décor géométrique de l'Aisne et de l'Oise au XI^e siècle. Morienvall et son groupe* (Paris, 1939).

IV. La peinture flamande (de Van Eyck à Van der Goes).

- FRIEDLÄNDER, *Die altniederländische Malerei* (Berlin, 1924 et suiv.).
FIERENS-GEVAERT, *Histoire de la peinture flamande des origines à la fin du XV^e siècle* (Paris, 1929).
* FIERENS, *Jean Van Eyck*.
* RENDERS, *Hubert Van Eyck personnage de légende* (Paris, 1933).
* DESTRÉE, *Roger de la Pasture* (2 vol., Paris, 1930).
* RENDERS, *Rogier Van der Weyden et le problème Flémalle-Campin* (2 vol., Bruges, 1931).
* ROLLAND, *Les Primitifs tournaisiens, peintres et sculpteurs* (Paris, 1932).
DESTRÉES, *Hugo Van der Goes* (Bruxelles, 1926).

LISTE

DES REVUES D'ÉCHANGE

Annales de Bretagne.
Annales de l'Est.
« Annali » (Naples).
Archives de Philosophie.
Archives de philosophie du droit et de sociologie juridique.
« Biblos » (Coimbra. Portugal).
Bulletin photographique des Sommaires et Comptes rendus bibliographiques des Périodiques Français et Etrangers.
Civiltà Moderna.
Criterion.
D. Literaturzeitung.
Documentation catholique.
Estudios (San Miguel R. A.).
Estudis Franciscans.
Etudes carmélitaines.
Etudes théologiques et religieuses.
Filosofia Cienciase Letras (Univ. de Sao Paulo).
Gregorianum.
Isis.
Journal of Social Philosophy.
La Nuova Italia.
Le Canada français.
Les études classiques (Namur).
Logos.
Neophilologus.
Philosophia Reformata.
Philosophical Review.
Publications de la Faculté de Philosophie et Théologie (San Miguel).
Revue bénédictine.
Revue des Etudes hongroises.
Revue internationale de Philosophie.
Revue Mabillon.
Revue de Métaphysique et Morale.
Revue de l'Université d'Ottawa.
Revue de Philosophie.
Rheinisches Museum für Philologie.
Rivista di Filosofia.
Rivista Rosminiana.
Studia Philosophica (Lwów).
Thales.
The Journal of Philosophy.
The New Scholasticism.
The Oceania (Sydney).
The University of Toronto Quarterly.
Theoria.

SOMMAIRE DES DERNIÈRES ANNÉES

1938

- Fascicule 21.** *Jean Lameere*. Les concepts du Beau et de l'Art dans la doctrine platonicienne. — *Antoine Adam*. A travers la « Querelle du Cid ». — *Henri Gouhier*. F.-G. Coëssin, réformateur de l'Eglise et critique de l'industrialisme. — *Mélanges*. Chronologie verlainienne (V.-P. Underwood). *Comptes rendus* : Mystique (André Moret et Henri Gouhier). — Ouvrages d'Histoire (René Hubert, Henri Gouhier). — Publications musicales (P. Benoit).
- Fascicule 22.** *P. de Vaissière*. Marguerite de Valois, princesse de la Renaissance. — *Henri Gouhier*. Malebranche et le problème de la participation. — *René Hubert*. Essai sur l'histoire des origines et des progrès de la sociologie en France (1^{re} partie). — *Hélène d'Also*. Nouvelles précisions sur la « Sténie » de Balzac. — *Mélanges*. Speusippe ou Chrysippe (Louis Delatte). — *Comptes Rendus*. Hans Rheinfelder, Altfranzösische Grammatik (Ch. Guerlin de Guer). — *Henri Gouhier*, Essai sur Descartes (G. Mauchaussat) — Histoire Tchèque (V.-L. Tapié).
- Fascicule 23.** Numéro spécial consacré à l'Europe Centrale. — *Edouard Perroy*. Les Barrières de l'Europe orientale. — *Maurice Braure*. Le rôle historique de la Pologne. — *Jacques Ancel*. Les paysans du Danube. — *Victor-L. Tapié*. La résurrection Tchécoslovaque. — *Z.-L. Zaleski*. Adam Mickiewicz. — *Maxime Herman*. Slovacki.
- Fascicule 24.** *René Hubert*. Essai sur l'histoire des origines et des progrès de la sociologie (2^e partie). — *Victor-L. Tapié*. L'art religieux baroque en Tchéco-Slovaquie. — *Albert Prioult*. Au sujet de la « Sténie » de Balzac. — *Mélanges*. Note sur l'épisode d'Ulysse dans la « Divine comédie » (Jean Hontl). — Un document inédit au dossier du Masque de Fer (Antoine Adam). — *Comptes Rendus*. Le mouvement des idées en Belgique et en Hollande (Henri Gouhier, H. van der Tuin). Sociologie et Philosophie générale (Henri Gouhier). — Pédagogie (Henri Gouhier). Philologie et littérature (Ch. G. et René Jasinski).
- Supplément : Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. — *Bibliographies* des questions et auteurs inscrits aux programmes.

1939

- Fascicule 25.** *Marie-Thérèse d'Alverny*. L'exposition Malebranche. — *Antoine Adam*. La genèse des « Précieuses ridicules ». — *Claude Jamet*. Victor Hugo, poète de l'amour. — *Marguerite Savigny-Vasco*. Le ruban feuille morte. — *Comptes rendus*. Littérature latine : Morale et histoire (André Cordier). — *René Hubert*. Esquisse d'une doctrine de la moralité; Jean Lhomme. *Le problème des classes*. (Henri Gouhier). — Ouvrages italiens (J.-L. R)
- Fascicule 26.** Numéro spécial consacré au théâtre. — *Henri Gouhier*. L'essence du théâtre. — *P. Gastinel*. Réflexions sur la mise en scène. — *François Benoit*. L'architecture du théâtre moderne. — *Emile Tosi*. Luigi Pirandello. — *M. Le Breton*. Eugène O'Neill et le théâtre américain.
- Fascicule 27-28.** *René Hubert*. L'amour, la nature et la société chez J.-J. Rousseau. La nouvelle Héloïse, roman à thèse. — *Antoine Adam*. L'école de 1660. Histoire ou légende. — *Marguerite Jallut*. Kucharski, dernier peintre de Marie-Antoinette. — *Mélanges*. Les lectures antiques de Flaubert entre 1840 et 1850 (Jean Seznec). — Sur deux U contestables, En marge de l'histoire du cartésianisme (Paul Celler). — Le train de vie d'un ambassadeur de France à Rome en 1635 (Maurice Cauchie). — *Comptes Rendus* : Ouvrages philosophiques (Henri Gouhier). — *La question italienne en Tunisie* (Georges Hardy). — Civilisations antiques (Jean Humbert, Henri Henne). — Ouvrages historiques italiens (E. Anagnino). — *Angelo Gatti*, *Le Massime e i Caratteri* (Emile Tosi).
- Supplément : Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. — *Bibliographies* des questions et auteurs inscrits aux programmes.

1942

- Fascicule 29.** *L. Prenant*, Esthétique et sagesse cartésiennes (1^{re} partie). — *René Jasinski*, Sur une pensée de Pascal. — *Antoine Adam*, L'école de 1660 (1^{re} partie). — *Maurice Cauchie*, Le rôle du poète Louis Mauduit dans la réforme de l'orthographe. — *Jean Pommier*, Quelques sources de Baudelaire. — *Comptes Rendus* : Emile Bréhier, *La philosophie et son passé* (H. Gouhier). — *Daniel Mornet*, *Histoire de la littérature française classique, 1660-1700* (Antoine Adam). — *Antoine Adam*, *Les premières satires de Boileau*, (Maurice Cauchie). — *André Moret*, *Le lyrisme baroque en Allemagne* (Victor-L. Tapié).
- Fascicule 30.** *L. Prenant*, Esthétique et sagesse cartésiennes (2^e partie). — *Maurice Cauchie*, Les églogues de Nicolas Frénicle et le groupe littéraire des « Illustres Bergers ». — *Antoine Adam*, L'école de 1660 (suite et fin). — *Jean Pommier*, Etudes sur Diderot. — *Comptes Rendus*, Ouvrages philosophiques (Henri Gouhier). — Langue et littérature latines (André Cordier). — *A. Douglas Menut*, *Maître Nicole Oresme, Le livre de Ethiques d'Aristote*, (René Louis).
- Fascicule 31.** *René Jasinski*, Influences sur La Bruyère. — *Jean Pommier*, Autour de « Port-Royal » Quelques inédits de Sainte-Beuve. — *Maxime Herman*, Maeterlinck et Przybyszewski. — *H. van der Tuin*, Les vieux peintres des Pays-Bas et quelques comptes rendus en France de la première moitié du XIX^e siècle. — *Mélanges*, *Alfred Rambaud (1842-1905)* (Maxime Herman). — *Comptes rendus*, Ouvrages philosophiques (Henri Gouhier). — *Georges Dumézil*, *Horace et les Curiaces* (Jean Pommier). — *A. Leman*, *Richelieu et Olivares (1660-1700)* (Victor-L. Tapié). — *E.-M. Souffrin*, *Les « Stalactites » de Théodore de Banville* (Jean Pommier).
- Supplément : Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. — *Bibliographies* des questions et auteurs inscrits aux programmes.
- Fascicule 32.** *René Jasinski*, Influences sur la Bruyère (suite et fin). — *Marc Mécréant*, Les sources de « Torquemada ». — *Mélanges*. Intérêt de quelques poètes grecs (Guy Soury). — L'impératrice du Brésil : *Thérèse-Christine (1822-1889)*, mère des Brésiliens (Victor-L. Tapié). — La pensée religieuse de Balzac, d'après une thèse récente (Jean Pommier).
- Supplément : Bulletin de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. — *Bibliographies* des questions et auteurs inscrits aux programmes.

Pour les années (1927 à 1933), s'adresser Librairie Universitaire, 7, rue Danton, Paris VI^e.